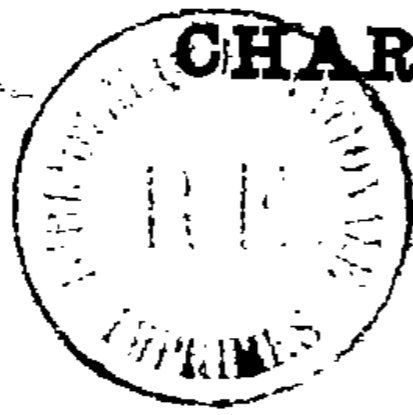


Sous les figuiers de Kabylie : scènes de la vie berbère 1914-1917 / Charles Géniaux



CHARLES GÉNIAUX

—
Sous

les Figuiers
de Kabylie

Scènes de la vie Berbère 1914-1917



PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26

—
Droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous les
pays, y compris la Suède et la Norvège

**Droits de traduction et de reproduction réservés
pour tous les pays.**

**Copyright 1917.
by ERNEST FLAMMARION**

PRÉFACE

Les splendeurs incomparables du littoral, et des villes au charme oriental comme Fez, Tunis, Sousse; ou frémissantes d'activité comme Alger, Oran, Casablanca, font de l'Afrique française un unique empire colonial. Et lorsqu'on songe qu'une traversée d'un jour seulement sépare les grandes cités africaines de la France, on ne peut que s'étonner de l'indifférence de nos compatriotes pour une terre de beauté qu'ils devraient tous connaître.

Terre de beauté, écrivons-nous. La prestigieuse corniche provençale saurait-elle l'emporter sur la côte algérienne de Djidjelli à Beugie, dont la végétation fastueuse émerveille par la richesse de sa couleur. Très justement le peintre Maxime Noiré a pu dire que le ciel d'Algérie fournit une gamme plus étendue qu'en Europe et que les notes les plus

hautes y chantent, harmonisées par une lumière à la fois ardente et fine.

Entre les provinces algériennes, la grande Kabylie s'impose par la magnificence de son Djurjura et ses populations berbères archaïques présentent encore, vivante, l'image de l'antiquité. En ces pages nous voudrions esquisser le panorama si caractérisé de cette Kabylie.

Une première surprise nous attendait : l'unité de race ne nous parut pas démontrée chez les Berbères ; de tribu à tribu leurs types physiques changeaient. Tour à tour nous pensions nous trouver en face de populations juives ou arabes, et quelquefois nous pouvions nous croire en présence de Scandinaves aux cheveux roux, aux yeux clairs ; — enfin les apports du sang noir apparaissaient dans certains villages.

Faut-il donc croire que les Berbères sont le produit de vingt peuples divers, autochtones et envahisseurs, vaincus et vainqueurs ?

Quelques hypothèses veulent reconnaître en ces Berbères islamisés des Européens dégénérés ? Gaston Boissier n'incline-t-il pas à penser que les Berbères blonds, des Aryens, seraient arrivés d'Espagne par le détroit de Gadès, tandis que les tribus brunes proviendraient d'Égypte (certains villages des Chenacha en témoigneraient) et même du Soudan et de Tripolitaine ?

Prudent en ses suppositions, Renan nous propose de considérer les Kabyles, descendants des populations gouvernées par Jugurtha, Syphax et Masinissa, comme des autochtones et note que les langues kabyle et touareg, qui sont sœurs, cousinent avec les langues sémitiques.

Les remarquables travaux de M. Gsell sont encore moins affirmatifs.

*
* *

Puisque l'ethnographie, science périlleuse, ne nous renseigne guère, contentons-nous d'observer les Kabyles, nos contemporains. Indiquons les traits essentiels qui les différencient des Arabes. Jamais oppositions plus vives ne se présentèrent chez deux peuples vivant côte à côte depuis tant de siècles.

Le Kabyle, cultivateur laborieux, possède les vertus et les vices de son existence réaliste, réfléchie, rétrécie. Avant tout, pasteur et nomade, l'Arabe goûte la poésie de l'espace et tient les laboureurs pour les plus malheureux des hommes.

Le Kabyle aime les arbres, et la Kabylie, vaste verger soigné avec amour, voit prospérer figuiers, oliviers, orangers, grenadiers, chênes producteurs du gland comestible et frênes dont les feuillées servent de prairies aériennes à ce sol dénué d'herbages.

Au contraire l'Arabe déteste les arbres qui font obstacle à la marche de ses troupeaux à travers le bled. Sa cognée ou la dent de ses moutons anéantiraient toutes les forêts s'il n'en était empêché.

Affectionné à son village, le Kabyle, aussi pauvre soit-il, possède sa maison de famille. L'Arabe ne construit pas son logis et vit sous une tente mobile.

Discutez avec un Arabe, sa conversation pleine d'images et sa politesse à l'orientale vous charmeront ; mais sa pensée vraie, insaisissable, fuit comme le méandre d'une arabesque.

Au contraire, le Kabyle, s'il ne regarde pas loin, voit juste. Ses discours sont nourris d'observations car la logique est le caractère essentiel de son esprit. Sans doute cet homme de petite envolée cherche toujours le gain immédiat et son effort tend à la réalisation de ce profit. D'ailleurs, fait paradoxal, le Berbère ne cherche guère à gagner pour améliorer son existence. Thésauriser en restant lui-même dénué du mobilier le plus élémentaire lui paraît une fin satisfaisante.

Ancien conquérant, l'Arabe se souvient de siècles de gloire et de privilèges. Il sut jouir des biens de ce monde comme jamais autre peuple, car sa philosophie ne s'éleva guère (par exemple celle de Saadi, au Jardin des Roses) au-dessus des commodités du corps et de l'esprit.

Dominé par Rome, refoulé et maltraité des Arabes

et des Turcs, éternel battu, le Kabyle porte sur son visage soucieux le souvenir de ses malheurs. Et, encore maintenant, ne lui faut-il pas lutter contre ses montagnes arides qui ne fournissent pas à sa famille nombreuse la nourriture nécessaire ?

En leurs meilleurs siècles, les Arabes furent des maîtres, des seigneurs, des poètes, des artistes.

Fellahs, tâcherons, fantassins mercenaires, menus colporteurs, voilà les humbles rôles tenus par les Berbères hier et aujourd'hui.

N'est-il pas curieux, par un retour des valeurs humaines, d'entendre vanter en notre temps le mérite des Kabyles par nos colons et nos négociants, tandis qu'ils mésestiment les Arabes flâneurs et fugaces. C'est que les Arabes, ces Abencérages dégénérés, survivent à leur passé mort — tandis que les petites qualités des Berbères les rendent d'utiles auxiliaires de la vie industrielle. En faut-il conclure que nos Kabyles, plus proches de nous, plus actuels, pourront évoluer jusqu'à devenir des citoyens français ? Gardons-nous de ces vastes illusions.

Combien de Kabyles, rencontrés dans leur village, me confiaient aussitôt « qu'ils n'étaient pas des Arabes, et qu'ils se civilisaient vite ».

Lorsque je les priai de m'expliquer ce qu'ils entendaient par civilisation, ils répondaient :

— Nous envoyons nos fils à vos écoles et nous voulons voyager et gagner de l'argent.

Entendaient-ils améliorer la condition misérable de leurs femmes ? Non ! Souhaitaient-ils la transformation de leurs mœurs et leur adoucissement ? Non ! Voulaient-ils devenir des Français ? Non, car une naturalisation sincère les obligerait d'émanciper leurs compagnes plus écrasées qu'en pays arabe, puisqu'elles n'héritent même pas.

Evidemment quelques remarquables familles d'origine berbère font exception à ce tableau et méritent notre sympathie. Par leur énergie, leur probité, leur sens exact des nécessités historiques, ces bourgeois kabyles sont dignes de devenir nos collaborateurs excellents et nos compatriotes.

Mais au-dessous de cette élite, si nous savons éduquer les tribus kabyles sans réclamer d'elles trop de reconnaissance et sans croire surtout à leur perfectionnement moral, nous obtiendrons beaucoup du courage et de l'endurance de ces montagnards. Peut-être ne serait-il pas impossible d'assister à une évolution de ces indigènes si notre gouvernement voulait bien tenter l'éducation de leurs filles ? Un grand effort fut fait pour l'enseignement des garçons. Les questions étaient liées. Cette expérience d'un haut intérêt nous permettrait une opinion définitive sur les Berbères.

Demain la densité de cette population à familles de cinq et six enfants l'obligera d'essaimer. Se répandra-t-elle dans les pays arabes et dans nos centres

de colonisation ? Ou bien dirigerons-nous ces Berbères vers certaines de nos provinces françaises ? Quoiqu'il en soit, constatons-le, la Kabylie connaît déjà sous notre égide une prospérité que Rome pas plus que les conquérants d'Arabie ne se soucièrent d'offrir aux Kabyles.

Je suis donc revenu de ce voyage aux tribus du Djurjura — dont M. Lutaud, un gouverneur général aussi éminent administrateur qu'appréciateur artiste, prépara les voies avec une sollicitude dont je lui témoigne toute ma reconnaissance, — très assuré de l'avenir de cette vaste province aux paysages héroïques.

CH. G.

LA KABYLIE

(1871-1917)

Cette année, en février, traversant la petite Kabylie, j'ai séjourné à Maillot et à Ighil-Ali où l'on nous haïssait fort en 1871. Pendant les mois de mai et de juin, soit à mulet, soit à pied, j'ai visité les douars les plus isolés du Djurjura, quelquefois accompagné par un cavalier au burnous rouge de l'administration et souvent seul. La guerre européenne la plus formidable ne troublait pas, au moins en apparence, la sérénité des Kabyles. Sur mon passage, je voyais leurs laboureurs à jambes nues pousser leurs étranges attelages de bœufs enjougués si largement que les bêtes pouvaient se cabrer entre leurs colliers, s'écarter ou emporter comme en dérive l'étrave qui s'avancait parmi les vagues de terre soulevée. Autour des villages les femmes sveltes comme des Tanagra, remontant des fontaines, imposaient l'image d'une églogue avec leurs cortèges multicolores ; et

leurs bras nus ramenés derrière leurs nuques donnaient aux amphores kabyles des anses d'un galbe exquis. Plus loin des jardiniers taillaient leurs vignes et leurs oliviers et le bruit de leurs « tabakatcht » rappelaient les coups de bec du pivert sur l'écorce des arbres. Près des bourgades, les montagnards ameublissaient la terre de leurs figuiers et de leurs oliviers, arbres choyés qui donnent aux campagnes du Djurjura leur caractère antique. Sur des sommets en mamelles, parmi les frênes développés avec art comme des espaliers géants, en avant des maisonnettes indigènes aux tuiles de corail, scintillaient les blanches écoles françaises, que des enfants vêtus de clairs burnous et coiffés de chéchias en coquelicots assiégeaient avec des cris amusés et les mêmes bonds que les chevreaux qu'ils conduisent à la montagne les jours de congé. Sur les sentes muletières en corniche au-dessus des oueds limoneux parés de la féerie des lauriers-roses, parfois je croisais des cadis gras et pâles qui me saluaient avec un sourire courtisan à la vue du « déira » qui m'accompagnait, et les marabouts macérés par la piété portaient courtoisement la paume à leurs turbans. Partout l'image de la paix s'affirmait dans les lieux mêmes qui virent l'insurrection la plus terrible de l'Algérie et ceux-là qui me saluaient étaient les vieillards, les acteurs mêmes de ce drame ; ces marabouts, d'anciens Khouans fanatiques ; ces jeunes gens, les fils de nos anciens ennemis. Et cependant lorsque je contemplais cette Kabylie tourmentée, bondis-

sante, coupée d'abîmes, crénelée de rocs en encorbellement, barrée par son Djurjura de deux mille trois cents mètres, inaccessible forteresse, je pensais que c'était bien là le pays rêvé pour les embuscades, les combats, la guerre de ruse et d'audace.

Dans la région de Mailhot, cette Provence africaine d'une grâce somptueuse, où El Moqrani, le grand chef de l'insurrection, trouva des recrues nombreuses, ou bien à Bougie, la guerrière capitale berbère que nous mêmes deux ans à conquérir lors de la première occupation, dans la forêt d'Azagga ou bien encore à travers les douars de Fort-National et les villages en nid d'aigle de Michelet qui fournirent des rebelles par milliers, partout et toujours je rencontrai des Kabyles non seulement pacifiques mais amènes. Leur salut spontané semblait dire au passant français : « Que ton voyage parmi nous soit excellent. Tu viens pour connaître nos mœurs et savoir nos pensées. Sois assuré que nous avons maintenant trop conscience de notre solidarité avec la France pour vouloir lui susciter des embarras. Son bien c'est notre bien ».

Le jour de la mobilisation générale aux Ouadhia, quand les Pères Blancs hissèrent le drapeau tricolore, les femmes vinrent l'acclamer de leurs improvisations :

« — O drapeau de nos maris (1), sois supérieur aux autres. O drapeau, garde la victoire dans tes plis

(1) Le drapeau des tirailleurs algériens.

car aucun homme ne mérite d'être souillé de la suie (1) sur son visage qui t'accompagne d'un cœur vaillant ».

« Quand les affaires de ton pays sont prospères, nous confiais un notable commerçant des Beni-Yenni, nous gagnons de l'argent. Les crises de la France nous atteignent directement et quant à moi, je suis obligé de cesser tout crédit.

« Nos colporteurs savent qu'ils ne peuvent écouler leurs marchandises que si votre situation générale est satisfaisante. Même une mauvaise récolte en France nous atteint aussitôt. Nous vendons moins et le coût de notre vie s'élève. Que nous le voulions ou non, nous nous sentons donc une partie de votre grand pays. La mer n'est plus qu'une séparation illusoire. La Kabylie est devenue province française. Qui oserait encore nommer colonie notre Kabylie ? Les pays arabes peuvent être tenus pour terres coloniales puisqu'on les colonise, que vos colons s'y répandent et qu'une administration du système colonial y est possible. Des territoires militaires sont même encore quelquefois nécessaires dans ces pays de la poudre. Chez nous, Berbères, rien de semblable n'est utile. Appelez-nous les Auvergnats de l'Afrique, si vous voulez. Oui, nous ambitionnons réellement d'être Auvergnats par notre énergie, notre capacité de labour, nos exodes forcés dans

(1) Il était d'usage de salir avec de la suie les visages des lâches.

les villes à cause de la pauvreté de nos montagnes pierreuses et de la densité de notre population. Auvergnats encore par l'amour obstiné du village qui nous verra revenir avec des économies et un sens du petit commerce très développé.

« Si nous ne sommes pas savetiers, déménageurs, portefaix, marchands de charbon et de goutte comme les gens du Cantal ou du Puy-de-Dôme, nous acceptons comme eux les plus chétifs négoce ou nous louons la force de nos corps quand nous ne possédons même pas les cent francs nécessaires à l'achat d'une pacotille de faux tissus orientaux que nous offrons comme du « pur arabe » à la terrasse de vos cafés. Plus courageux peut-être encore que les paysans de la région de Saint-Flour ou plus humbles, si vous préférez, nous nous engageons comme manœuvres dans les carrières de phosphate, dans les mines de charbon du Nord. Nous aspirons à devenir des ouvriers français ; nous en épousons même les défauts et, nous osons aussi espérer qu'à leur contact, nous acquerrons quelques-unes de leurs qualités.

« Enfin, n'est-il pas vrai, nos enfants fréquentent avec empressement vos écoles et parlent tous le français, ce qui leur confère à nos yeux un certain prestige. Ils se rapprochent fatalement de vous, même si certains d'entre nous — il s'en trouve — s'y opposent. Votre langue, votre écriture ne sont-elles pas, d'ailleurs les instruments nécessaires de notre commerce. Qu'est-ce que vous voyez dans nos bou-

tiques ? Des réclames et des avertissements à notre clientèle kabyle, en français. Pourquoi cela ? Parce que nous n'avons jamais eu d'écriture berbère et que votre langue s'impose à nous dans toutes nos transactions. Il ne faudrait pas d'ailleurs en exagérer l'importance. Ce n'est pas une raison de vous aimer, mais c'est encore moins une raison de vous détester. Maintenant nos enfants commencent à nous dire : « Père, la nuit, nous rêvons en français ! »

« Pour être tout à fait sincère, je dois reconnaître que certains parents s'attristent de penser que leurs garçons ne seront plus des vrais Kabyles comme leurs ancêtres parce que leur cerveau, façonné par vos maîtres d'école, comporte un élément nouveau ; votre manière de réfléchir à la française et de projeter une lumière nette sur toutes les questions en discussion. Avec le réalisme que vous nous prêtiez, au fond nous restions des Africains et nous redoutions de voir les choses dans leur vérité. Les légendes de nos marabouts nous enchantaient encore. Ces légendes furent la cause de l'insurrection de 1871.

« Ah ! certes, tous nos jeunes gens à certificats d'études ne sont pas forcément loyalistes, mais ils en savent déjà suffisamment pour comprendre la folie d'une révolte contre la France qui ne veut pas notre mal et ne l'a jamais voulu. Or les Kabyles ignorants de 1870, impulsifs, étaient fanatiques et leur fanatisme les rendait incapables d'aucun raisonne-

ment. Aujourd'hui mes compatriotes sortis comme moi de vos écoles raisonnent et leur logique vous étonne souvent. Les voilà même trop renseignés sur la puissance réelle de la France pour jamais tenter la déplorable aventure d'un soulèvement. Nous savons ce que vaut l'aune de nos étendards de zaouias contre vos canons. Peut-être avons-nous des réclamations légitimes à vous adresser, mais, par Allah ! nous sommes au moins certains que nous n'obtiendrions rien par la violence et que notre violence serait mesquine en face de vos formidables moyens de répression. Et la meilleure preuve de ma sincérité en vous faisant ces aveux, c'est que je réclame la naturalisation et je suis étonné de ne pas l'obtenir plus aisément. »

Ainsi s'exprimaient en termes plus ou moins précis des épiciers, bijoutiers, menuisiers, forgerons, colporteurs berbères.

*
* *

Il me fallait arriver à Tighzert chez l'ancien caïd Si Saïd ben Ammou, sincère ami de la France, pour comprendre l'état des esprits en Kabylie d'avant 1870 et apprendre pourquoi les Berbères s'étaient alors révoltés, tandis que leur tranquillité nous est aujourd'hui garantie, non par des affirmations politiques mais par les faits économiques. Suivant l'énergique image de mon hôte depuis 1914, les

Kabyles et les Français tirent la même chaîne. Malheur aux Kabyles qui voudraient rompre un seul maillon, ils se jetteraient eux-mêmes par terre.

Le soleil d'une radieuse journée africaine de juin allait se coucher lorsque j'atteignis la demeure de Si Saïd ben Ammou, vieillard beau et fort comme un antique que je trouvai allongé sur une sorte de « cubiculum » au seuil de sa maison. Le turban et le haïck cachaient ses cheveux blancs, et les yeux d'un feu magnifique gardaient l'éclat d'une houille fraîchement cassée. Une dizaine de familiers accroupis et ses fils, debout, entouraient ce chef qui, de son esplanade, dominait l'immense paysage. Les villages aux toitures roses fleurissaient au loin sur les collines comme des parterres.

Gigantesque piédestal, la montagne de Sidi Beloua supportait sa mosquée vénérée et, plus à droite, Dellys s'enlizait dans ses brumes maritimes. Au couchant le Djurjura formidable se balafrait d'or et de sang et son pic de la Kadidja jaillissait par-dessus les nuages comme le panicule violacé d'un lilas.

— Là-bas vous voyez les écoles d'Ait-idir et de Tamaghoucht, prononça le Caïd avec un geste du bras tendu déployant sa large gandourah, et il reprit :

— Des écoles, beaucoup d'écoles dans nos douars des communes mixtes où nous autres Indigènes nous sommes dans la proportion de soixante mille habitants contre cinq cents Français... et par là, — ici son index se tendit vers Tizi-Ouzou, — plus de

classes, plus d'instruction, plus de routes, plus de fontaines pour les Kabyles... pourquoi? Parce que c'est une commune de plein exercice soumise aux règles en vigueur pour les communes de la métropole, c'est-à-dire le Français : tout, l'Indigène : néant. Ici la reconnaissance, parce que nous sommes contents de nos administrateurs français, pères de notre peuple. Là-bas, par Dieu ! je ne sais trop ce que les Indigènes pensent des conseils municipaux, mais à coup sûr ils nous envient.

« Ici la paix et le dévouement — mon fils fut tirailleur. — Là-bas la soumission. »

Les parents et les amis, à croupetons sur des nattes autour de lui, firent entendre un murmure à la fois approbatif et inquiet. Un maigre instituteur kabyle en sérual bouffant et veston étroit qui, perché sur de hauts tibias, ressemblait à un coq de combat, estimant les propos de l'ancien Caïd compromettants, l'interrompit :

— Racontez plutôt à Monsieur, Si Saïd, ce qu'était la Kabylie en votre jeunesse, afin de lui rendre plus sensible la sécurité dont Français comme Indigènes jouissent aujourd'hui.

Le vieux chef sourit et ses dents d'ivoire apparurent entre ses lèvres sensuelles. Touchant sa poitrine dodue puis celle d'un de ses voisins accoté contre son banc et désignant ensuite ses proches :

— Si nous sommes maintenant assez bien en point, si nous avons des corps prospères, nous le devons aux Français. Ne riez pas. C'est la vérité.

Vous êtes trop jeunes, vous autres, pour connaître l'état de la Kabylie il y a cinquante ans. En ce temps-là nous étions de tristes gueux. Nos têtes nues ne portaient pas la chéchia et une rude chemise de laine tissée au logis formait notre seul vêtement. Été comme hiver les femmes portaient le même « timelheft » sans couture. Notre nourriture : la galette d'orge et de farine de glands doux encore et toujours avec quelques figues et de l'huile. Notre seul bien : l'indépendance ; notre seule passion : la liberté ; notre seule richesse : des armes assez nombreuses depuis les fusils fabriqués par nos camarades des Beni-Menguallet jusqu'aux carabines européennes. Par-dessus tout nous apprécions nos « akhoudmi Iflis », ces sabres-baïonnettes qui nous permettaient de tuer économiquement nos ennemis, nos « lemcha », qui les embrochaient, nos « debouss », ces casse-têtes armés de clous, et surtout notre « seddar eddejadj », ce yatagan national de bois appelé : poitrine de coq, parce qu'il en épouse la forme et qu'il produit des contusions internes assez graves.

« Voilà l'arsenal dont nous disposions en 1871 lorsque beaucoup trop de nos Kabyles se soulevèrent contre les Français à la voix de mauvais conseillers, qui étaient surtout des gens ignorants se faisant de la France l'idée d'une grande Kabylie. Maintenant, ce n'est pas moi qui vous l'apprendrais, nos villageois sont tenus par leur estomac, par leur portemonnaie et par tous les intérêts matériels qui n'exis-

taient pas avant la guerre franco-allemande, il y a quarante-cinq ans. Allez donc leur prêcher la rébellion et vous verrez comme vous serez reçus ? »

A cette apostrophe, l'assistance rit doucement.

— Et lorsque les prisonniers de guerre allemands du camp des Beni-Douala s'échappent croyant trouver bon accueil et complicité dans nos douars, vous savez comment ils sont reconduits à leurs gardiens par nos villageois ?

Nouvelle approbation souriante de l'assemblée qui se rappelait la façon sévère dont les Prussiens évadés avaient été arrêtés par les Kabyles.

Après un instant de silence, Si Saïd reprit d'un ton pénétré :

— Mes amis, je me souviens d'avoir été chef d'un village des Beni-Iraten dans l'ancien temps et je veux confronter la Kabylie de 1871 avec celle d'aujourd'hui pour en tirer une leçon qui serait, je le crois, aussi profitable aux Français qu'à nous-mêmes. Ce village de Tighzert où nous nous trouvons et ceux des Beni-Aissi envoyaient depuis quelques années des centaines de travailleurs à Lens et dans les usines du nord. Eh bien, je puis vous affirmer qu'en ma jeunesse je ne connaissais pas un seul Kabyle qui eut traversé la mer. Sans doute Napoléon III invitait de temps à autre quelques grands chefs arabes mais, nous autres, les Kabyles, nous étions dédaignés, à tort, car nous étions l'élément le plus guerrier de l'Algérie ; la preuve c'est que nos contingents de zouaoua commencèrent la réputation de

l'armée d'Afrique et donnèrent leur nom aux zouaves. Et n'est-il pas curieux de constater que le généralissime de l'insurrection fut justement ce noble Moqrani dont les dames d'honneur de l'impératrice Eugénie raffolaient à Compiègne ? Mais, je le répète, nous autres, les Berbères, restions ignorés de l'empereur. Funeste mépris car si nous sommes les plus capables de subir la valeur d'un raisonnement et de nous rendre à l'évidence, lorsqu'elle nous apparaît, de même, nous gardons longtemps le souvenir des injures.

« Donc la guerre franco-allemande de 1870 nous trouva d'abord indifférents parce que nous ne savions pas un mot de français et que nous ne lisions pas. Peu à peu notre indifférence devint hostilité lorsque nos moquaddems et nos marabouts, les seuls lettrés du pays, lurent dans les djemaas une missive de Mahieddine, le fils de l'ex-émir Abd-el-Kader, venu secrètement, à l'insu de son père, en Algérie. Cette proclamation, scellée du cachet à l'étendard vert, disait :

« Il n'y a de secours que de la part de Dieu. Celui qui implore l'assistance du Fort, du Dompteur, Mahieddine, fils de l'émir Abd-el-Kader, vous dit :

« Nous sommes venus avec l'intention d'exalter l'Islam menacé. Dieu anéantit nos ennemis les Français ; il ne leur reste plus ni territoire, ni armée. Le moment du départ pour vous est proche et votre délivrance imminente. Soyez sur vos gardes ».

« Si nous avions été instruits des anciens événe-

ments de la conquête et de la lutte de la France contre Abd-el-Kader, nous aurions souri de cet appel. Or je m'en souviens comme d'une histoire de la veille, cette lettre émut surtout les tribus de la petite Kabylie. De Palestro à Ighil-Ali, dans les djemaas, la question de savoir si les Indigènes profiteraient de la situation gênée des Français pour les jeter à la mer fut débattue. Notre ignorance absolue, je le répète, de ce que la France représentait dans le monde, de ses ressources, de sa discipline, de son patriotisme abusa nos chefs de confrérie, nos amins, nos tamens et tous ceux qui avaient une certaine autorité dans leurs villages. Presque tous ces notables se représentaient la France à l'image d'une confédération de douars. Or, nous savions par notre expérience, quelle anarchie engendrait la défaite d'une tribu importante dans nos alliances instables, mouvantes, livrées aux fantaisies de quelques chefs. Il apparut à nos Kabyles naïfs que le douar Paris étant vaincu, les autres tribus françaises allaient forcément l'abandonner et que l'unité de commandement n'existant plus, ils auraient raison des Français trop occupés chez eux. Exceptionnellement ma famille ne goûtait pas ces arguments, mais nous étions une petite minorité de Kabyles à deviner que la France n'était pas une Berbérie et que les insurgés pourraient bien payer de leurs biens et de leur existence une rébellion dont les plus intelligents d'entre nous ne souhaitaient pas le triomphe. En effet une victoire des Indigènes algériens n'eut

profité qu'aux grands chefs arabes, aux nobles familles féodales. Qu'attendait un peuple de paysans démocrates comme les Kabyles ? Nous cherchions et nous n'apercevions qu'un seul gain problématique : le retour à notre indépendance.

« Était-ce même un gain ? Soyons sincères. Jadis notre existence était abominable et précaire. Ah ! oui, elle était jolie l'indépendance d'hommes qui ne pouvaient se rendre de leur bourgade au village voisin sans risquer la mort, puisque nous vivions en guerres perpétuelles de çof à çof.

« Avions-nous une poule à vendre, pour aller l'offrir au marché le plus proche, il nous fallait l'« anaya », la sauvegarde d'un notable allié, pour nous préserver de l'assassinat. Une liberté pareille c'était mieux qu'une dérision, un enfer. Je dois déclarer, encore une fois, que cette évidence n'apparaissait qu'à certaines familles réfléchies comme la mienne. La plupart de mes compatriotes allaient trop l'odeur de la poudre pour souhaiter la paix définitive. Et que dis-je, moi-même, en ma jeunesse, n'ai-je pas été le chef guerrier des Beni-Iraten à une époque où risquer son corps était la seule passion du Kabyle mélancolique et gueux.

« Vous voyez comme il était naturel, fatal, que l'insurrection éclatât en Kabylie à la faveur des désastres de la France. Tout nous y convoquait : ignorance, fanatisme et notre goût inné pour les batailles. »

*
* *

A ce point de son récit, Si Saïd fut interrompu par l'un des assistants accroupi contre la porte d'entrée, le capuchon du burnous rabattu sur le visage. Les premières étoiles commençaient à scintiller au ciel africain d'une hauteur démesurée. Rejetant ses lainages en arrière de son visage durement sculpté, ce Kabyle étendit ses mains osseuses et noires devant lui et prononça, d'une voix gutturale :

— Moi, Meddour, je suis d'âge à garder le fidèle souvenir de ces temps et je te ferai remarquer, Saïd, que tu négliges d'indiquer le rôle important des agents prussiens dans l'insurrection algérienne. Si depuis Jérusalem, Tanger, Agadir et la guerre des Balkans, les Allemands qui parcouraient l'Afrique nous vantaient la conduite de leur hadj Guillaume et représentaient leur souverain comme le défenseur de l'Islam, — les Marocains s'en sont aperçus ! (ici les assistants haussèrent silencieusement les épaules) en 1870 les Prussiens qui visitaient les douars en se donnant comme professeurs et savants — l'un d'eux me fit lui ramasser les pierres gravées de cette région — et nous vantaient leur puissant pays, répandirent le bruit mensonger, dès la fin de juillet 1870, que le bachaga Mohamed Moqrani, le chef arabe le plus fameux d'Algérie, avait été arrêté et serait fusillé.

« Si les Français s'imaginent que la propagande

allemande ne s'exerce chez les Musulmans que depuis une dizaine d'années, ils se trompent. Les vieillards indigènes qui savaient lire eurent communication secrète, vers le mois de décembre 1870, d'un bulletin prussien où de prétendus coreligionnaires adjuraient à peu près en ces termes le roi Guillaume :

« Tes succès te viennent de ce que tu t'inspires d'Allah seul, tandis que les Français ont oublié Allah, s'ils l'ont jamais connu, leur conduite en Algérie étant depuis quarante ans une pratique constante d'athéisme. Nous t'appelons donc, etc... »

A ce rappel des procédés allemands en 1870, Si Saïd reprit la parole :

— Tu le constates toi-même, Meddour, les Prussiens n'ont pas changé. Leurs reproches actuels, ils les adressaient aux Français voilà quarante-cinq ans. Je ne me souviens pas personnellement d'avoir jamais fréquenté l'un de ces agents allemands qui se répandaient surtout dans les pays arabes d'un plus facile accès que notre Kabylie, mais nos colporteurs, qui descendaient dans le sud vendre leur huile, rencontraient souvent ces hommes et nos marchands fixés en Tunisie ou bien au Maroc avaient l'occasion d'en entendre parler. A Tunis surtout, les Prussiens chassés d'Algérie s'étaient réfugiés en nombre et ils y retrouvaient les Algériens qui venaient y conspirer.

« Je puis d'ailleurs affirmer que les prédications de nos coreligionnaires furent plus dangereuses

pour la France que les excitations de ces Allemands. Les Musulmans, surtout les Kabyles, se laissent difficilement influencer par des étrangers. On les écoute mais ils ne modifient guère nos décisions. Croyez bien qu'en 1914 ce n'est pas la faute de l'astuce allemande si toute l'Afrique du Nord ne s'est pas soulevée. Ces espions, qui se donnaient comme prospecteurs, négociants, professeurs, connaissaient l'Algérie beaucoup mieux que vos colons, — c'est mon opinion d'Indigène que je vous donne, — mais s'ils n'ignoraient rien du pays et de ses ressources, ils ne comprenaient pas grand'chose à nos âmes... comme certains Français d'ailleurs... Leur propagande fut donc stérile. Je me rappelle qu'en avril 1871 la Kabylie était encore calme et l'insurrection du bachaga Moqrani ne s'était pas étendue à nos douars. Vers la fin de ce mois la situation changea par suite de la prédication des confréries religieuses alors puissantes... tandis qu'aujourd'hui les marabouts jouissent de peu de crédit.

« Donc nos moquaddems répandirent le bruit des victoires de Moqrani et donnèrent confiance aux hésitants. Ces moquaddems détestaient naturellement les Français qu'ils tenaient pour les infidèles et ils pressèrent leur chef Mahmed el Djaadi de déclarer la guerre sainte en s'alliant sans retard à Moqrani. Aux environs de Dra-el-Mizan, près du tombeau vénéré du fondateur des Khouans-Rahmanya, Sidi Mohammed ben Abderrahmane Bougoubrine, les hommes des Iflissène-Imzalène qui comptaient

dix mille habitants, des Iflissène-oum-el-Lill et Idlissène-el-Bahr qui atteignaient près de quatorze mille individus furent organisés par Mahmed el Djaadi. Prévenu, le gouvernement d'Alger envoya contre El Djaadi un goum de cavaliers musulmans restés fidèles. A peine ces soldats rencontrent-ils le chef révolté qui s'avancait devant ses drapeaux de zaouias au son de la musique, qu'ils descendirent de leurs chevaux, baisèrent les épaules d'El Djaadi et serrèrent les étendards dans leurs bras. A ce spectacle les Khouans crient au miracle et leurs chefs leur assurent qu'en effet leurs drapeaux les rendent invincibles et qu'ils verront les Français s'humilier à leur seul aspect. Aussitôt ces Kabyles vont attaquer le fortin de Dra-el-Mizan où ils savaient qu'un certain nombre de colons s'étaient réfugiés. Mais les fusils, s'ils permettaient aux meilleurs tireurs de tuer de temps à autre un Français qui se découvrait par excès de bravoure, ne pouvaient renverser les murailles. Un octogénaire aveugle, Belgacem, amine des Iflissène, chef habile, offre deux anciens canons turcs et leurs boulets, les fait placer sur les gros chariots d'une ferme française transformés en affûts et lance ses obus. Leur faible poids n'endommagea guère le bastion visé. Les choses allaient se compliquer. L'apparente inertie des Français qui, nous le savons maintenant, manquaient d'unité dans le commandement, encourageait les rebelles qui soulevèrent peu à peu le pays entier. Nos Kabyles en ce temps-là étaient presque tous affiliés à la secte des

Rahmanaya pour un motif bien prosaïque, encore qu'il soit d'ordre sacré : Son fondateur, Abderrahmane Bougoubrine garantissait ses dévots contre les flammes de l'enfer aux conditions les plus économiques. Inutile de suivre les prescriptions du Coran. Il suffisait chaque jour de réciter une courte oraison, le « Dikr », et le ciel était satisfait. Il s'en portait garant. Et nous sommes gens pratiques. Les Indigènes du cercle de Fort-National restaient néanmoins paisibles quoiqu'ils fussent entourés de voisins révoltés, lorsque le 11 avril 1871 Mahmed El Haddad vint au marché des Ait-Idjeur et lut aux milliers de ses coreligionnaires rassemblés une proclamation de son père, chef de l'ordre des Rahmanaya. El Haddad ainsi que les moquaddems de toute la région travaillaient en faveur du grand maître de l'insurrection, Moqrani. Le soir même les Ait-ben-Youcef se déclaraient en faveur d'une action immédiate. Dès le lendemain ils allaient piller la maison cantonnière de Tizi Djemaa, fait sans gloire car le gardien indigène aida les rebelles dans cette tâche. Le chef du bureau arabe du Fort, le capitaine Ravez, comprit la gravité de ce coup de main. Il essaya de faire intervenir les Kabyles restés fidèles pour contenir la foule insurgée ; malheureusement ces Indigènes loyaux ne purent pas venir le rejoindre. Audacieux malgré le petit nombre de ses soldats, le capitaine courait les tribus de son ressort afin de les ramener à soumission lorsqu'il fut entouré sur le territoire des Ait-Menguallet par Amar

Amziane, chef suprême des Kabyles. Le prestige du capitaine était pourtant si grand que les insurgés ne pouvaient se décider à l'attaquer. L'amine Areski et Mahfoud, un moquaddem, porteurs des étendards sacrés, afin de rompre l'enchantement déchargèrent les premiers leurs fusils sur l'officier. Aussitôt les coups crépitèrent et l'héroïque Ravez débordé par le nombre de ses assaillants dut rentrer au fort. Le colonel Maréchal qui commandait cette place avait mis l'école des Arts et Métiers, située à huit cents mètres sur la route de Michelet, en état de résister. La tâche de cet officier était difficile. Ne devait-il pas défendre deux mille deux cent soixante et un mètres de murs d'enceinte avec quatre cents soixante-et-douze Français et cent onze Kabyles fidèles ? D'autre part l'insuffisance de son armement l'alarmait : cent cinquante chassepots et un certain nombre de fusils déclassés. Onze jeunes artilleurs sans expérience et des colons-miliciens devaient servir cinq mortiers et quatre obusiers anciens. Enfin le Fort occupe un plateau, sans doute élevé, mais néanmoins dominé par quelques pitons peu éloignés.

Ces détails précis, je les tiens d'un officier survivant de cette affaire qui devint mon ami. Je connais donc ce siège par l'extérieur, n'étais-je pas Indigène ? et par l'intérieur grâce à ce combattant.

« A neuf heures du soir le 17 avril, quand les clairons eurent cessé de sonner la retraite, un cri prolongé se propagea de crête en crête. Quelques

milliers de Kabyles armés assiégeaient Fort-National et commettaient la maladresse, dès cette première nuit, d'allumer des feux qui permirent de les repérer, de les canonner et de les disperser.

« Le lendemain l'armée kabyle ralliée se rapprochait de l'école des Arts et Métiers et s'en emparait après une courageuse résistance de la troupe française commandée par le capitaine Démarey. Afin de bien prouver qu'ils entreprenaient le siège en règle de Fort-National, les insurgés creusaient des tranchées et s'y enfouissaient ni plus ni moins que des Allemands. Cette méthode en usage de tous temps chez les Berbères leur permit, grâce à leurs bons tireurs, de rendre mortelle toute imprudence sur les remparts. La garnison dut, pour circuler, percer les maisons et passer à travers ces tunnels improvisés. Le 29 avril, les Kabyles crurent qu'ils pouvaient exiger la capitulation du colonel Maréchal. Devant le refus de ce chef ils préparèrent l'assaut de la place. Fort-National coupé de toutes communications vit dans l'angoisse, car à ce moment trois cent mille insurgés se battaient en Algérie contre des troupes françaises insuffisantes.

« Au milieu de mai, la garnison apprit la mort d'El Moqrani et la délivrance de la ville de Tizi-Ouzou, à vingt-cinq kilomètres du Fort. Les chefs de l'insurrection, comprenant qu'il leur fallait brusquer le siège s'ils voulaient obtenir une victoire, cherchèrent à recruter des « Imessebelène », c'est-à-dire des volontaires qui, par un vœu solennel fai-

sant le sacrifice de leur vie, monteraient à l'assaut du Fort. Ce qui prouve l'importance des contingents berbères, c'est que deux mille deux cent quatre vingts « imessebelène » se proposèrent.

« La prière fut faite par les moquaddems sur ces morts-vivants qui, dans la nuit du 21 mai, appliquant cent quatre-vingts échelles, s'élançèrent sur les remparts. La lutte fut atroce, prolongée, meurtrière. Le sang-froid des Français les sauva. Cinq jours plus tard, le général Lallemand, le vainqueur de Tizi-Ouzou, pouvait faire parvenir cette lettre au colonel Maréchal :

« Je vous fais compliment sur le succès de la nuit du 21 mai. Tenez ferme huit jours encore. Je vais recevoir des renforts pour tenter votre délivrance. C'est une belle page de plus que vous inscrivez dans les Annales de la guerre d'Afrique ».

« Au Fort l'on construisit un télégraphe aérien afin de communiquer avec Tizi-Ouzou. L'on apprit, le 5 juin, que le général Lallemand venait de battre huit mille Kabyles à Bou-Hinou. »

— Mon père était l'un des moquaddems qui se trouvaient à cette défaite des nôtres, interrompt un des invités du Caïd. Si Saïd, permets-moi d'ajouter que les Kabyles battus se sauvèrent à Souq-el-Khmis, mourant de faim car ils ne connaissaient d'autres systèmes de ravitaillement que leur capuchon. Celui-ci vidé, il fallait jeûner. Mon père en me racontant leurs misères s'excusait de sa participation à ces combats en disant que certains colons

leur avaient laissé croire que le nouveau gouvernement civil de France, succédant à Napoléon, prendrait les terres des Indigènes et c'est pourquoi nos parents luttèrent avec désespoir pour leurs oliveraies et leurs champs qui leur furent d'ailleurs laissés en grande Kabylie. Pourquoi les avait-on affolés ?

Levant le bras, le vieux Meddour murmura d'un ton à la fois ironique et amer :

— Mon ami, il n'en fut pas de même partout. Du côté de Maillot les bonnes terres des vallées furent confisquées aux insurgés. Il est vrai que leurs fils économes et laborieux ont pu les racheter en grande partie aux Français.

Quoique la nuit couvrit Tighzert de son ombre bleuâtre, je pus surprendre le sourire glorieux de quelques-uns des assistants les plus jeunes. Cette reprise des terres berbères par le labeur et la persévérance des Kabyles ne leur déplaisait pas.

Le Caïd reprit d'une voix recueillie :

— Lorsque le général Lallemand bousculant les dernières forces indigènes pénétra dans le Fort, il lut lui-même cet ordre du jour à la garnison :

« Officiers, sous-officiers et soldats,

» Quoique bloqués et entourés par des bandes sans nombre, vous avez courageusement supporté les privations, les fatigues et les dangers d'un siège de soixante-trois jours.

» De tous les points de la Kabylie on aperçoit tou-

jours cette place désormais glorieuse que des gens de cœur ont conservée à leur patrie et à la civilisation. »

« Quelques jours plus tard les victoires successives des généraux Saussier, Lallemand et Cérez décourageaient les Kabyles d'Oukaci qui tenaient encore la montagne. Ce prince de la qalaa des Beni-Hammad forcé à la retraite apprenait la mort du chef des chefs de cette insurrection : le noble bachaga Moqrani, l'hôte de l'empereur, le favori des dames de Compiègne. Tandis qu'il faisait sa prière et qu'il venait de prononcer :

« La ila illa Allah ! » (Il n'y a de Divinité que Dieu !) ses amis le virent tomber prosterné. Ils le croyaient en adoration alors, qu'en vérité, il adorait son Dieu pour l'éternité car une balle l'avait atteint au front. »

— Ce coup de fusil mit vraiment fin à la grande insurrection de 1871, prononça le Caïd. El Moqrani tué, son pouvoir tomba aux mains d'incapables, de pillards indignes de commander des Kabyles qui pouvaient se tromper mais se battaient cependant pour un idéal de liberté et méritaient des chefs honorables. Ces bandes devinrent des hordes qui tuèrent pour le plaisir et ravagèrent sans nécessités militaires. Ces gens auraient massacré les colons réfugiés au bordj Menaiel si les troupes françaises ne les avaient délivrés. Oui, cette insurrection finit laide-ment. Que Dieu nous préserve d'une telle calamité,

*fut atteint
par un
boulet
de la
mon*

nous y aurions perdu énormément et nous n'y aurions rien gagné. Était-ce bien votre avis ?

Dans la nuit, sous les millions d'étoiles éclatantes, les assistants encapuchonnés de laine blanche s'inclinèrent et leur murmure prolongé approuvait le vieux Caïd.

Dans le ravin de Tighzert, le miaulement guttural d'une hyène nous arrivait.

— Ah ! voilà une bête qui regrette la curée d'un champ de bataille, prononça Meddour.

*
**

En petite comme en grande Kabylie, chaque fois que j'interrogeais un Indigène intelligent sur le sens de l'insurrection de 1871 et sur les revendications précises des Berbères à cette époque, il paraissait assez embarrassé de me répondre.

« Nous autres, Kabyles, nous n'avions rien à réclamer puisque nous vivions presque indépendants en fait. L'expédition du maréchal Randon nous avait ralliés à la France. Nos djemaas, nos amins et nos tamens jouissaient d'une vraie liberté. Nos kanouns avaient été respectés. En somme, sauf l'impôt et les engagements d'un certain nombre de nos jeunes gens dans votre armée, nous ne nous apercevions guère de votre présence et, par conséquent, nous n'étions pas gênés. »

L'amin d'un village des Beni-Yenni qui lisait nos journaux et connaissait Paris pour y avoir vendu

les bijoux berbères de sa fabrication m'assura qu'en tous cas ce n'était pas le patriotisme comme nous l'entendons, c'est-à-dire le sentiment chaleureux de la nationalité, l'amour du sol paternel qui avait soulevé les Kabyles. Fallait-il croire que le fanatisme religieux fut la cause de la rébellion ? Il en doutait car les Musulmans pouvaient pratiquer sans contrainte leur religion. Cependant l'esprit militant des moquaddems qui supportaient difficilement des roumis près d'eux, même si ces roumis respectaient leurs mosquées et leurs pratiques, pouvaient bien avoir accueilli avec faveur les avances des grands chefs féodaux arabes que le peuple kabyle, démocrate d'essence, eût vomis en d'autres temps s'ils n'eussent représenté à cette heure critique ; l'aventure, la guerre, la poudre, la fantasia, la razzia possible. Ce qu'il faut considérer dans cette terrible insurrection algérienne qui compta beaucoup plus de deux cent mille rebelles arabes ou kabyles, c'est que l'esprit d'anarchie en germe dans l'Islam, — comme jadis la puissance de Rome, la force française impose aujourd'hui la paix à des peuplades diverses — se réveilla et que ce fut avec une joie puérile que les Indigènes fourbirent leurs armes et acclamèrent les chefs qui prétendirent les conduire à une victoire fructueuse. Il est bien évident qu'en dehors de la joie de se venger de certains voisins français avec lesquels ils pouvaient avoir quelques contestations, l'attrait du pillage fut un mobile déterminant pour les pauvres diables de Kabyles

enclins à s'exagérer les richesses des colons. Parce que les Indigènes vivaient d'une petite mesure d'huile et d'une méchante bouillie de farine d'orge ou de glands, ils croyaient trouver de telles provisions chez les Français que leur vie en eut été transformée.

Un peuple aussi pauvre que les Kabyles peut trouver un motif à insurrection dans la faim. Les Pères Blancs des divers couvents que nous avons visités, nous disaient en effet :

« Tant que les Indigènes pourront manger, ils resteront paisibles ; seule la famine pourrait les soulever. Nous croyons d'ailleurs, très sincèrement, que même dans ce cas, une bonne partie de nos voisins viendraient nous défendre en faisant comprendre aux révoltés que des Français comme nous n'ont jamais été la cause de leur misère puisque, tout au contraire, nous poursuivons la dure tâche de les civiliser en leur apprenant à tirer un meilleur parti de leur sol ».

A l'école franco-kabyle de Tamazirt, le directeur avait prié les élèves de la grande classe, au mois de mai, de raconter quels propos sur la guerre se tenaient dans les djemaas. Un élève eut la franchise méritoire d'écrire :

« Certains Kabyles disent que Hadj Guillaume nous aurait apporté beaucoup de nourriture et d'argent ».

On ne saurait croire l'importance énorme du bien-

être chez une population très dense, condamnée à vivre dans un pays admirable pour les artistes mais en grande partie rocheux, desséché, stérile.

De même qu'en temps de paix, les Kabyles glissent peu à peu de leurs montagnes vers les plaines arabes à terres profondes qu'ils convoitent, de même la guerre n'apparaît à ce peuple réaliste que comme un moyen de conquérir de la nourriture et de l'argent. L'insurrection de 1871 ne fut peut-être pas autre chose pour les Berbères qu'une tentative armée pour conquérir les domaines créés par les Français. Accordons qu'il s'y mêlait, chez les Kabyles pieux — et ils ne le sont guère en cette année 1917 — la satisfaction de faire triompher l'Islam si parfaitement contradictoire aux mœurs des chrétiens. Est-il enfin nécessaire de faire remarquer qu'aujourd'hui ces vaincus de 1871 ont bénéficié de notre victoire qui les libéra des grands chefs féodaux, les Moqrani, Aziz ben chikl el Haddad, Mahmed el Djaadi, Amar Amziane, etc. qui vivaient largement des dons imposés à tous les fellahs algériens. Aujourd'hui le Kabyle sait que lorsqu'il s'est acquitté de son impôt il reste entièrement libre de tous ses gains et il vient de constater qu'une guerre, même prolongée, ne nous oblige pas à pressurer nos sujets.

Une grande évolution s'est donc faite dans l'esprit de tous les Indigènes depuis ce dernier demi-siècle. Ils nous comprennent mieux après nous avoir vus à l'œuvre et s'ils ne nourrissent pas encore de ten-

dresse à notre égard, les plus instruits, les plus réfléchis d'entre eux reconnaissent que notre présence améliore leur situation matérielle. Un Berbère est trop sensible au gain pour ne pas se sentir solidaire de nos intérêts qui sont devenus ses intérêts. Les bonnes nouvelles qu'ils reçoivent du front les réjouissent car ils s'en attribuent un peu le mérite : leurs frères, leurs fils ne se battent-ils pas à nos côtés ?

En 1871 nous dûmes organiser des colonnes d'expédition qui comportèrent près de 90.000 combattants pour écraser l'insurrection. En 1915 les garnisons accoutumées, même réduites aux éléments territoriaux, suffirent parce qu'il n'entre dans l'esprit d'aucun Kabyle de détruire ce qui assure son bien-être, la paix française.

Il y a quarante-six ans, nos défaites étaient commentées avec joie parce qu'il leur apparaissait que leurs intérêts étaient opposés aux nôtres. Maintenant nos succès leur semblent un gain personnel et ils attendent avec autant d'impatience que les Français la paix glorieuse qui leur permettra de développer leur agriculture et leurs industries indissolublement liées à notre situation économique et militaire.

Le loyalisme des Kabyles est d'autant plus méritoire que, de tous les Indigènes de l'Afrique du Nord, ils sont les plus éprouvés par les hostilités. L'Arabe, pasteur nomade et l'Arabe producteur de céréales, — cet été la récolte fut exceptionnellement abon-

dante — n'ont guère souffert de la guerre, tandis que les Kabyles plus mêlés à la vie européenne sont atteints au même titre que les Français. En effet dans le cercle de Fort-National, par exemple, où la densité kilométrique dépasse 175 habitants, ceux-ci ne peuvent vivre de leur sol et il leur faut s'embaucher dans nos exploitations, se répandre dans la Mitidja comme vigneron, s'offrir aux carrières tunisiennes de Gafsa, venir exercer en France les durs métiers de mineurs, de puddleurs, courir les plus reculées de nos campagnes afin d'offrir à nos villageois leurs tissus, leurs bois ouvrés de Djemaa-Saharidj, leurs bijoux des Beni-Yenni, leurs cadres incrustés de melchior, leurs armes des Ait-Menguallet.

L'un des plus réfléchis parmi les caïds, Mamri Bousaad, m'affirmait que toute l'orge et tout le froment cultivés en Kabylie ne pouvaient faire vivre ses compatriotes plus de quarante jours par an, car les surfaces à emblaver sont restreintes dans ces montagnes où les schistes mordorés, les calcaires moirés comme des rubans et les marnes lie de vin, s'ils enchantent les peintres par leurs merveilleuses couleurs, désespèrent les laboureurs. Et, non seulement en Kabylie les surfaces propres à la culture des céréales sont insuffisantes, mais les rendements sont si faibles que les agronomes poussent les Indigènes à consacrer tout leur sol à la culture arbustive qui, seule, récompensera leur labeur. Dans ces conditions et avec des familles de six enfants, en moyenne, il est

certain que ces montagnards sont obligés d'aller chercher au milieu de nous des moyens d'existence. Leurs milliers de colporteurs, de vigneron, de mineurs, de carriers, de tâcherons agricoles, de portefaix, à l'exemple de nos Auvergnats et de nos Limousins auxquels ils ressemblent d'ailleurs par l'amour du pays natal, viennent s'engager pour six à huit mois chaque année et rentrent en Kabylie à l'époque de la cueillette des figues et des olives. Comment pourrait-on croire que ces Berbères mêlés à la vie française, même s'ils ne nous comprennent guère, même s'ils n'aperçoivent de notre civilisation que ses échelons inférieurs, soient nos ennemis ? Si l'éminent gouverneur de l'Algérie, M. Lutaud, n'eut pas un instant de crainte au sujet de l'attitude des Kabyles, son optimisme s'appuyait sur des faits et non sur des sentiments. Il savait que pas un gouvernement n'a fait un effort scolaire comparable à celui d'Alger, en Kabylie. Il savait encore combien d'ateliers professionnels avaient été créés et combien la sollicitude d'administrateurs attentifs aux moindres mesures propres à sauvegarder les intérêts et la santé publique méritaient l'attachement des meilleurs éléments berbères. Il n'ignorait pas davantage que ces milliers de Kabyles répandus en France devenaient nos otages bénévoles.

Dans tous les villages, j'ai trouvé des familles en union aussi intime avec la France que peuvent l'être, par exemple, nos paysans bretons avec Paris habité par l'un de leurs fils. Dans beaucoup de

logis je devais écouter la lecture naïve des lettres adressées de Clermont-Ferrand, de Saint-Etienne, de Marseille, du Havre, par les maris embauchés dans les chantiers les plus divers. Détail amusant, ces lettres étaient souvent adressées à un bébé d'un an, car la coutume défend à l'homme de s'adresser jamais à sa femme, et j'entendais des lectures dans ce style :

« Mon cher Aberkane, je gagne cinq francs par jour et comme je mange avec une petite pièce de dix sous, je rapporterai huit cents francs. En mon absence, qu'on soigne bien la terre et qu'on taille les arbres. J'aimerais mieux perdre quelqu'un que de savoir qu'on ne soigne pas ma terre ».

Un colporteur écrivait à son aîné :

« Ouaci, la France où je suis ressemble aux Ait-Menguallet. Il y a du terrain mauvais. Il y a des bons champs. Il y a des gens aisés mais j'ai trouvé des Français pieds nus dans des souliers de bois. Je ne l'aurais jamais cru si je n'avais pas vu, Ouaci, les Français traitent les Kabyles comme eux. Pas de différence. On est content et l'argent commence à venir ».

Un journalier d'abord engagé dans une exploitation agricole adresse cet avis à son frère resté à T.-A. :

« Viens me rejoindre à Puteaux, Areski. J'ai quitté les premiers patrons de campagne pour Puteaux où l'on dirait que la caillasse est en or. Des

jours je touche jusqu'à deux douros. Le monde d'ici me serre la main et on est camarade. Des fois je resterais ma vie à Puteaux ».

A Ighil-Ali, petite ville berbère de six mille habitants, nous avons eu communication de lettres adressées aux premiers mois de la guerre à leurs vieux parents, par des fils qui habitaient la France depuis huit et dix ans, y avaient fondé des familles et se considéraient comme des Français.

L'ensemble de ces petits faits nous donne la raison de la sagesse kabyle en ces années de guerre. Comment une famille qui possède l'un de ses membres heureux, en France, pourrait-elle jamais songer à nous témoigner de l'hostilité. J'ai constaté combien ces lettres semblaient prestigieuses aux illettrés du logis et quand l'un des garçonnets, élève de l'une de nos écoles, la déchiffrait à ses parents rassemblés, il semblait le conteur d'une bonne et grande aventure qu'ils écoutaient persifs en essayant de s'imaginer cette France où « la caillasse est d'or » et où « le monde camarade vous serre la main ».

Rien ne servira mieux notre prestige que cette propagande par le fait. Si quelques faibles têtes kabyles peuvent prendre à la civilisation l'alcoolisme, l'argot et les sentiments regrettables des apaches de nos villes, presque tous les des émigrants deviennent fatalement et pour toujours nos clients, nos associés. Ils gravitent dans notre orbite. Les Berbères employés par nos colons d'Algérie, nos sociétés mi-

nières, nos compagnies de navigation, nos usines deviennent nos alliés et leurs destinées resteront inséparables de la nôtre. Au mois de juin, dans les tribus que je traversais, j'étais sans cesse abordé par des Indigènes qui me demandaient les moyens de se rendre en France.

A Taourit-Moussa, de pauvres diables m'assurèrent qu'ils avaient emprunté 75 francs contre une dette de 150 francs à des usuriers afin d'aller gagner leur vie en France. A l'important marché des Beni-Douala ce fut une explosion de joie lorsque le caïd Amok-rane apprit à la foule que la chambre de commerce de R... payait les frais de voyage aux deux cent cinquante portefaix qu'elle réclamait. Et trop vite le chiffre des volontaires dépassa le nombre des élus. Heureusement presque chaque jour l'administrateur de Fort-National, M. Laussel, recevait des dépêches de France réclamant des Kabyles. Il y avait donc un besoin urgent de main-d'œuvre à satisfaire.

Cet été, une expérience des plus intéressantes en Eure-et-Loir prouvait que ces Berbères pourraient utilement remplacer les ouvriers étrangers pour la moisson. Cette guerre va permettre de résoudre un grand problème. La Kabylie doublera de population tous les trente ans si le taux actuel des naissances se maintient. Or ces montagnards sont les gens les plus sobres et les plus énergiques de l'Algérie — nous ne disons pas les plus civilisés et les plus agréables de fréquentation. Il convient de les employer car c'est assurer leur pacification définitive

que de lier leur sort matériel à notre vie industrielle.

Combien de nos départements ne pourront reprendre leur essor sans l'appoint considérable de bras auxiliaires. Il faut que cet excédent de population kabyle soit dirigé vers les villes et les campagnes où nous serions menacés d'un retour d'ouvriers étrangers au lendemain de la paix. Nous nous attacherons une race vigoureuse et nous réaliserons enfin une association que les Romains espèrent. Pourquoi même — et j'y songeais en parcourant nos Basses-Alpes dépeuplées qui sont pour la nature du sol et les essences une Kabylie française, sans enfants, hélas ! — pourquoi ne tenterions-nous pas de fixer sur certaines parties de notre sol déserté les excellents arboriculteurs kabyles ? L'Etat achète aux propriétaires des Basses-Alpes leurs domaines pour les reboiser. Combien plus féconde pourrait être l'œuvre culturelle de quelques milliers de familles berbères fixées sur cette terre française ?

..

Nos intérêts mêlés nous assurent déjà la paix, — la neutralité bienveillante s'il faut préciser, — mais on peut mieux encore par l'établissement durable d'un important groupement kabyle en France. Comme soldats, comme cultivateurs, comme ouvriers, ces Berbères, nos sujets, se sont prouvés dignes de notre estime, et devant la loi fatale du vide qui

attire les nouvelles forces, il nous paraît préférable de puiser des hommes dans notre Afrique française que dans les terres étrangères.

L'Algérie indigène, qui s'est montrée loyaliste dans cette guerre, va se sentir indissolublement unie à la France par les échanges économiques multipliés et les relations de plus en plus cordiales des Français avec leurs sujets musulmans.

En 1870 deux peuples se coudoyaient en Afrique qui ne s'étaient jamais tendu la main : les Français vainqueurs et les Arabes vaincus : d'où l'insurrection.

Ne sera-t-il pas consolant de penser que, cette fois, notre victoire sera la victoire de la France appuyée sur ses indigènes, combattants ou travailleurs, et que les Berbères ne peuvent plus concevoir notre triomphe que comme le gage pour eux d'un avenir toujours meilleur.

LA CHEKAIA.

C'est jour de chekaïa chez M. l'administrateur. La chekaïa, c'est la doléance, la plainte qu'on apporte à M. l'administrateur, et c'est aussi le bon conseil qu'on attend de lui, même dans les affaires intimes de son ménage. M. l'administrateur, pour ses administrés kabyles, doit être le grand Pan. Comme Jupiter, il dispose de la foudre qui châtie ; mais il est aussi Minerve et Thémis, et les indigènes s'adressent à ses autels, afin d'obtenir justice.

Et désirez-vous savoir si les bureaux de la Commune mixte, — le « birot », comme s'expriment les Arabes, — impressionnent par leur aspect monumental ? Point du tout. A Fort-National, par exemple, ils sont disposés dans des baraquements militaires désaffectés, d'assez petite aliure. Les cavaliers, en burnous rouge ou en séroual bleu, qui montent la garde aux diverses portes, leur donnent, heureusement, quelque couleur d'africanisme. Dans la cour

ou sur le chemin, la foule des quémandeurs, loqueteuse, marmiteuse, s'entasse. Il semblerait que ces bonnes gens revêtent leur gandourah la plus élimée et leur burnous le plus effrangé pour rendre visite aux autorités. Vieux souvenirs de la domination des deys et des Turcs : alors le vêtement propre attirait amendes et confiscations ; seule, la livrée de la misère servait de sauvegarde aux biens du fellah.

J'ai frôlé de ces Kabyles sanieux, aux loques aérées par des trous nombreux comme les jours dans l'année, qui possédaient quelques centaines de mille francs, fruits de l'usure. En Algérie, gardons-nous de conclure à première vue sur l'apparence des indigènes et contrôlons plusieurs fois nos assertions.

A Michelet, le « birot » de la commune, grande villa charmante parmi les treilles, les beaux arbres aux frondaisons en pendentif, et devant un panorama semé de villages qui ressemblent sur leurs collines aux chapelets coraniques à gros grains de corail, donnerait envie de s'asseoir à son seuil fortuné.

Ailleurs, le « birot » ressemble à une sous-préfecture digne, nette et un peu ennuyée. Ailleurs encore, on se croirait devant un palais de justice manqué, dont les colonnes étriquées paraissent crier au tympan trop lourd : Pitié ! tu m'écrases.

En petite ou grande Kabylie, certains « birots » rappellent de bonnes maisons bourgeoises, — à Maillot, par exemple, — ou bien évoquent des hôtelleries, voire des prisons style de Fresne et aussi des casinos pour stations naissantes.

Sans doute, il eût été souhaitable que la belle, ample et riche Algérie construisît ses maisons des Communes dans un style non pas uniforme, mais approprié à la province. Les charmants hôtels de ville provençaux, aux vieilles toitures de tuile à la romaine et aux murs ocrés, eussent convenu en Kabylie, comme les blancheurs de l'art mauresque eussent enchanté les artistes dans les pays arabes.

..

La chekaia ! la chekaia ! Les Kabyles s'impatientent dans la cour et, quoique robustes et rudes, les cavaliers de l'administration contiennent avec peine les plaignants. Aujourd'hui, des femmes nombreuses viennent réclamer leurs allocations. C'est la grande guerre en Europe et, parentes de tirailleurs sur le front, elles demandent ce qui leur revient et même ce qu'on ne leur doit pas.

M. l'administrateur s'assied derrière son bureau épais, forteresse à l'épreuve des assauts passionnés des réclamants. M. l'administrateur, — son uniforme rappelle celui d'un préfet, — tient à la fois du fonctionnaire et de l'officier par son allure autoritaire, car il est et doit être un excellent cavalier pour courir les douars de la montagne. Levant la main, il commande à Meddour, le gendarme indigène, d'introduire le premier Kabyle. Ali ben Saridj, son interprète, fin, menu et élégamment costumé

d'un boléro à gilet soutaché, s'installe à son pupitre. La porte s'ouvre et, comme une tigresse sortant de sa cage pour entrer dans la grande loge aux exercices publics, une vieille femme, en toge blanche, la taille serrée d'une écharpe rouge, les reins cambrés, jambes nues, ses mains brunes et sèches portées à ses cheveux gris, afin de saluer, s'avance à toucher M. l'administrateur, afin de s'en mieux faire écouter.

— Arrière ! commande d'une voix terrible Meddour.

— Recule, dit avec douceur l'interprète.

— Parle, ordonne M. l'administrateur.

Des paroles confuses s'échappent à torrent de la bouche de cette paysanne. On croit comprendre qu'elle se nomme Seffa et qu'elle se plaint d'être frustrée de ce qui doit légitimement lui revenir. Comme sa prolixité embrouille son cas au lieu de l'éclairer, M. l'administrateur fait demander par l'interprète si cette femme est venue seule au Fort. Peut-être l'un de ses parents pourrait-il mettre un peu de lumière dans ses réclamations ?

— Mon père m'accompagne, déclare Seffa.

— Va le chercher, Meddour.

A peine le cavalier a-t-il ouvert la porte, qu'une poussée se produit dans le couloir et qu'un mascarret de Kabyles déferle dans le cabinet.

— Arrière ! hurle Meddour, et il fonce sur les envahisseurs qu'il refoule des poings, des coudes, de la poitrine, des genoux. Cent cris s'élèvent.

— Silence, gronde le cavalier, et il arrache du tas humain une sorte de vieux bouc à barbiche follette sur un menton galochard. Nu dans une chemise couleur de la poussière des chemins, car il la porte au moins depuis l'année précédente, les joues et la poitrine de la teinte des poteries kabyles, ce vieillard aux mollets d'une maigreur effrayante qui lui font des pattes de coq et les pieds chaussés de bou-affas, sandales en peau de chèvre dont le poil est conservé à l'extérieur, doit être encouragé, car il n'ose parler.

— Eh bien ! oui, je suis le père de Seffa, annonce-t-il enfin d'une petite voix rouillée, et il croit devoir se pencher sur le bureau à toucher M. l'administrateur, qui se renverse sur le dossier de son fauteuil, car le bonhomme sent le beurre rance et la bique. Saisissant par un bras ce montagnard, Meddour le rejette à distance respectable.

— Explique-toi.

Le vieillard ahuri raconte qu'un nommé Ouali s'est engagé aux tirailleurs de Mostaganem sous le nom de Ali ben Saïd, qui est le fils de la femme Seffa, ici présente. Par conséquent, la famille Ouali touche indûment l'allocation qui revient à la famille du vrai Ali ben Saïd, son petit-fils.

— Comment expliques-tu le faux nom pris par Ouali ? demande M. l'administrateur.

— La famille du fils Ouali voulait l'empêcher d'entrer au régiment. Il quitta donc la Kabylie et vint s'offrir à Mostaganem sous le nom d'Ali ben

Saïd, qui est le nôtre. Mais la famille Ouali, qui n'est pas contente de voir son fils tirailleur, est bien contente tout de même de toucher l'allocation qui nous revient, à ma fille et à moi.

L'interprète sourit. Meddour rit. M. l'administrateur promet des recherches.

Une autre femme s'avance, irrésistible, conquérante. C'est une belle statue biblique en robe couleur des pétales de la grenade. Aux fibules d'argent de ses épaules, un voile jaune canari est épinglé et retombe sur les reins. Un foulard outre-mer entoure son front. Son visage de Tartare aux yeux obliques reluit comme un cuivre poli. Sur son menton et sur son cou, des dessins géométriques, les mêmes qui ornent les poteries des Beni-Aïssi, sont tatoués. Elle a mêlé des herbes parfumées à ses cheveux tressés qui pendent sur ses oreilles chargées de boucles à pendeloques. D'une voix passionnée, avec une mimique de tragédienne, elle explique qu'elle est la seconde femme d'Amar ben Ahmar et elle réclame contre la première femme répudiée qui touche indûment l'argent qui devrait lui revenir à elle, l'épouse légitime.

— Justice te sera rendue, annonce M. l'administrateur.

Sans remercier, elle s'éloigne comme une reine sauvage, faisant tinter ses bijoux, ses anneaux de cheville, ses bracelets.

Un petit vieux à tête de mouton et une toute petite vieille au menu visage cirieux s'avancent en

trottinant, leurs mains liées comme les danseurs d'un intermède comique. Ensemble, ils saluent l'interprète qu'à son beau gilet arabe ils prennent pour le grand chef. Les saisissant aux épaules, Meddour les pousse devant M. l'administrateur qui sourit avec bonté.

En duo et très vite, Aïcha et Tekla ben Arbi assurent que leur fils Ahmed ayant divorcé d'avec sa femme, c'est à eux, ses père et mère, que l'allocation doit désormais revenir.

L'interprète qui traduit leurs doléances les interrompt, et, lui si doux, paraît outré :

— Monsieur l'administrateur, explique-t-il, je comprends l'affaire. Ces vieillards rapaces ont écrit à leur fils :

« Ta femme, n'est-il pas vrai, ne t'est plus d'aucun usage depuis ton départ pour la guerre ? Répudie cette inutile et, ainsi, nous toucherons chaque mois la somme ».

Aïcha et Tekla sont tancés, mais on ne peut leur refuser l'allocation. Joyeux, ils se reprennent les mains et sortent en marchant sur les orteils avec une légèreté de chats sauvages.

Dans le couloir, contestation. Cinq Kabyles prétendent entrer dans le bureau. Encore une fois, Meddour est obligé de charger ces importuns. Il les jette de côté du même geste dont les âniers arabes repoussent sur les accotements des routes leurs bourriquets au passage d'une voiture ; puis, galant, il s'efface devant une jolie jeune femme de seize ans

qui s'avance légère comme une sylphide. A treize ans, Alima ben Chabane fut mariée à un bijoutier des Beni-Yenni. Son épaisse chevelure gonfle un foulard mandarine. Sa gandourah rouge est brodée de dessins géométriques. Une ceinture de cuir richement décorée de fils d'argent ceint sa taille d'une souplesse lascive. Elle porte sur le bras gauche six bracelets larges comme des carcans et, sur le bras droit, le burnous d'homme qui la voilait tout à l'heure lorsqu'elle se trouvait avec le menu peuple. Elle se campe presque insolente devant le bureau, un pied nu avancé, pied cambré à fine cheville, et elle croise les bras en renversant sa petite tête au profil busqué et gentiment féroce.

— Qu'est-ce qui t'amène, Alima, questionna l'interprète ? N'es-tu pas la femme d'un bijoutier ? Tu ne saurais venir réclamer une allocation ?

Elle proteste avec des gestes impératifs, brefs, sans grâce, des gestes de pugiliste et elle glapit :

— Je ne suis plus la femme de Sliman, le bijoutier.

Étonné, M. l'administrateur compulse ses dossiers, fixe ensuite la jeune femme et, d'un ton ironique, prononce :

— Au fait, c'est la vérité. Le bijoutier Sliman n'est-il pas mort ? — Alima souffle de dépit. Son joli visage se convulse et devient un mufle de tigrasse.

— En effet, un tirailleur en état de légitime défense tua Sliman, et ce soldat, Tahar, est mon mari, maintenant, prononce Alima.

De ses yeux étincelants, elle défie tour à tour M. l'administrateur, Ali ben Saridj et Meddour.

— Comment peux-tu, chargée de bijoux et vêtue avec élégance, demander ce secours ?

— C'est mon droit comme femme de tirailleur, réplique-t-elle brutalement.

— Ses bijoux lui viennent de Sliman, l'ex-mari, le bijoutier assassiné, explique avec douceur l'interprète.

— Ce n'est pas tout, raconte Meddour, à treize ans, Alima vivait encore chez sa mère qui, devenue veuve, s'était remariée. Or, son beau-père, paraît-il, aima cette fillette, d'où un autre crime probable. Le beau-père mangea certain mauvais couscous préparé par la mère jalouse. On l'assure.

Alima écoute ces paroles françaises sans les comprendre. Peut-être devine-t-elle ? Sa respiration siffle entre ses petites dents serrées. Ah ! si elle pouvait mordre ! On la renvoie. Elle résiste.

— Va-t'en !

Elle insiste, elle veut qu'on la paie, tout de suite. Devant la porte, elle revêt son burnous. Maintenant, on ne lui voit plus qu'un œil. Sous le lainage elle réclame encore d'une voix gutturale, sauvage, ardente.

— Daroul Bou Djelma ! appelle le cavalier.

Une femme bouffie, aux énormes pommettes de Chinoise remontant sous les yeux en boutonnière, s'avance lourde et inquiète. Ses mains, son front, son menton, son cou sont tatoués de petits cubes

superposés en pyramides. Une étoffe de laine bleue soutient ses cheveux en couronne. De longues franges terminent sa ceinture. Cette Daroul Bou Djelma offre d'un air humble à M. l'administrateur une lettre d'une calligraphie ampoulée qu'elle vient de dicter à l'écrivain public. En termes polis, celui-ci explique l'affaire qui conduit Daroul à la « Commune mixte » et il fait remarquer que cette femme modeste ne quitte jamais sa maison, il a donc fallu que... et puisque...

— Combien as-tu payé la fabrication de cette supplique ? questionne M. l'administrateur.

— Quatre sous, Sidi.

— Inutile dépense, ma pauvre femme, tu te serais expliquée toi-même. D'ailleurs, ta cause n'est pas défendable. Comment, autrefois, tu vivais avec quarante francs par mois, ce que l'enquête révèle : maintenant tu touches 112 francs d'allocation pour toi et tes cinq enfants et tu te plains encore ?

A cette apostrophe, Daroul appuie sa tête, avec une expression dolente, sur sa main. Elle raconte que son mari, malade, ne gagne plus rien.

— Peut-on mentir avec cette audace ! s'exclame Meddour. L'autre jour, ayant été porter un pli à l'*amin* du village de cette femme, j'ai trouvé son mari qui dormait sous ses figuiers ; il souffrait d'indigestion ! Depuis qu'ils sont aisés par suite du départ de leur aîné comme tirailleur, ils mangent trop.

Un énorme sourire ouvre la grande bouche de

Daroul. Eh bien ! tant pis ! Dieu n'a pas voulu que sa ruse réussît, et elle s'éloigne, béate, après une révérence à M. l'administrateur.

Quel est ce fracas ? Un bâton d'olivier tombe sur le parquet. Une vieille femme l'a jeté d'un geste tragique. Par là, elle semble dire :

— Je ne sortirai pas d'ici avant d'avoir reçu satisfaction.

Infortunée Bourrich Turkia ! L'un de ses yeux, sanguinolent, est clos ; l'autre, dilaté, est envahi par une taie. Un coup de poing cassa le nez de cette pauvre. Son front est bosselé comme un vieil ustensile de ménage, et sa bouche, à longues dents, reste ouverte.

Une maladie de foie verdit son visage. Elle sort de sa ceinture un chiffon noué qu'elle développe et, avec un geste élégant, elle tend à l'interprète un papier graisseux que celui-ci, dégoûté, déploie du bout des doigts. C'est la lettre du mari, prisonnier de guerre en Allemagne.

Apitoyé, M. l'administrateur demande :

— De quoi vis-tu ?

— Du bien de Dieu.

— Elle mendie, explique Ali ben Saridj.

La malade touche ses joues vertes et reprend d'une voix plaintive :

— Je mange de la farine de paille et des herbes.

— C'est probable, assure Meddour.

— Tu obtiendras certainement l'allocation, Turkia, assure M. l'administrateur.

Reconnaissante, la misérable se ploie à toucher du menton la forteresse de M. l'administrateur dont elle aurait voulu baiser la main, et elle prononce vite :

— M'rci, m'rci, m'rci, m'rci, m'rci.

Meddour l'a déjà refoulée dans la foule impatiente du couloir, qu'elle répète encore avec le son d'un petit grelot :

— M'rci, m'rci, m'rci !

Un vieillard grêle, au profil en casse-noisette, s'approche. Ses genoux semblent à ressorts ; il rentre en lui-même puis se détend à chaque enjambée. Une jolie fille de quinze ans, au teint de citron, aux cheveux brillants laissant passer des oreilles roses comme la nacre des conques marines, le suit. Son svelte corps laisse voir ses seins ronds sous l'entre-bâillement de sa « tameldint ». Effarouchés, les grands yeux de Fatimah se baissent, puis se relèvent vers M. l'administrateur, vers l'interprète et vers Meddour.

Elle s'est reculée vers la muraille, mais le vieux Tahar, son père, la tire à lui et la tient par le coude comme un objet de démonstration. Et quel admirable mime que le vieux Tahar ! Inutile de le traduire. Ses gestes racontent. Il semble que les patriarches de la Judée ressuscitent, ardents et vindicatifs, dans ce Kabyle des Kouriet.

— Ma fille Fatimah que voici, prononce-t-il (d'une poussée il force la craintive petite épouse à un mouvement en avant), se trouve, en l'absence de son

mari, chez ses beaux-parents. Or, ces chiens ne veulent plus l'entretenir, maintenant que le mari appartient à l'armée. Ils mangent seuls la somme d'argent. (A ces mots Tahar claque des dents pour montrer la voracité répugnante de ces beaux-parents.) Et ils menacent Fatimah de la faire répudier par leur fils, si elle se plaint.

Cas embarrassant. M. l'administrateur hoche le front. Ah ! certes, la plaie musulmane profonde, c'est le divorce trop facile. Il n'en faut pas douter, ces beaux-parents obtiendront de leur fils qu'il renvoie sa jeune femme, quitte à la reprendre, plus tard, à l'issue de la guerre. En attendant, le tour sera joué et l'allocation détournée de son but.

S'enhardissant, l'épouse de quinze ans prononce d'une petite voix rauque :

— Mon mari me veut du bien et, la preuve, regardez ce qu'il écrit à son enfant.

— Quel enfant ! interroge l'interprète. Ah ! je comprends. Il n'est pas d'usage que les hommes s'adressent directement à leurs femmes. Comme ce soldat, jeune marié, est père d'un fils, c'est à ce bébé, qui ne sait encore parler, qu'il écrit :

« Mon cher Marouf,

« Ma santé est bonne. Je ne manque de rien, mais je te prie de ne pas négliger le travail de mes champs et surtout des figuiers. Taille les oliviers. Ma mort ne serait rien, mais la terre négligée serait un grand

malheur. Je veux, Marouf, que ta mère profite avec toi de l'argent du gouvernement. »

— Cette lettre nous dicte notre devoir, prononce M. l'administrateur.

Le vieux Tahar reconduit la petite épouse avec des égards et la fait passer devant lui, puisqu'elle a gagné son procès. Meddour déclare qu'il n'a jamais vu un père kabyle traiter de telle sorte sa fille. Faut-il que cette Fatimah représente un important revenu, autant que le produit d'un troupeau de chèvres ?

... Un montagnard, — il semble carbonisé et n'a plus qu'une grande dent à sa mâchoire supérieure, — tend une lettre à M. l'administrateur. Elle lui expliquera son affaire. Hélas ! l'écrivain public s'est moqué de lui et s'est contenté de répéter du haut en bas de la page : « Que la bénédiction de Dieu soit sur toi ! »

— Il suffit, prononce M. l'administrateur. Meddour, je lève la séance. Le cavalier se rua dans le couloir, qui retentit aux cris dépités des quémandeurs, et l'interprète, Ali ben Saridj, assujettit sa jolie cravate dans son col rabattu à l'européenne.

*
*
*

Huit heures du matin. M. l'administrateur dépouille son courrier. Quel courrier ! Il contient surtout des lettres assez vives, adressées de France par

les tirailleurs. Ces gaillards, en termes de vainqueurs, réclament pour leur femme, pour leurs enfants, pour leur père, pour leur mère. En vérité, il semblerait que l'administration soit à leurs ordres :

« M. l'administrateur, si l'on ne fait pas droit immédiatement à mes doléances, j'en parlerai à mon commandant, je ferai agir mon colonel, je préviendrai le ministre de la Guerre, s'il le faut ».

Doucement ironique, le fonctionnaire parcourt ces missives barbares dont les demandes, quelquefois justifiées, sont plus souvent absurdes et tout au moins exagérées. Néanmoins, il chargera son secrétaire de quelques lignes de réponse.

Ah ! M. l'administrateur sourit en lisant cette lettre bizarre qui lui arrive d'un village :

« Saïd Mehdi ben Azga,

« à M. l'administrateur, salut !

« Mon frère aîné, qui porte, par erreur, les mêmes prénoms que moi-même, va se marier jeudi prochain. A cette occasion, il se propose de donner une fête avec tambours et *rhédas*. A cause de la guerre actuelle, la pudeur, à défaut de patriotisme, recommande de s'abstenir de toute joie bruyante.

« Je vous prie, monsieur l'administrateur, de l'empêcher de donner suite à son projet, en l'obligeant,

par les nombreux moyens à votre disposition, à conduire sa future femme chez lui dans l'intimité. Je vous demande cette faveur pour la raison suivante. Dans un mois, je me marierai, moi aussi. Comme je ne donnerai pas de fête à cette occasion, ma future femme serait jalouse, si le mariage de mon frère avait lieu au son des tambours et des *rhédas*.

« Je me suis décidé à vous demander cette faveur parce que, il y a exactement trois ans, vous m'avez empêché (ce dont je vous suis reconnaissant) de faire passer ce frère devant le tribunal répressif pour m'avoir mordu en trois endroits, à la figure et à la main.

« Dans l'espoir que ma démarche sera couronnée de succès... »

... Lorsqu'il a terminé cette lecture bien significative de l'état d'esprit de certains Kabyles, M. l'administrateur déchire une nouvelle enveloppe et, cette fois, il rit franchement. Un jardinier de B.-M. le supplie de faire emprisonner sa belle-mère.

« J'en mourrai, monsieur l'administrateur, si vous ne m'exaucez pas. Ma belle-mère, qui me déteste, empêche ma femme d'avoir des relations avec moi. »

— Pauvre homme, murmure le fonctionnaire et il jette les yeux sur un papier assez crasseux. Un tâcheron de Beni-Aïssi réclame une carte d'identité afin de pouvoir circuler aisément lorsqu'il va louer

ses bras au patron le plus offrant. A défaut de photographie, ce travailleur donne en ces termes son signalement :

« Monsieur l'administrateur, j'ai :

« Le front noir, le nez rond, les yeux noirs, barbe noire, les moustaches en frise, la bouche petite ».

« Quel gendarme ne reconnaîtrait du premier coup un gaillard ainsi charpenté », pense l'administrateur qui presse du doigt un bouton électrique. au beau cavalier indigène qui se présente en saluant militairement, il demande :

— Personne ne s'est présenté, Mouziane ?

— Pardon, monsieur l'administrateur, le vieux Silem, du village de Taourit-Amokrane, voudrait vous parler.

— Je ne le connais pas. Fais entrer.

Un grand vieillard de la bonne race kabyle, musclée et maigre, à la tête longue, au grand nez aquilin et aux yeux minces et luisants, se présente, appuyé sur le haut bâton entaillé dont il aide sa marche en montagne. Dans la main gauche, il tient un journal ployé et ficelé. Ses genoux touchent le bureau. Il avancerait encore, si cela lui était possible. Comme il ne se décide pas à s'expliquer, le fonctionnaire lui prend son journal doutant qu'il doit renfermer le motif de cette démarche. Enfin Silem se décide à parler.

— Je viens au sujet de mon fils Mouloud que j'ai fait engager, quoiqu'il fût mon soutien.

— Quelle preuve de cet engagement peux-tu m'apporter, Silem ?

— Justement, monsieur l'administrateur, dans ce papier vous verrez la photographie de mon garçon avec des écritures sur son régiment.

Ouvrant le journal, le fonctionnaire trouve une chromolithographie. En exergue une femme très peu voilée, étendue sur un nuage, joue du luth. Au-dessus d'elle, dans un encadrement doré, un dessinateur figura la silhouette d'une église sous laquelle cette inscription est imprimée :

BUDAPESTH

ESCALIER DE L'ÉGLISE DU COURONNEMENT

A la plume, un calligraphe écrivit, sous ce premier titre :

MAISON DE CONVALESCENCE
 D'HAMMAM-RHIRA
 HORS-D'ŒUVRE
 PATÉ A LA TÊTE DE TURC
 ENTRÉE
 CHAPON BELGE
 ROTI
 VEAU DE FRANCE
 SALADE RUSSE, ETC.

— Ah ça ! plaisantes-tu, s'exclame l'administrateur amusé ? La photographie de ton fils Mouloud ! En es-tu certain ?

— Je le croyais ! N'est-il pas là ?... Le vieillard pose l'index sur la muse au luth, puis sur l'église en disant : « La cazirne ! »

M. l'administrateur ne doute plus de la bonne foi du malheureux Silem. Comme beaucoup de Kabyles, il ne comprend pas les images, il ne les voit pas. Silem ressemble à ces Berbères qui, rencontrant un paysagiste dans le Djurjura, allaient regarder son tableau et lui disaient :

« Tu fais nos portraits, n'est-ce pas ? »

Le peintre, pour les éprouver, retournant le ciel la tête en bas, ils s'écrièrent :

— Ah ! la mer, maintenant.

M. l'administrateur explique à Silem que son fils s'est moqué de lui en lui faisant tenir un menu d'hôtel comme pièce d'identité et il le renvoie.

Il sonne ensuite Mouziane et le prie d'introduire les présidents des douars qui, chaque semaine, viennent lui faire un rapport des incidents survenus dans leurs villages. Le premier à se présenter, un caïd d'origine maraboutique et certainement de sang arabe, a l'allure noble d'un chef de grand tente.

Malade, ses yeux admirables sont agrandis par les cernes et ses paupières battent fiévreusement. Derrière lui, s'en vient un président circonspect, froid, ancien élève du lycée d'Alger, et qui parle français en termes précis. Des yeux d'un noir doré, exorbités

dans un visage pâle. Que de soucis sur son front tourmenté ! Il semble porter la charge du gouvernement d'un grand pays. Sincèrement raillé, ce Kabyle compare, juge et comprend que la France veut l'amélioration de la condition des indigènes par l'instruction, l'ordre, de meilleures méthodes culturelles et l'enseignement professionnel. Peut-être même ce président a-t-il saisi quelques faiblesses de notre administration, car un petit sourire démoniaque fleurit quelquefois à la commissure de ses lèvres, à peine visible dans sa grosse barbe rugueuse.

Un autre caïd surgit, jeune, fort, avec un franc visage de soldat dont il garde, dans l'intimité, les jurons candides, sans cesser d'ailleurs de croire à Mohamed et à Allah. D'une famille qui nous est dévouée, ce brave A... estime que nous mettons trop de gants pour punir les fauteurs de troubles dans les douars.

— Lorsqu'il y a crime, déclare-t-il, si l'on me chargeait de trouver les coupables, ce serait vivement fait. Tous les gens douteux seraient bouclés. Vos gendarmes, vos juges sont trop gentils. Ils encourageraient plutôt les malfaiteurs.

Ce caïd appartient à l'espèce méritoire qui ferait le feu à nos côtés, s'il en était besoin. M. l'administrateur le sait et serre cordialement sa rude main.

Voici que s'avance un président souriant, amène, cauteleux, et son sourire lui épargne les paroles. D'ailleurs, il ignore ou fait profession d'ignorer le français. Il doit sa nomination à l'influence de

quelques hommes politiques, assurent ses administrés, et, tout bas, on chuchote dans les *djemaa* que son élection lui coûta tant d'argent qu'il lui faut maintenant récupérer ses frais. Lorsque ce président apparaît dans un village, les Kabyles disparaissent, les maisons se vident.

Un gentilhomme le remplace devant le bureau de M. l'administrateur, un gentilhomme portant le haut turban algérien et le costume arabe à la fois fastueux et de bon goût. Un grand nez en cimeterre, des yeux en amande, des manières aisées, caractérisent ce Kabyle de bonne famille, — et bachelier. Il compte des amis parmi les Français, et il leur dit avec mélancolie :

— Quel dommage que je ne puisse être sincère comme président ! Je dois mentir souvent à mes administrés et je ne puis ouvrir mon cœur à l'administration. Résultat : Je suis suspect aux miens et je ne suis pas aimé de vous.

Le cavalier Mouziane se précipite comme le simoun dans le cabinet de M. l'administrateur et l'avertit qu'un courrier, arrivant des Beni-Douala, assure qu'un instituteur indigène a été surpris donnant une pièce de cinq francs à un prisonnier allemand du camp et qu'un coup de feu fut tiré la nuit précédente sur la porte du directeur français de l'école de Taguemmount-Azouz.

— Vite, qu'on selle mon cheval, ordonne le fonctionnaire. Je veux enquêter moi-même.

Les présidents sont expédiés, M. l'administrateur

saute sur son barbe élégant et, en prenant le trot vers la montagne, suivi d'un cavalier dont le burnous rouge paraît l'étendard représentatif de la Commune mixte, pense :

« Certes, notre situation n'est pas une sinécure, mais elle est passionnément intéressante ; et c'est la paix française que nous faisons régner du meilleur de notre cœur dans le bled ».

DE LA FONTAINE AU LOGIS

Sept heures : brume et soleil. Les rayons jouent avec les chevelures aériennes qui s'échevèlent de pic à pic.

Le petit sentier, rouge d'argile ferrugineuse, qui descend du village à la fontaine voit passer des théories de sveltes femmes en toges de la nuance des fraises, des mandarines, des aubergines, des cerises. Sur leurs reins cambrés elles appuient la base de leurs longues amphores qui rappellent, par leur galbe, les hanches féminines. Ces Kabyles, en personnes réservées et comme le veut l'usage, se sont appelées de seuil à seuil afin de descendre en groupe vers l'eau :

— Eho ! Seffa.

— Ia ! Ammama !

— Oh ! Fatima, Turkia, Djlema, Tekla.

Les voilà rassemblées qui s'acheminent les coudes nus levés, les mains aux poignées. Leurs anneaux,

leurs bracelets, leurs diadèmes, leurs fibules, leurs chaînes tintinnabulent tandis qu'elles longent les oliveraies cendrées et qu'elles baissent leurs têtes comme dans un salut sous les branches flexueuses des figuiers.

Au fond de la vallée, l'oued languissant rampe parmi les lauriers-roses. Depuis plusieurs mois la pluie n'est pas tombée et les villages altérés, dès l'aube, doivent envoyer leurs femmes aux fontaines. Comme les besoins de la défense dans ces pays jadis en guerres perpétuelles obligèrent les Berbères à construire leurs logis au sommet de cruels rochers calcinés, chaque jour, femmes et filles dépensent plusieurs heures à remplir aux sources de la vallée leurs vases de terre cuite. L'eau sourd dans un paysage exquis, touffu. Les viornes s'y épanouissent tandis que les thibiouth (1) aux griffes comestibles s'y mêlent à l'acanthé et que la prune de chacal tente la gourmandise des fillettes berbères, ces chevreaux bondissants.

Avec un vilain sourire de leurs bouches édentées, les femmes sur l'âge font provision du « Tizin-Imeccheddal » tandis que les affamées recherchent le « bous », un iris ou l'arum dont elles mangent les souches après en avoir extrait l'âcre suc.

Au-dessous de la fontaine dans les sous-bois de lentisques et d'arbousiers, le pouillot siffleur fait entendre sa chanson ironique tandis qu'au zénith les

(1) *Ficaria calthœfolia*.

hirondelles s'abattent rapides comme des flèches.

...Hélas ! la fontaine presque tarie oblige chaque femme à maintenir son amphore pendant de longues minutes sous le filet d'eau. Est-ce un mal ? Ou un bien ? Djelma la rousse et Turkia la noire et Fatima la svelte et la vieille Aïcha l'entremetteuse elle-même, ne savent s'il faut se réjouir ou se désoler ? Après tout la fontaine et les rochers ombragés qui l'entourent ne forment-ils pas la djemaa des femmes ? Ici aucun homme n'a le droit d'approcher sous peine d'un franc d'amende, édicta le kanoun (1), et sous risque d'un coup de fusil, grondent les maris jaloux. Seul l'étranger peut se permettre de passer par hasard en ce lieu. Mieux encore, s'il a soif, l'une de ces Rebecca est autorisée à pencher sur sa bouche son vase plein d'eau.

Toujours la petite Alima dont la toge cramoisie drapé le joli corps de danseuse, se souviendra du matin qu'il lui fut donné de désaltérer Ali, fils d'une famille maraboutique de Bougie qui passait sur sa mule. Combien sa politesse lui avait paru suave ! Les montagnards n'ont pas de ces manières onctueuses avec leurs épouses. Ils n'en usent avec elles que comme des vainqueurs le pourraient faire avec des vaincus tant qu'elles sont jeunes, désirables — et plus tard, chose singulière, la Kabyle vieillie, retirée de l'amour, devient parfois la conseillère du logis. Pauvre conseillère. Sait-elle rien de la vie que

(1) Loi berbère.

ce que la tradition y grava ?, — et voilà peut-être pourquoi la société berbère tourne comme dans un manège sans jamais avancer. La vieillesse des femmes devenues les arbitres des familles ramène l'âge mûr des hommes vers leur point de départ : puérité des sentiments, des désirs, des espoirs.

Turkia aux yeux de jais et aux cheveux teints de noir au hadida, accroupie devant son amphore vide, attend son tour les paupières relevées vers le village dont l'enceinte de maisons aux toits de la couleur des nêles mûres se silhouettent sur le ciel. Elle voit dans le cimetière l'amin agenouillé sur une tombe réciter sa prière en faisant toucher au sol son turban. De cette distance il semble un jouet, un pantin à bascule. D'autres villageois l'imitent et, parmi ceux-là, son mari, Bourriche le colporteur, libre-penseur et anarchiste en France, Musulman traditionaliste dans son douar.

Cependant la vieille Aïcha, elle, ne se rend aux fontaines que pour y exercer ses petites industries ; elle examine les pieds et le nez de Djelma la rousse, une fille de quinze ans qui n'est pas encore mariée, quelle honte !

« Son visage est effilé, il plaira, songe l'entremetteuse. J'en entretiendrai la mère d'Arezki et, je le crois, les parents s'accorderont sur la dot. Eh ! je toucherai une meilleure somme si je parviens à faire passer par surprise cette Djelma derrière la fontaine. Le jeune homme se tiendrait juché dans un frêne et l'apercevrait. Comme il serait généreux !

Peut-être un douro ? J'essaierai. Ah ! si l'eau était plus abondante, il y aurait mieux encore à tenter. Je déciderais la fille à se baigner et le garçon, perché dans un arbre, pourrait la voir nue. Oh ! Oh ! ainsi il ne pourrait pas se plaindre d'être trompé par la suite. »

Un sourire vicieux tord les lèvres fripées d'Aïcha, puis elle remonte doucement ses paumes à la hauteur de ses oreilles en songeant :

« Par Dieu ! non ! tu ne joueras pas ce jeu ! Les parents de Djelma pourraient bien, s'ils l'apprenaient, me lier dans un sac qu'ils feraient rouler dans le ravin. Cette aventure n'arriva-t-elle pas à une femme des Kouriet dans un semblable cas ? »

Fatima et Seffa, à croupetons contre la fontaine et tout en regardant tomber les larmes d'eau, s'entretenaient des mérites et des défauts de leurs maris.

— Cet homme raserait un sou et voudrait payer de ses miettes ce qu'il achète, geignait Fatima. Voilà donc pourquoi, ô Seffa, tu ne me vois pas de bracelets.

Et comme Seffa répondait, du village à cent cinquante mètres plus haut, une voix rauque vint frapper de crainte cette femme :

— Oah ! Fatma, rentreras-tu ?

Ainsi l'époux de Seffa pour obéir aux convenances n'appelait pas sa femme par son nom, mais par un prénom supposé. En public, un Kabyle saurait-il jamais avouer sa liaison avec une épouse ?

— Que faire, se lamenta Seffa qui avait un petit

visage citronné et ses cheveux nattés et huilés ! Si je remonte sans eau, il me frappera et si j'attends l'eau sans rentrer comme il le veut, cet homme-là me battra ?

A la ceinture rouge de cette anxieuse pendait une sorte de bougette en toile dans laquelle elle serrait quelque monnaie.

— Récompense-moi et je t'enseignerai le moyen d'éviter les coups et de contenter l'homme-là.

Seffa lui ayant mis un gros sou dans la main, Aïcha proclama parmi les rires :

— Monte vite sans ta cruche à ta maison, et ton mari sera le premier à t'ordonner de redescendre.

— Merci, ô Aïcha, répondit Seffa qui s'élança dans le sentier.

Et lorsqu'elle fut partie, comme la gaieté s'était mise dans la troupe des canéphores et qu'avec le soleil plus chaud la gorge-bleue et le traîne-buisson s'égo-sillaient parmi les myrtes du ravin, Fatima, la petite danseuse qui sautait sur ses jambes fines avec autant d'aisance que les autres femmes bavardent, commença de bondir. Les mains de ses compagnes claquaient pour l'accompagner. Dans la frênaie voisine un pic de Numidie frappant de son bec un tronc d'arbre semblait battre la mesure. Lorsque Fatima, les bras nus arrondis derrière la nuque, se renversait, elle apercevait au loin, très haut dans le ciel, le sommet de la Khadidja irisé comme un cristal au-dessus de la montagne. Tous les voiles de mousselines répandus par l'humidité sur les collines

s'étaient évaporés. Une journée torride s'annonçait.

Les amphores ruisselaient et cependant les femmes ne se décidaient pas encore au retour lorsque des cris qui descendaient du firmament appelèrent de prétendues Ammama, Tekla ou Fatima.

— Par Sidi Abderrhamane, ces hommes-là nous réclament, murmurèrent-elles effrayées. Soudain, se formant en monome, Aicha la sorcière en tête, comme une sauvegarde, elles remontèrent le chemin en corniche. Au-dessus des prés verts, elles semblaient une procession de fleurs en marche : anthémis, pavots, gentianes, soucis, allant fleurir de leur beauté les petites maisons de pisé.

* *

Sur le rocher aux corbeaux, un aigle affronte le soleil de ses yeux scintillants comme des gemmes, ouvre lentement ses ailes rousses dans une sorte de bâillement d'ennui et, dédaigneux, contemple de son aire la procession des femmes chargées de leurs cruches. Sur l'autre bord du plateau rocheux, l'étrange village d'Agouhni-Guehrane de la tribu des Beni-Sedka Chenacha étale ses logis de terre aux terrasses souples, qui, s'unissant les unes aux autres, forment une sorte de place suspendue où papillonnent des enfants grêles, sauvages : fillettes nues dans une courte toge ouverte sur les flancs et portant des bébés à califourchon sur un tissu noué comme une écharpe en travers de la poitrine de leur

petite porteuse ; gamins au teint de réglisse, dégingandés comme des poulains avec des articulations saillantes et une maigreur sans grâce. Les filles, devant les bords sauvages des petits mâles, parfois portent les bras devant leurs visages maquillés de noir, de bleu ou tatoués sur le menton et jettent des cris sifflants de chattes en colère.

Agouhni-Guehrane est-il un village de la préhistoire ? Avec ses portes, quelques-unes en trapèze, est-ce une bourgade d'Égypte aux temps des Pharaons ? La Chaldée enseigna-t-elle son industrie à ces Chenacha d'un type homogène avec leurs faces longues comme celles des chevaliers mystiques des toiles du Greco.

Un paysage provençal entoure Agouhni-Guehrane, mais c'est une provence plus sauvage, une provence d'avant la civilisation et où l'industrie humaine, qui donne sa grâce aux montagnes elles-mêmes, n'apparaît pas encore.

D'admirables oliviers semblent y jaillir d'entre les grès arrondis et argentés qui donnent toute leur valeur aux herbages fleuris d'anthémis et de mauves.

Sur le sentier en escalier qui tombe vers la plaine, une caravane de Chenacha, qui semblent des Don Quichotte par leur longueur un peu comique, s'éloigne. Ce sont des villageois d'Agouhni-Guehrane, presque tous colporteurs de bracelets de corne, de tissus, de bijoux dont ils vont tenter les populations arabes. Plus tard lorsque ces gagne-petit

kabyles auront amassé un sac de douros, ils s'installeront usuriers. Quel rêve ! devenir un vénérable trafiquant d'argent et s'enrichir sans bouger, tapi dans sa maison comme l'araignée en sa toile.

Parmi ces voyageurs se trouve le mari de Fatima, la danseuse. Quoiqu'il ne soit pas séant d'assister au départ de son mari, la petite épouse est remontée vers le cimetière sous mine d'aller chercher au bois les fagots qui lui font défaut. Elle s'arrête sous le rocher des corbeaux où les corneilles, les freux et les charognards de la contrée rassemblés en bandes de vieux routiers fixent comme elle la plaine.

La joie de Fatima se traduit par des battements du talon et des piétinements. Elle n'aime pas Arezki, son mari. D'ailleurs aima-t-elle jamais qu'elle-même ? Bien qu'agée de dix-neuf ans seulement, Fatima consuma déjà trois époux et le second fut tué par le premier car il était resté jaloux. Et Fatima songe à se mettre en insurrection. Elle se sauvera dans sa famille et obligera son troisième mari à la donner contre une dot profitable à un quatrième époux. Le changement distrahit toujours quelques semaines et les coups ou les caresses d'un nouvel amant varient la monotonie des jours.

Des bergers sont perchés comme des hérons au sommet du rocher aux corbeaux. Fatima voit leurs silhouettes minces comme des bâtons se profiler dans le ciel. Si l'un ou l'autre tombait de son perchoir et se brisait dans le ravin, ce serait émouvant. Les femmes kabyles n'ont pas des cœurs de

Roumias. Fatima se souvient qu'elle ne manque jamais d'aller voir les gens assassinés et, Dieu soit remercié ! les tsars fournissent des occasions d'examiner de temps à autre des hommes hachés ou fusillés ! L'homme mort peut être regardé par une honnête femme à défaut d'un homme vivant.

Cependant une grosse jeune femme rousse, Roua, salue Fatima et lui montrant la caravane des mulets presque invisible maintenant à travers la plaine, lui apprend que Daroul, son mari, se trouve parmi ces voyageurs. Et Roua ne semble pas moins satisfaite que Fatima. Cette Roua, grasse, est bien une exception dans un village où les femmes sont sèches comme des sauterelles. Et d'où lui viennent ses cheveux rouges et ses yeux bleus ? Quel sang du septentrion, jadis, jeta la semence en Afrique de ces êtres roux aux prunelles claires.

Peut-être à cause de son étrangeté, Roua obtenait de Daroul ce qu'elle voulait ; aussi sa maison passait-elle pour la mieux garnie de vaisselle et la plus agréable d'Agouhni-Guehrane. Ce n'était pas d'ailleurs qu'elle fût jalousée de ce confort par les autres Kabyles, car, même les plus aisées sont indifférentes au bien-être et à l'agrément du mobilier.

— O Fatima, viens chez moi, puisque Daroul est parti et que te voila seule, proposa Roua.

Et comme Fatima, contre l'opinion de ses compagnes, aurait voulu posséder tous les objets qu'on disait trouver chez Roua, ce fut avec empressement qu'elle suivit cette amie à son vaste logis. Cette

étrange construction était adossée à un grand rocher calcaire. La terrasse était formée de branches d'oliviers et de frênes dans lesquelles on avait introduit de la terre mêlée de paille, de lianes et de petites pierres et, afin de ménager l'écoulement des eaux, ce toit se gondolait comme d'ailleurs les terrasses voisines reliées par leurs bords à la maison Daroul. Ainsi le village ressemblait à une pâtisserie d'un moulage défectueux.

La demeure de Roua paraissait plutôt faite pour abriter des tombeaux que des vivants. Au premier moment, on croyait entrer dans un hypogée, une grotte aménagée afin d'y abriter les morts. Le constructeur s'était accommodé de la façade rocheuse, se contentant de la rectifier, de lui donner une apparence plus agréable en l'enduisant d'argile et les pièces qui se succédaient, grâce à cette matière plastique utilisée avec une véritable ingéniosité, avaient pris une apparence à la fois inquiétante et confortable. Un placard était formé d'un trou carré et les étagères qui bordaient les murs, prises dans leur masse, débordaient comme des corniches d'armoire. Des bancs et un massif pour le couchage sortaient des parois boursouffées. Les angles n'existaient pas ou plutôt s'arrondissaient mollement. L'on éprouvait l'impression d'être dans un logis de beurre et l'on pouvait croire qu'en y touchant, on le modelerait à sa guise.

Accoutumée à vivre dans une maison presque semblable de construction, Fatima ne s'en étonna

guère ; par contre, elle admira les peintures qui décoraient, du plafond au sol battu, les murs. L'humble génie d'une femme avait imaginé des géométries et des polygonies heureuses et les couleurs végétales empruntées au suc des plantes s'harmonisaient au clair-obscur. D'ailleurs ces dessins ajoutaient encore à l'impression d'un hypogée et l'on ne pouvait regarder les bancs maçonnés sans croire qu'ils ne fussent des tombeaux. Une femme d'une cinquantaine d'années, au visage intelligent et aux grands yeux passionnés, son front haut serré dans un foulard orange, s'avança. C'était Malki, la mère de Daroul, créatrice de ce décor et de presque tous les ustensiles agréables de la maison. Or Malki tenait ses secrets de sa mère qui les tenait de ses aïeules et ainsi de suite à travers la chaîne des siècles. Et Malki dit à Fatima :

— Je crois bien que nous ne sommes pas de ce pays, mais que nous arrivons d'une autre terre lointaine qui nous enseigna la fabrication des tapis et de ces images. Qui sait ?

Et tandis que Fatima ne pouvait se retenir de sautiller pour regarder les dessins, des hirondelles pénétraient dans la vaste pièce par un trou circulaire ménagé dans la terrasse pour l'évacuation des fumées et l'aération, car aucune fenêtre n'avait été réservée. Les fenêtres conviennent seulement aux demeures des Français dont les femmes peuvent être vues de tous les hommes.

De nature assez envieuse, Fatima examinait les

plats de terre vernissée et peinte qui surmontaient les étagères en une disposition semblable, ironie ! aux intérieurs dits : « modern-style ».

Une singulière porte en trapèze donnait accès dans une sorte d'arrière-salle en grotte. Devant la porte peinte de rouge et de noir comme un vase étrusque, Fatima ne songea pas un instant que ce seuil d'une géométrie inusitée pouvait bien avoir trouvé ses modèles en Chaldée ou en Egypte. Pauvres Kabyles que les ethnographes s'arrachent et décrètent tour à tour gens d'Europe, d'Asie ou bien autochtones de l'Afrique du Nord.

Fatima sauta les trois degrés qui conduisaient à cette nouvelle salle d'un caractère funèbre. D'énormes jarres de terre crue, carrées et rehaussées de sculptures barbares, évoquaient des sarcophages. Sur ces vases assez vastes pour contenir plusieurs hommes, on pouvait relever jusqu'à des signes sémites contre le mauvais œil. Ces akoufis aux larges panses étaient disposés côte à côte sur un terre-plein. Ils contenaient les provisions de figes sèches, de sorgho, d'orge et d'huile de la famille Daroul.

La grosse Roua, les mains à ses hanches, se renorgea devant ces jarres d'abondance de l'industrie de Malki, mais Fatima n'y prêta aucune attention, et, comme si elle connaissait la maison, elle poussa un huis formé d'un plateau de frêne tordu. — Ah ! les Kabyles ne sont guère des menuisiers industriels — et elle bondit dans une courette qu'un

grossier échafaudage de troncs d'olivier empêchait d'être écrasée sous la poussée des murs de pisé qui fléchissaient. A travers cette charpente s'apercevaient des fillettes grêles comme des statuettes florentines, qui couraient de terrasses en terrasses faisant envoler leurs toges.

— Seffa, la sœur de Daroul, ne travaille-t-elle pas là ! demanda la visiteuse.

— Oui, elle fabrique un burnous, répondit Roua en poussant son invitée dans une petite chambre nue.

A travers la chaîne d'un métier qui semblait une toile d'araigné brillante, le visage d'un ovale très allongé de Seffa apparut estompé.

Cette jeune fille adossée à la muraille d'un rouge de sanguine, accroupie devant son ouvrage, était vêtue d'une timelhef d'un vert fané. Son cou long et sa gorge avaient la nuance de l'ivoire ancien. Avec des gestes de harpiste, ses mains fuselées touchaient les fils de la chaîne ; ou bien elle poussait la laine à travers la trame comme une musicienne s'exerçant à des arpèges. A l'entrée de Fatima, sans quitter son ouvrage, appelant le salut et la prospérité sur l'invitée, elle continua sa gracieuse besogne qui contrastait avec la barbarie de son installation, salle de terre battue sans un meuble. Et l'on pouvait lui comparer la vulgarité confortable des intérieurs de nos ouvrières travaillant de leurs gros doigts avec des machines à tisser admirables d'invention. Orient ! ton prestige ne mourra pas tant

que Sessa fabriquera des burnous et des tapis avec des grâces de joueuse de luth.

De droite et de gauche, Fatima tâta le tissu déjà commencé ; elle ne tarda pas à se lasser de cet examen et s'étonna de n'avoir pas encore remarqué chez Roua les objets commodes qu'on prétendait en sa possession.

— Viens, prononça l'heureuse maîtresse du logis, et je te montrerai ce que tu n'as jamais contemplé, car tout ce qui s'est fabriqué en Kabylie d'utile et d'agréable, je le possède. Viens.

Et l'ayant ramenée dans la vaste salle, elle retira sa vaisselle des placards sans portes pratiqués dans les murailles. Avec un certain orgueil, Malki, qui suivait pieds nus Fatima, lui montra les derniers « tacebalt » de sa façon, jarres cuites d'un beau rouge, destinées à contenir l'huile. Huit « tabakilt », et tous de taille respectable, furent placés sous les yeux jaloux de Fatima qui touchait ces plats de bois en murmurant :

— Autant de couscous que vous fassiez, ils ne pourront pas être tous utilisés.

Roua et sa belle-mère protestèrent qu'aucun ne chôrait pas plus que les « aïdour », ces pichets qui servaient à désaltérer les mangeurs de semoule. Et Malki, orgueilleuse, fit remarquer comment les anses de ses aïdour venaient s'incorporer au flanc du vase comme la liane autour de l'arbre. Fatima ainsi que toutes les femmes kabyles savait fabriquer un pot, elle goûta l'adresse de Malki et lui dit :

— Toi, tu ne reproduis pas les formes anciennes comme nous autres. Tu inventes sans cesse.

— Au commencement des temps, répondit la mère de Daroul, il fallut bien que les premières Kabyles créassent des modèles pour qu'ils fussent offerts en exemple. Vous autres copiez depuis les siècles des siècles et moi, je prépare les vases que nos descendantes imiteront. Comprends-tu !

La grosse Roua rit lourdement, car elle ne comprenait guère ces paroles et cette belle-mère trop intelligente, juge de ses actions puériles, lui déplaisait. Malki l'ayant regardée sévèrement, Roua s'accroupit devant son « tissirt » pour se donner contenance et commença de tourner la petite meule de ce moulin à main. Au milieu de la pierre supérieure, elle introduisit une poignée de grains par l'ouverture réservée à cet usage.

Malki considérait sa bru avec mépris, puis la dédaignant elle attira les lampes à trois et à cinq becs au riche décor rouge et noir de sa façon. L'une d'elles, patinée par l'âge, noircie par la fumée des mèches, parut vénérable à Fatima qui l'éleva à bout de bras et marcha rapidement.

— Tu as deviné, prononça Roua toujours assise jambes écartées autour du moulin, cette lampe figurait au mariage de Malki et l'on rapporte que celui qui la portait en avant du cortège, fut obligé de rallumer trois fois la mèche du milieu qui fumait. Mauvais présage ! Un tel feu ne doit pas s'éteindre.

— Et toi, Roua, repartit Malki d'une voix amère, raconte donc qu'un jeune homme voulut éteindre la lampe de Daroul, le jour de tes noces. Pourquoi cela ?

A cette allusion, le sang envahit la grosse figure de Roua. Afin de faire diversion, elle entraîna sa visiteuse devant un coffre de bois sculpté semblable aux coffres à dîmes pour les grains tels qu'il en existe encore dans certaines sacristies de Bretagne. La façade en était gravée de lignes brisées, d'étoiles, de triangles, de feuilles de fougères et de cordons entrelacés. Une vieille serrure forgée défendait cette forteresse.

— J'apportai en cette maison ce coffre où j'enfermai mes bijoux et ma dot, déclara Roua.

— C'est du bois ! Il est en bois, du bois, rien qu'en bois ! répétait-elle en caressant le meuble. Et c'était en effet, dans cette maison kabyle où la seule matière en usage fut la terre pétrie, une singulière exception.

— Cela vient d'Akbou, précisa Malki d'un air méprisant. Cela pourrait aisément.

Et pour détourner l'attention de la visiteuse, elle continua :

— Possèdes-tu chez toi une thaghaëth ou sendou, Fatima ? Elle montra une courge creuse couverte à sa partie supérieure par un liège percé en son centre d'un trou dans lequel on introduisait un roseau pour l'extraction du petit-lait. Pour obtenir du beurre de cette singulière baratte, Malki la se-

couait au moyen d'un lien noué dans le clissage qui recouvrait la partie inférieure.

— Du beurre, murmura Fatima, du beurre, cet homme-là ne m'en donna jamais, et elle pensait avec amertume combien Arezki était ladre. Un vagissement lui fit tourner la tête. Aux branches de frêne qui supportaient la terrasse, les rideaux d'un berceau de paille s'écartèrent et la tête d'un sauvageon bistré de méchante humeur apparut.

Aussitôt Roua s'élança vers son fils Ouaci et le balança comme une cloche puisqu'il est de mode, en tous pays, d'écoeurer les enfants pour en obtenir la paix. Et, en effet, aussitôt secoué, Ouaci abattit son gros visage, redevenu lisse comme la calvitie d'un vieux monsieur, sur le tapis roulé qui lui servait à la fois d'oreiller, de matelas, de drap et de couverture.

Cependant quelques secondes ne s'étaient pas écoulées et le berceau s'agitait encore comme une barque dans le roulis, qu'un nouveau vagissement troublait Fatima précisément occupée à plonger son bras dans l'akoufi afin de goûter les fruits secs. Presque aussitôt sept, huit, dix vagissements firent une musique surprenante.

— Par Sidi Abderrhamane ! je ne te savais pas tant d'enfants, Roua, s'exclama la petite danseuse égayée.

— Ses nouveau-nés, les voici, répliqua Malki en arrachant une cotonnade qui cachait une sorte de terrassement divisant une partie de la salle. En sous-

sol, à travers des arcades, Fatima aperçut une douzaine d'agneaux.

Et Malki marmonna :

— Les enfants de Roua n'appauvriront pas cette maison. Et par là cette mère kabyle se plaignait d'une bru qui ne lui avait encore donné que le sauvageon du berceau au lieu des sept enfants possibles en Kabylie, puisque Roua-la-rousse était mariée depuis huit années à Daroul.

— Et pourtant cette maison pourrait nourrir beaucoup de monde, reprit Malki. Daroul, mon fils, disait :

« Chaque fois qu'il me naîtra un fils, j'irai placer en pays arabe un couple de bœufs pour son entretien. Et ces bœufs fournis au cultivateur arabe me rapporteront vingt-cinq mesures de blé et vingt-cinq mesures d'orge, c'est-à-dire de quoi entretenir un garçon avec abondance. Ah ! cette Roua n'apporta pas la bénédiction chez nous ! »

En entendant ces reproches, Fatima commençait à trouver que Roua-la-rousse payait son bien-être de quelques ennuis :

— Ah ! malheureuse, s'exclama brusquement Malki, en saisissant une corne de vache gravée au feu, percée à sa pointe et fermée d'un petit couvercle, tu n'as pas plus de tête que le bibiti (1). Tu n'as pas pris soin de remettre à Daroul sa blague à tabac.

(1) Etourneau.

Cette fois Roua, se trouvant injustement accusée, repartit :

— Si je suis le bibiti, vous êtes le Bou-tata (1), car vous ne cessez de m'asséner des coups de bec du matin au soir.

— Je m'abusais, ô Roua, tu n'as pas plus de cervelle que le passereau.

— Et toi, pas plus d'amabilité que la chouette, ô vieille Malki. Voyant que les querelleuses menaçaient de la prendre à témoin de leurs griefs réciproques et, ne se souciant pas d'être le doigt pincé entre l'arbre et l'écorce, Fatima salua et en trois petits bonds se trouva sur le seuil.

Au moment où elle allait descendre le sentier, elle fut rappelée par Malki qui lui remit un petit vase de sa fabrication qui pouvait bien contenir deux verres à boire :

— Prends ! Ceci te donnera contenance, Fatima.

Et la jeune femme reçut cet en-cas qui correspond au bréviaire de nos abbés voulant courir les champs. Une Kabyle saurait-elle traverser son village sans avoir ce prétexte à ses déplacements : une course à la fontaine.

« Dieu soit remercié, pensait Fatima en retournant à sa maison avec sa petite cruche, si nous n'avions pas à chercher de l'eau, ces hommes-là ne nous laisseraient plus sortir. Les djins emportent ces Français qui voudraient faire monter les ruisseaux dans nos maisons. »

(1) Pivert.

*
* *

Tandis qu'elle s'acheminait de cette démarche ailée qui n'appartient qu'aux races antiques dont les pieds n'ont pas été déformés par nos grossières chaussures, Fatima s'entendit siffler. Elle en frissonna de terreur. Un homme se permettrait-il ? Il risquait sa vie. Un frère du mari de Fatima ou l'un de ses oncles l'abattrait d'un coup de fusil. Au sifflement succédait l'appel d'une voix féminine et le profil assyrien de Turkia-la-noire dépassa l'embrasure de son logis. Un collier de branches de corail alternant avec des pièces turques anciennes descendait en double rang sur la gorge de cette Kabyle comblée de bracelets et d'anneaux de pieds en argent si lourds et forts que des forçats se fussent plaints de traîner ces bijoux massifs. Cette Turkia était une fille des Ouadhia et, contre l'usage, Bourrich, son mari, était allé chercher épouse dans cette tribu.

S'étant approchée, Fatima demanda, craintive :

— Et Bourrich ?

— Cet homme-là s'en est allé vers Aumale afin d'y acheter un chapeau de paille orné de cuirs colorés. Tu sais combien il est glorieux de ses coiffures ?

— Je ne sais pas, répondit hypocritement Fatima, car je ne l'ai jamais rencontré.

Et elle mentait en prononçant ces paroles, car,

tout au contraire, elle avait aperçu souvent de loin Bourrich lorsqu'il était jeune homme et elle avait même souhaité un époux de sa sorte. Turkia, qui ne l'ignorait pas, était un peu jalouse de la grâce et de la finesse de Fatima et elle affectait au contraire d'en entretenir sa compagne afin de l'amener quelque jour à se trahir. Qui sait ? Peut-être en naîtrait-il quelque bonne bataille entre Bourrich et Arezki, mari de Fatima ? Ce serait une distraction. Les jours ne seraient-ils pas tous blancs en Kabylie si le sang ne les colorait point quelquefois de sa belle pourpre.

Ce fut dans de telles dispositions amicales et avec cette arrière-pensée que Turkia souriait à son amie en l'invitant avec un joli geste circulaire, tel qu'on ne le voit qu'en Berbérie, à s'approcher. Et ce gracieux mouvement des bras appelait et enlaçait, caressait, choyait.

A cette invitation irrésistible, Fatima sautait à pieds joints, sur un seuil formé d'un rocher que l'usure avait poli en son centre, puis elle rebondissait sur une aire formée du même stuc luisant qui recouvrait les murs. Le stuc était composé d'enduits calcaires huilés. Le plafond construit à la mode des Ouadhia de roseaux avait l'avantage — assurait Turkia — d'empêcher les punaises et les puces de s'y installer. Turkia méprisait donc les installations des habitants d'Agouhni-Guehrane.

Aussitôt entrée dans la salle, Fatima au lieu de l'admirer fixa les oreilles de Turkia et remarqua qu'elles étaient percées chacune de deux trous su-

perposés où deux boucles à pendeloques de corail serti dans des chatons à émaux jaune et vert, étaient accrochées.

D'un air négligent Turkia excita l'envie de sa compagne en lui disant qu'en son village, toutes les femmes étaient ainsi ornées. Sans doute l'avarice des Chenacha et des autres gens de la montagne les empêchait d'orner leurs épouses.

— Oh ! si nous voulions, protesta la petite danseuse. Aussitôt le retour de cet homme-là, je me ferai percer les oreilles comme toi. Un gémissement cadencé qui venait du fond de la pièce parut gêner Turkia et elle leva les coudes avec ennui. Une vieille aux chairs crayeuses, mal voilée d'une toge étroite, balançait à mouvements égaux son pied blessé et se plaignait.

— C'est sa mère, à lui, expliqua Turkia, et ce sont ses sœurs, à lui, continua-t-elle en désignant deux jeunes filles en toges de lainages de la chaude couleur du pollen de l'arum. Leurs yeux énormes scintillaient dans l'ombre, magnifiques, sans pourtant rien exprimer : ni pitié, ni ennui, ni amour. Le temps n'existait pas pour ces jeunes filles qui restaient des heures immobiles derrière leur mère souffrante, sans lui porter aucun secours, d'ailleurs.

Belles plantes du Djurjura, elles végétaient avec l'impassibilité des lis. Leur seule besogne, dans la journée, consistait à chercher l'eau et à tourner le

moulin à farine. Chaque jour suivait ainsi le jour précédent.

Fatima qui rôdait parmi les akoufis fut invitée à plonger son bras par leurs bouches couvertes de tampons d'étoffe et elle goûtait ce qu'elle retirait au hasard. Elle arriva devant le tiberkitht, cette cuve maçonnée dans le sol où les femmes piétinent les olives et, pour amuser ses compagnes, elle mima la danse des travailleuses lorsqu'elles écrasent les fruits afin d'en extraire l'huile.

Interrompant ses plaintes, la blessée prononça :

— Fatima, mon fils t'imaginait sautant ainsi car vous avez joué étant enfants et il te croit plus légère que les chèvres.

A ces propos, Turkia rougit de jalousie.

Sans paraître le remarquer, Fatima, par plaisanterie, sauta dans la grande écumoire de terre disposée au centre d'un massif de maçonnerie comme une cuvette sur une table de toilette, et dans laquelle les tourteaux s'égouttaient.

Turkia regrettait maintenant d'avoir invité Fatima parce que sa belle-mère l'admirait et que ses belles-sœurs ne la quittaient plus de leurs grands yeux. Mécontente, elle sortit dans la petite cour qui lui servait de cuisine d'été. Elle évitait ainsi d'enfumer les murs recrépits au mois de mai et qu'on tâchait de garder propres jusqu'à l'automne. Car, en l'absence de cheminée, la pièce entière noircissait.

Sur le foyer fermé d'un simple trou, ayant allumé des charbons, Turkia posa les trépieds du vase

ouvert largement qui allait supporter la marmite-passoire où cuirait le couscous traversé par la vapeur de l'eau bouillante.

Comme Turkia ne semblait plus prêter aucune attention à Fatima, celle-ci mécontente de l'accueil reçu, avant de quitter ce logis, s'exclama :

— Ces maisons à la mode des Ouadhia ne valent pas les nôtres.

— Ah ! c'est bien à toi de parler, riposta Turkia furieuse, ta demeure tout entière ne vaut pas plus de sept cent cinquante francs comme d'ailleurs toutes les habitations de ce pays, le terrain compris.

Fatima ne pouvait nier l'évidence ; après avoir prié Dieu de guérir la mère de Bourrich, elle regagna sa demeure.

Quand elle l'atteignit elle trouva les jeunes frères de son mari, Silem et Lounas, enfants de dix et douze ans, et comme elle était de méchante humeur, elle leur déclara que puisque l'été approchait ils reposeraient désormais dans la cour ou bien ils iraient dormir sous le hangar qui servait de djemaa, n'était-ce pas l'usage pour les garçons ?

Mais une vieille femme, aux reins voûtés comme l'anse d'un panier et qui ressemblait à une gitane, étant rentrée, entendit sa belle fille et l'apostropha durement :

— Il n'en sera pas ainsi. Qui commande ici ? Ne suis-je pas Smina, la mère de ton mari.

Fatma, Seffa et Aicha l'entremetteuse, qui pas-

sèrent quelques instants plus tard dans la venelle, entendirent un grand tapage de vaisselle cassée.

— Il est probable que Smina corrige cette saute-relle de Fatima, murmura la vieille Aïcha. Laissons-les. Tout est bien qui est voulu par Dieu !

— Qu'aurions-nous à faire en l'absence de nos maris s'il n'en était pas ainsi, conclut cette philosophe qui connaissait l'instabilité des humeurs féminines et la fragilité des poteries de terre kabyles.

LES POTERIES KABYLES

Peut-être l'examen des poteries d'un galbe si pur et d'un décor intéressant, qu'il nous fut donné de voir fabriquer dans les villages des Beni-Yenni, des Kouriet, des Beni-Mahmoud et surtout des Beni-Aissi, nous permettra-t-il de mieux juger et de mieux comprendre la race kabyle.

Si l'industrie potière atteint un grand développement en Kabylie c'est que, non seulement cette vaisselle ne coûte presque rien, puisqu'elle est fabriquée par l'épouse à la maison avec des matériaux pris sur place, mais encore parce que les pots pour l'eau sont les ustensiles indispensables — on pourrait même dire les seuls nécessaires à la vie berbère. Dans ces hameaux perchés sur leurs aires d'aigle, il faut souvent descendre à une heure dans la vallée pour trouver la source insuffisante qu'assiègeront souvent pendant des heures les malheureuses femmes.

L'étonnante importance prise par la poterie kabyle dans un mobilier par ailleurs si pauvre, vient donc du besoin de l'eau qui domine toutes les autres préoccupations de ces montagnards.

La jarre, les vases pour les liquides, l'huile, les figues, les graines, la viande salée, furent imités des amphores. Comment s'étonner ensuite de la passion avec laquelle ces Kabyles décorent ces poteries et semblent en faire des objets de parade — le spectacle habituel en Kabylie du matin au soir n'est-il pas le défilé des femmes portant sur les reins, l'épaule ou la hanche, les cruches aux formes féminines que l'eau couvre de ses gouttelettes brillantes — l'eau qui est la vie en ces montagnes arides.

..

Quelques auteurs se sont émerveillés de voir les potières kabyles ne se servir, pour dresser leurs amphores les plus hautes, ni de la roue, ni de la tournette, de l'ébauchoir et de l'estèque employés par les artisans d'Europe. Or il convient de faire remarquer qu'à Malansac (Morbihan) par exemple, les charniers qui correspondent exactement aux akoufis (jarres aux provisions) des Kabyles, sont élevés au battoir et au tampon sans le concours du tour, impraticable pour des objets de pareille dimension. Plusieurs autres populations de l'Afrique

noire emploient également les procédés primitifs des femmes kabyles.

Un autre fait frappa certains observateurs, et ils crurent qu'on ne pouvait pas lui trouver d'analogie chez les peuples civilisés. Jamais un homme ne consentirait dans les tribus à exercer le métier de potier, or dans l'important bourg de Saint-Jean-la-Poterie (Morbihan), fameux par l'ampleur de l'industrie qui lui donna son nom, l'homme qui voudrait être potier serait honni, méprisé, — singulière correspondance.

..

Au cours de mes promenades dans les villages du Djurjura, parfois Meddour, mon cavalier rouge, me désignant du doigt des excavations dans les talus du sentier me disait : Thalakt (l'argile). C'étaient là les carrières où les femmes venaient chercher une terre favorable au modelage. Presque toujours, d'ailleurs, cette argile contenait du mica-schiste ou du calcaire. Les Kabyles doivent donc d'abord délayer, puis laver cette glaise pour la débarrasser de ses impuretés. Presque jamais la qualité de l'argile n'est parfaite en Kabylie, et c'est à cette particularité qu'il faut attribuer l'épaisseur et, par conséquent, la lourdeur de la vaisselle berbère.

Aux Kouriet et surtout chez les Beni-Aissi, il me fut donné plusieurs fois d'assister à la fabrication

de ces poteries qui reproduisent, suivant les villages, des formes et des décors chers aux Romains et peut-être aux Phéniciens. Certaines amphores très simples, largement peintes d'ocre rouge et de noir, ressemblent aux vases Étrusques qu'on admire dans les musées d'Italie. Il serait néanmoins périlleux de prendre prétexte de ces ressemblances ou coïncidences pour trouver une origine aux Kabyles.

..

Sortie de la carrière, l'argile est d'abord mise dans un grand vase où elle est pétrie afin d'en dégager les particules pierreuses. Un dégraissant est adjoint à l'argile ; il est formé avec la poudre obtenue en pulvérisant de vieilles poteries. Ce procédé empêche le fendillage à la cuisson. Un malaxage prolongé incorpore cette poussière.

Tout l'outillage des femmes kabyles se réduit à leurs doigts, à une raclette : afekrun, et à des cailloux roulés pris dans l'oued qui servent à polir extérieurement les surfaces.

Il faut y ajouter des pinceaux pour le décor. Quelquefois ils sont fabriqués en soie de sanglier ; d'autres fois, le pinceau pour étendre le « roreri » (ocre rouge) et le bousebou (peroxyde de manganèse) est fait avec un peu de laine ficelée sur un bâton. Ce pinceau de laine se nomme : amarud,

tandis qu'on appelle : inzizen, le pinceau fin en poil de chèvre destiné à zébrer de traits géométriques les pots. Une simple boulette de glaise séchée retient les poils autour du bâtonnet.

La poterie en construction doit être isolée du sol. On la pose sur un vase usagé.

L'argile est d'abord pétrie en forme de boule et la femme l'écrase avec la paume afin de former le fond circulaire. Ensuite elle roule entre ses doigts un « colombin », qu'elle pose en cercle sur le fond humide et qu'elle lui adjoint. Elle continue de monter de nouveaux colombins en spirale et, pour y parvenir, sa main gauche est maintenue à l'intérieur tandis qu'avec sa droite placée en dehors, elle modèle l'ouvrage, puis elle le lisse. De temps à autre l'ouvrière parfait ce polissage avec sa raclette. Interrompt-elle son travail, elle doit passer des chiffons mouillés sur la terre afin de la maintenir malléable pour continuer plus tard à monter le pot. Les renflements, les moulures, les engorgements qui, parfois, constituent de vrais traits de génie dans la fabrication des vases kabyles, sont obtenus habilement.

Le vase est abandonné pendant deux heures pour lui permettre de prendre une certaine consistance. A ce moment les poignées, fabriquées à l'avance, sont introduites dans les trous préparés et incorporées. Avant son complet séchage, le pot, rentré dans la maison afin qu'il ne souffre pas des écarts de température, est poli avec « l'azemzi ».



galet choisi de la rivière. Le lissage doit se faire encore plus soigneusement lorsque les jarres ne sont pas destinées à être peintes.

Dans certaines tribus du cercle de Michelet, à ce moment, les poteries sont enduites avec un chiffon de sensaf, bouillie d'argile à foulon, riche en oxyde de fer qu'on laisse sécher.

Aux villages d'Ichardiouen et d'Ait-Metzbaa qui comptent peut-être les meilleures potières de la région, le travail consiste à recouvrir le vase d'une barbotine : talakt Amellat, terre blanche, apportée du douar des Beni-Flissa dans le Djurjura et échangée contre de l'orge ou de l'huile. Le « talakt amellat » sert à l'engobage de la pièce. Après séchage, l'ouvrière lisse au caillou roulé cette engobe.

Maintenant on procède au décor suivant des modèles héréditaires dans les familles. Et il y a quelque chose de prodigieux à constater qu'à travers les générations, ces Kabyles n'ont presque pas modifié leurs dessins ni cherché à varier l'assemblage de leurs couleurs ou la richesse de leurs vernis. Ce phénomène de la cristallisation d'une race trouve ici sa démonstration, et il serait injuste d'affirmer que les Arabes, seuls, sont demeurés immobiles depuis les premiers siècles de l'hégire, alors que les Berbères en sont demeurés aux mêmes industries primitives qui régissent encore leur genre d'existence aussi simpliste, aussi précaire que celle des nomades du sud. Car, ici, le plus surprenant, c'est de constater que

ces sédentaires, extrêmement attachés à leurs villages et à leurs maisons, n'ont jamais pu les améliorer et les rendre plus confortables dans leur architecture, dans leur mobilier. En pourrait-on conclure que toutes les races africaines, sémites d'Arabie, et par là même nous entendons aussi bien les juifs algériens encore si misérables et les Arabes ou Berbères ne sont pas susceptibles, au contact des peuples civilisateurs : Romains, Byzantins ou Français, de s'élever eux-mêmes à la civilisation.

Les procédés charmants mais défectueux des Kabyles ne se sont donc pas améliorés depuis deux mille ans et de même que leurs plats à couscous ne sont jamais horizontaux, étant fabriqués sans tour, de même des coups de feu noirciront les vernis, car le four à potier est inconnu en Kabylie. Alchardiouen et Ait-Metzbaa, les couleurs employées dans le décor sont : l'ousghu, noir et le m'ghri, rouge. L'ousghu (peroxyde de manganèse) se rencontre dans la rivière des Ouadhia et se vend cinquante centimes les cent grammes. L'ocre rouge vient d'Alger. Le m'ghri sert à dessiner les grandes divisions et l'artiste dessine plus finement avec l'ousghu les hachures, triangles, points, lignes brisées, pastilles, cercles, carrés, filets simples ou parallèles. Sur les poteries soignées, on relève encore des onglets, des chevrons, des labyrinthes, des damiers, des croissants. L'ouvrière n'a jamais sous les yeux de modèle, de carton. Elle compose de

mémoire sans pourtant jamais modifier. Elle apprend de sa mère un décor qu'elle reproduit servilement et qu'elle enseignera plus tard à ses filles qui n'y changeront rien. Des vases achetés par nous dans le Riff marocain rappellent les plats kabyles du Djurjura. Les Berbères semblent manquer complètement d'imagination. Ils ne créent plus depuis des siècles. Ils répètent un certain nombre de gestes, phénomène assez inquiétant car, pourrions-nous donner l'élan qui fera sortir ce peuple de sa routine et n'est-il pas à craindre, trop d'expériences malheureuses le prouvent, qu'aussitôt hors de notre influence directe, le Kabyle ne redevienne le primitif indifférent au confort moderne et encore plus dédaigneux de l'effort quotidien nécessaire à tout Européen pour ne pas déchoir.

Le pot, une fois décoré, est mis à sécher. Il est enfin porté sur une aire de quatre à cinq pieds de diamètre, couverte de bois de chauffage régulièrement appareillé. Les gros vases à cuire sont placés au-dessous, les pièces plus légères par-dessus. Ce fragile échafaudage est couvert d'écorces, de branches, de noyaux d'olives et enfin de bouse de vache. On forme ainsi une sorte de four. Le feu est mis à la partie supérieure. Lorsque le combustible est réduit en cendre, les pièces refroidies sont retirées. Il faut une grande expérience, avec ce procédé sommaire, pour savoir la quantité de bois nécessaire à la cuisson de l'argile.

Trop souvent les poteries insuffisamment cuites

ne sont pas imperméables. Il faut en général cuire pendant une heure et demie à la température de cinq cents degrés. Un feu trop abondant provoque l'éclatement des pièces. En général la moitié des poteries sont plus ou moins manquées : coups de feu sur les pièces directement exposées aux flammes et fêlures nombreuses.

Avant que les vases ne soient refroidis, les potières en frottent les parois avec le tizeft qui les vernit en jaune transparent d'une couleur agréable. Ce tizeft est une matière composée par une résine fournie par le genévrier. On ajoute à la résine des racines d'arzagnu, arbrisseau commun dans le Djurjura, et de l'alun. Les trois produits mélangés bouillis donnent après refroidissement le tizeft qui se présente sous l'aspect d'une pâte ambrée. La chaleur du vase fait fondre le tizeft et le décor sous-jacent est protégé par ce vernis inattaquable à l'eau.

La vaisselle indigène comporte deux séries : la vulgaire pour les usages journaliers ; la luxueuse pour l'agrément de la maison et les cadeaux offerts à l'occasion des fêtes : mariages, naissances. Dans les plus pauvres logis, le nombre considérable des poteries rangées sur les étagères maçonnées ou suspendues par des crochets de bois aux murailles étonne toujours le voyageur qui n'en comprend pas l'utilité. Parmi les objets d'agrément, il faut signaler les petites cruches pour mariées qui leur serviront ensuite de maintien, d'en-cas dans leurs sorties. Une honnête femme ne doit jamais quitter son

logis sans prendre un pot à l'eau. Les lampes de cérémonies nuptiales à trois, cinq et sept becs à huile, sortes d'ustensiles pittoresques inspirés des lampes antiques. Une poterie particulière à la Kabylie, le tibuq'alin est formée de petites gargoulettes conjuguées, quelquefois réunies au nombre de trois et dont le liquide communique. Dans ces tibuq'alin il y a des becs pour l'écoulement de l'eau tandis que dans toutes les poteries kabyles, cet accessoire élémentaire n'existe pas plus d'ailleurs que le goulot. La saucière à merga (sauce pimentée accompagnant le couscous) forme exception, mais cette saucière doit venir des pays arabes.

Comme vaisselle courante, et ce n'est pas la moins belle de style, les potières du Djurjura fabriquent d'abord, en quantité, les amphores et cruches pour rapporter et contenir l'eau. Elles nomment : tassa, les vases à lait et à huile et aferah ou bien tadjin, les casseroles plates servant à cuire les galettes épaisses qui tiennent lieu de pain. Le thasilt n'est qu'une marmite où l'on prépare la cherba (le potage à la poule ou au pigeon). L'aseksouth-en-taam se voit dans les plus humbles logis, c'est le vase troué nécessaire à la cuisson de la semoule et il est toujours accompagné d'el-djelna bou-akal qui est le plat lui-même à cuire le couscous. Enfin on sert le couscous ou les viandes sur une sorte de compotier dont le pied et l'intérieur sont décorés : el-methered bou-akal.

La lampe à mèches inclinées sur le bec se nomme : el-mecbah bou-akal.

Il faut ajouter à cette vaisselle portative des poteries considérables par les dimensions, puisqu'elles peuvent atteindre la contenance d'un et même deux mètres cubes. Ces géantes sont construites sur place à l'intérieur des salles sur les soupentes maçonnées qui recouvrent l'écurie.

Les akoufis, vases généralement carrés et quelquefois cylindriques fabriqués avec de l'argile mélangée de paille afin de « l'armer », comportent deux ouvertures circulaires au sommet pour l'introduction des figues ou des céréales et à la base pour leur extraction facile. De grossières sculptures en bas-relief les parent. Quelquefois l'on remarque la main de Fathma, le poisson et jusqu'à certains signes en usage chez les juifs africains pour chasser le mauvais œil.

« L'agraniu » est un vrai grenier d'argile séchée sur place et généralement construit à un premier étage. Une simple échelle le dessert. Cet agraniu peut avoir quatre orifices desservant quatre compartiments séparés par des cloisons.

Les poteries vulgaires sont vendues ou échangées dans le village. La vaisselle mieux réussie est envoyée à dos d'âne sur les marchés et ce sont les maris qui sont les vendeurs. Un plat d'un bon travail est souvent payé contre sa contenance en figues, en orge ou en huile. Seule la poterie de luxe décorée et vernie, exportée dans les villes d'Algérie,

est achetée par les Européens un certain prix aux intermédiaires, tandis que la potière artiste ne touche que quelques sous.

*
* *

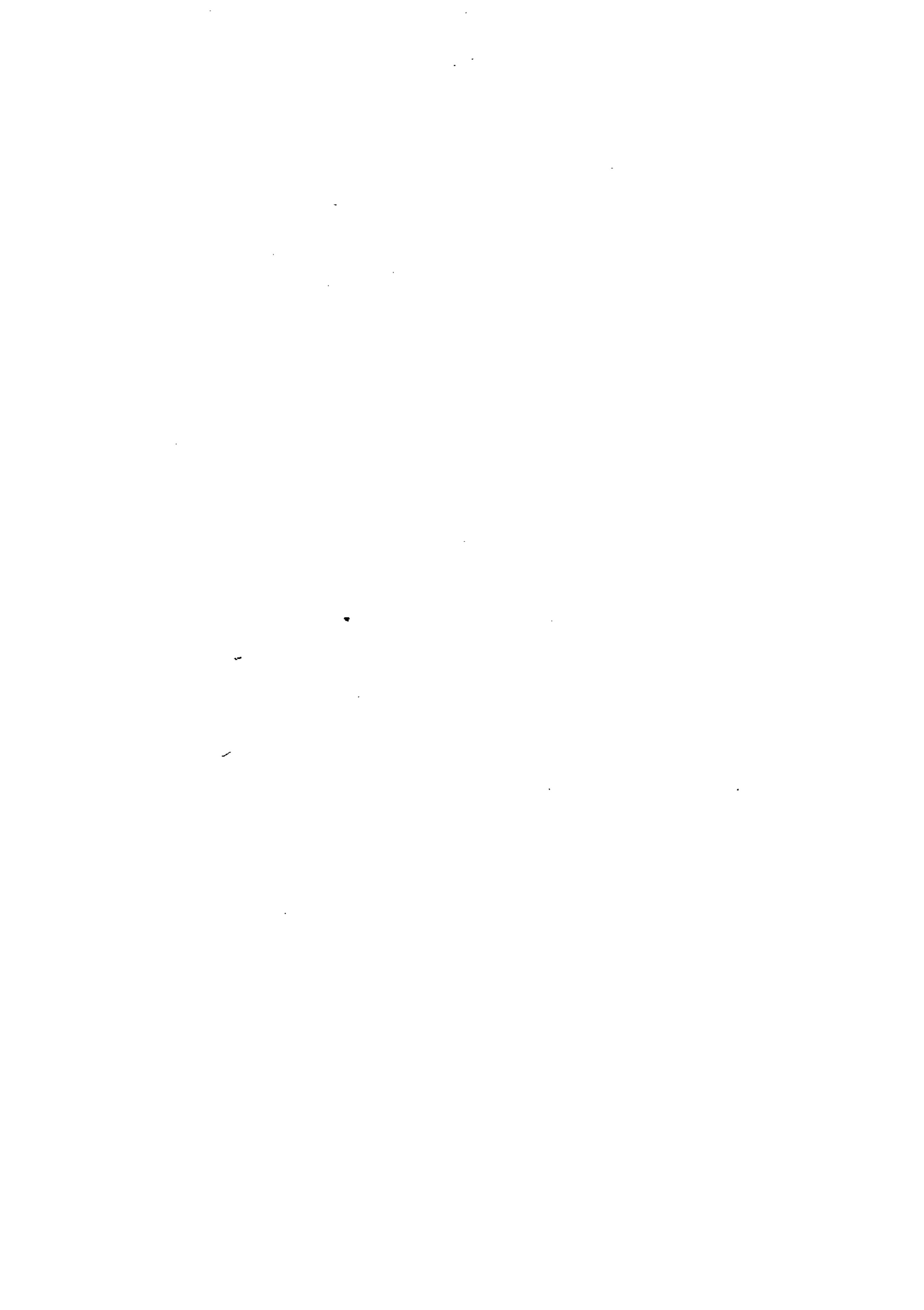
Comme toutes les opérations de l'existence kabyle, le travail des potières est gracieux. Lestes comme des chèvres dont elles ont les attitudes et les grands yeux rusés à longs cils, ces femmes pressent la terre entre leurs mains avec des gestes qui se jouent de la matière employée. Les bras nus levés, elles roulent entre leurs paumes le colombin semblant offrir quelque présent à l'autel d'un Dieu.

A Ilmathen, près de Tighzert, des jeunes filles vinrent chercher dans un talus du chemin l'argile blanche et fine. Elles la rapportèrent dans de hautes corbeilles posées sur la hanche et elles semblaient, ainsi cambrées et souples en leurs toges, des canéphores. Elles transformaient ce labeur fatigant en fête pour les yeux tant leurs attitudes étaient élégantes et souples.

Les potières bretonnes, massives paysannes, n'ont que de la puissance et de la volonté, aussi leurs vases à l'image de leurs corps lourds et de leurs gestes appliqués sont trapus, renflés, sans élan.

Il est admirable que les humbles filles du Djurjura aient communiqué à leurs vases le galbe de leurs hanches allongées et de leurs jambes de Diane.

La beauté de l'antiquité survit en ces porteuses d'amphores berbères.



LES CONTEURS KABYLES

Chaque soir, à la djemaa, ce forum des Kabyles, les villageois allongés sur le coude, comme des Romains, se contentent des histoires. Parfois leurs enfants viennent les écouter et, à leur tour, ils répéteront ces fables à leurs camarades.

A l'école de Taourit-Moussa-ou-Amar, sous les arbres de la cour, j'ai surpris une ~~centaine~~ de garçonnets accroupis comme de petits bouddhas. Leurs genoux et leurs poitrines brillaient aux rayons qui descendaient des feuillées et leurs fronts rasés se relevaient vers le conteur, Lateub, du village de Timguenounine. Par moments leurs rires heureux retentissaient avec le son cristallin de clochettes agitées.

Écoutant ce petit barde berbère, voici ce que j'entendis.

Le premier hérisson.

Il y eut, dans les temps lointains, un homme qui s'introduisait dans les maisons afin d'y voler les cardes utiles pour le travail de la laine. Or Dieu résolut de le punir de ses larcins. « Les épines des cardes que tu as volées te sortiront de tous les endroits du corps, ordonna-t-il. »

Ainsi fut créé le premier hérisson.

∴

Le jeune conteur, debout en face de ses compagnons à croupetons, se drapa dans son burnous et, très sobre de gestes, reprit d'une voix grave :

Les deux femmes.

Histoire pas vraie.

A ce sous-titre les auditeurs s'esclaffèrent, ensuite ils remontèrent les pans de leurs vêtements flottants sur leurs bouches et, attentifs, avec ces délicieuses expressions abandonnées qu'on voit aux angelots des maîtres de la Renaissance, ils demeurèrent suspendus aux lèvres du narrateur :

.

... « Un Kabile, Tamar, avait deux femmes, Fatima et Seffa. Elles lui demandent un jour de la laine afin de tisser chacune un burnous. Tamar leur donne ce qu'elles réclament. Ces femmes se retirent dans leur maison particulière afin de commencer leur travail. Fatima, en revenant du ruisseau où elle avait lavé sa laine, prie Dieu de faire descendre ses anges afin de fabriquer son burnous et elle fut exaucée. Apercevant le vêtement déjà terminé, Seffa demande à Fatima de lui enseigner la manière de travailler si vite.

« C'est facile, Seffa. Mets ta laine dans un sac, descends à la rivière, attends qu'une petite crue survienne, jette ton sac à l'eau et quelques instants plus tard, tu trouveras le burnous, non seulement achevé mais soulaché. »

Aussitôt Seffa court à la rivière : une pluie d'orage survient ; elle jette la laine au milieu du courant et le sac est emporté. Désolée, elle revient trouver Fatima qui s'écrie :

— Oh ! sotte, je t'ai recommandé de mettre ton sac à la rivière légèrement haute et tu as attendu l'inondation.

Le mari, Tamar, accourt au bruit de leur dispute. D'abord il félicite Fatima ; puis il bat Seffa qui, très humble, supplie son époux de lui donner de la chaux car elle voudrait se faire pardonner sa première faute.

— Voudrais-tu blanchir ta maison ? Je me défie de ton adresse, Seffa. Tu ne sauras jamais te servir de la chaux.

— Si tu n'es pas émerveillé, Tamar, prends un caillou et frappe-moi la tête.

— Je te le promets, Seffa, déclare le mari qui court acheter la chaux et la partage entre ses femmes.

A l'instant Fatima supplie Dieu de lui continuer son assistance, et les anges, en quelques coups d'ailes dont ils se servent comme de pinceaux, blanchissent la demeure d'un blanc vraiment céleste. Seffa vient contempler cette merveille :

— Par le Chitan ! comment peux-tu en avoir déjà terminé, s'écrie-t-elle ?

— Parce que, sans perdre une seconde, j'avais été ramasser des crottes de chien les plus blanches, celles des chiens qui ne se nourrissent que d'os.

— J'en trouverai, répond Seffa qui, bientôt, en rapporte une corbeille. Et maintenant, reprend-t-elle, comment t'en sers-tu ?

— Mouille-les, prends un balai et badigeonne deux bonnes couches.

— Ce sera fait, répond Seffa joyeuse qui passe jusqu'à trois enduits pour obtenir plus de blancheur.

Survient Tamar. Il visite la maison des Anges et tombe en admiration.

— Dieu grand ! Mes yeux ne peuvent pas supporter l'éclat de ces murailles ! O Fatima, tu es l'élue.

Après cette déclaration, le mari se rend au logis de Seffa et doit se pincer le nez.

— Quelle puanteur abominable ! On dirait que les charognes du ravin pourrissent dans les coins.

Ces murs sales ne sècheront jamais. Horreur !
Explique-toi.

Seffa lui donne l'explication.

— Il suffit, crie Tamar après avoir éternué car l'odeur le pique aux narines, il suffit, puisque tu n'as pas profité de la première leçon, je vais te récompenser suivant ta propre demande.

Il prit donc un galet et cogna la tête de Seffa jusqu'à ce qu'elle mourût.

Il l'enterra et fut heureux, mais pas longtemps, car Fatima, enorgueillie de son triomphe, prononça :

— Trouve-moi maintenant une lionne, une ânesse et une vache. Je le veux.

A cette demande extravagante, le pauvre mari regretta Seffa qui était soumise, pleura et pria. Un ange lui apparut et il lui confia sa peine.

— Reprends courage, Tamar. Va sur le Djurjura, et là, conjure au nom de Dieu la lionne de se rendre chez Fatima. Pour les autres bêtes, laisse au Prophète le soin d'en disposer.

Or Tamar ayant conjuré la lionne, celle-ci bondit jusqu'à Fatima qu'elle dévora parce qu'elle avait abusé du nom de Dieu.

Quand Tamar revint à la demeure, la trouvant vide, il rendit grâce au ciel de n'avoir plus de femme. De ce jour son paradis commença. »

... Tandis que Lateub racontait cette histoire, sans gestes et le visage grave, ses gentils auditeurs criaient parfois en mesure :

oua a oua oah !

Et, par là, ils approuvaient et applaudissaient le conteur.

Un grand garçon de quatorze ans, mince et brun, Mohamed Kemmad de Timguenounine que son directeur m'avait présenté comme l'élève le plus menteur et le plus paresseux, — les poètes ne mentent pas, ils inventent et créent sans cesse, Monsieur l'instituteur! — réclama la faveur de réciter à son tour une histoire pas vraie à ses camarades.

Rien qu'à l'apparition de ce svelte troubadour en sa gandourah blanche, des trilles de rire éclatèrent.

S'accotant au pied d'un arbre, ce jeune Kabyle voyait la lumière pleuvoir à travers les feuilles comme du vif-argent sur son lainage. Il annonça :

Les aventures de Si M'hamed.

Il allait narrer une partie de l'abondant *Roman du chacal* appelé : Si M'ahmed par les Berbères.

Les aventures du chacal kabyle correspondent aux exploits de notre « renart ». C'est un fabliau médiéval. Race opprimée par les conquérants successifs qui se succédèrent en Afrique du Nord, les Kabyles choisirent le chacal comme le héros de la ruse victorieuse de la force brutale, comme le chevalier de l'adresse l'emportant sur la folle rage des puissants de la terre.

Et Kemmad, d'une voix monotone, nous fit ce récit.

Si M'hamed et le hérisson.

« En ce temps-là, le chacal et le hérisson voyageaient en vrais amis afin de mettre à profit les aubaines qui pouvaient leur advenir.

En cours de route, ce jour-là, le chacal chuchota :

— Permets-moi, Hérisson, de m'écarter un instant pour satisfaire un besoin de la nature.

Or le chacal avait aperçu un morceau de foie dans un champ et il avait trouvé ce prétexte pour aller le manger seul. Le hasard voulut que le hérisson, ayant jeté un coup d'œil discret dans la direction de son camarade, le surprit occupé à lécher la viande. En riant de la plaisanterie il courut le rejoindre :

— Ah ! Ah ! compère, le plus malin de nous deux mangera le foie, n'est-il pas vrai ? Emportons cette viande et, à la première occasion, celui qui l'aura méritée la dévorera.

Ils reprirent leur chemin, trouvèrent un profond silo et sautèrent dedans, ce qui était facile, tandis qu'il semblait impossible d'en sortir.

— A nous deux, maintenant, gronda le chacal ; si tu ne me laisses manger ce foie, tu ne peux m'échapper et je te croque tout vif.

— Qu'il en soit selon ta volonté, répondit le hérisson, car il se trouvait dans une situation dangereuse.

Le chacal, se retirant à l'extrémité du silo, savoura le morceau de foie en s'exclamant :

— Qu'il est tendre ! Ah ! qu'il est gras ! Hi ! quelle douceur pour le gosier !

Le hérisson se hérissait de dépit. Lorsque la digestion vint, elle enleva quelque peu de sa lucidité à Si M'ahmed et le hérisson eut une inspiration. Il feignit l'appréhension.

— Si M'ahmed, que vois-je entre tes oreilles ? Par Allah ! Serait-ce un pou ? Une mouche venimeuse ? Ne bouge pas, baisse ta tête, je veux t'en délivrer.

Au moment où le chacal alourdi par la nourriture baissait le museau, le hérisson, prenant son élan et se servant du chacal comme d'un tremplin, put lui sauter sur les reins et, de là, dans la campagne. Au sommet de la tranchée, il dansa la danse du ventre.

— Mon ami ! Frère hérisson, secours-moi, suppliait Si M'ahmed penaud ?

— Courage, Si M'ahmed, prends de bonnes résolutions, raille le hérisson, lorsque le propriétaire de ce silo viendra, il te tuera.

— A l'aide, compère ! pitié, cher camarade ! Indique-moi la manière de sortir.

— Eh ! mon ami, fais comme moi, trouve quelque benêt qui se croie des poux entre les oreilles et tu recouvreras la liberté.

Sur cet avis le hérisson s'éloigna en sautant tou-

jours la danse du ventre et les oiseaux du ciel mouraient de rire en l'apercevant.

Demeuré seul, M'ahmed réfléchit à l'arrivée prochaine du propriétaire.

« Sera-t-il dit, conclut-il, qu'un chacal ne peut tromper un de ces hommes pesants ? »

Tandis qu'il méditait, les pas du cultivateur retentirent sur la terre dure comme le son du pilon dans un mortier. S'approchant de son silo afin de le nettoyer, car il comptait y déposer bientôt sa récolte d'orge, le propriétaire aperçut M'ahmed.

— Quelle est cette bête puante ?

Ayant mieux regardé le chacal qu'il vit étendu sur le côté, immobile, il reprit :

— Il est crevé ! Les mouches sont posées sur ses yeux et sur sa langue. Débarrassons-nous de cette saleté.

Avant de descendre dans le silo, le Kabyle posa sur le sol la peau de chèvre et le tamis dont il était chargé, puis sauta et, saisissant M'ahmed par la queue, il le lança hors du trou. O miracle ! Le cadavre ressuscita, fit une pirouette, saisit la peau de chèvre et le tamis et se sauva en remerciant le bonhomme de son service et de ses cadeaux.

— Eoh ! oah ! appelait le volé.

L'écho de la montagne répondit :

« E oooh ! oaaah ! »

Si M'ahmed atteignit une hauteur à sa convenance, s'y arrêta et saisissant le tamis, il s'en servit comme d'un tambour afin de faire tam-tam.

— Holà! déclara-t-il, si le hérisson dansait la danse du ventre, moi j'en joue la musique sur ce beau tamis : Doum... bedé doum ! Doum... bédédoum...

Attiré par le bruit de cette musique, un lion s'approcha. Il gambadait en mesure car le rythme en était irrésistible.

Le chacal fut épouvanté de son succès ; néanmoins, par l'effet même de sa terreur, il ne pouvait retenir ses pattes de frapper le tamis.

— Que fais-tu là, M'ahmed, demanda le lion ?

— De la musique, Seigneur.

— En quel honneur ?

— Vous sachant dans le voisinage, j'ai voulu vous être agréable.

— Je ne te savais pas musicien, gronda le lion.

— Puissant Seigneur, je suis même musicien de profession ; ma grand'mère l'était et mon père m'en apprit les principes.

Le lion, soupçonneux, aperçut alors la peau et questionna :

— A quoi te sert cette dépouille ?

— J'en fabriquerai des sandales.

— Comment cela ! Tu n'es pas cordonnier ?

— Si l'on peut dire, mon grand-père raccommodait les savates et ma mère m'enseigna ce métier.

— Ah ! Ah ! je veux te mettre à l'épreuve. Tu vas me fabriquer avec cette dépouille une paire de Bou-
affas (1).

(1) Sandales kabyles.

— Volontiers, mais je ferai remarquer à ta Seigneurie que le cuir de chèvre ne lui sera d'aucun usage. C'est bon pour un léger chacal. Un lion ne peut marcher honorablement que sur du cuir de vieille vache. Seigneur, procurez-moi une peau et je suis à vos ordres. Aussitôt le lion se mit en chasse et rapporta la vache unique d'un pauvre homme. L'ayant examinée, Si M'ahmed fit la moue :

— Je vous avais recommandé, Seigneur, de me donner une vieille vache. La peau de celle-ci est fragile comme l'épiderme d'un homme.

— Je t'entends, M'ahmed. Je vais te satisfaire.

Or tandis que le lion, suant et soufflant, montait jusqu'au sommet du Djurjura pour trouver une bête à la convenance de son savetier, celui-ci mangeait les morceaux les plus délicats de la jeune vache.

Successivement ce sévère cordonnier refusa six vaches au lion sous le prétexte que l'une avait le pelage rouge et l'autre les cornes croisées, ce qui nuit à la qualité du cuir. Enfin lorsqu'il vit le lion époumoné, presque incapable de se traîner, il daigna se déclarer satisfait de la septième vache.

— J'ai une façon personnelle de prendre mesure, dit-il au lion, et afin que les bottes que je te destine soient parfaitement à ton pied, si tu le veux bien, je vais les tailler et te les coudre sur tes pattes elles-mêmes.

— Je n'y aurais jamais pensé, applaudit le lion en offrant d'abord ses pieds de devant.

Si M'ahmed lui applique aussi étroitement qu'il le

peut la peau encore chaude et flexible de la vieille vache et, prenant une longue alène, il commence à coudre.

— Aï! Aï! gémissait le client, tu me piques, M'ahmed.

— Plaignez-vous donc, Seigneur! Ne comprenez-vous pas qu'ainsi vos bottes vous tiendront au poil et que vous n'aurez jamais la honte de les perdre en faisant vos admirables bords.

— Tu raisones avec justesse, mon ami. Je surmonterai donc ma souffrance. Passe derrière et fabrique-moi la seconde paire qui m'est nécessaire.

— Avec plaisir, Sire, répond le chacal en passant son alène à tort et à travers, ce qui provoquait les soubresauts du patient cependant fier de posséder des chaussures ajustées.

— Voyez comme elles vous font les pieds élégants.

— Il est possible, M'ahmed, mais elles me gênent un peu.

— Dans une heure elles se seront assouplies, Seigneur. Le cuir en est encore informe. Il faut maintenant aller les sécher; elles prendront leur élégance.

Le lion n'étant pas accoutumé à marcher botté, se dirigea maladroitement vers une falaise où le soleil brûlait et comme un Kabyle se chauffe l'hiver à son feu, il offrit la peau de vache aux flammes solaires. Donc il arriva ce qui devait arriver, à savoir que la peau se rétrécit horriblement et que les pattes du

lion se trouvèrent comme prises entre quatre étaux.

— Par Dieu ! Eh ! Holà ! Savetier, retirez-moi vos maudites bottes. Le cordonnier M'ahmed crut s'étouffer de rire. Prenant le large, du sommet d'une colline, il cria :

— Seigneur, lorsqu'on achète des chaussures neuves elles paraissent toujours un peu dures. Il faut les « faire » et, le mieux, pour y parvenir, c'est de marcher.

— Tu dois avoir raison. Levons-nous, s'écrie le lion qui, s'étant remis debout, après quelques pénibles enjambées dut s'arrêter.

— Au nom d'Allah, Seigneur, l'encourageait M'ahmed, marchez d'un bon pas ou sinon je ne garantis pas le succès.

Le lion essaie donc un de ses anciens bonds glorieux, mais quand il retombe, ses pieds endoloris ne peuvent le soutenir et il roule au fond d'un ravin rempli d'agaves qui le lardent de leurs feuilles acérées.

De bonheur, M'ahmed se tord sur le sol et se sauve ensuite sans se laisser apitoyer par les rugissements du Seigneur à longue crinière.

Des perdrix couraient dans les orges. Elles accourent. Pattes en l'air le lion gigotait essayant de se délivrer de ses maudites bottes et il leur explique son cas.

— Jure-nous, Seigneur, que tu ne nous mangeras pas si nous te sortons d'embarras.

— Je vous donne ma parole que je ne toucherai pas à une plume de vos ailes.

Rassurées, les perdrix volent à la source et vont prendre de l'eau dans leurs becs qu'elles versent sur les chaussures du lion. Leurs becs étant petits, elles doivent recommencer souvent leur voyage. Après un certain temps, les peaux humectées se détendent.

— C'est le moment de t'en délivrer, Sultan.

— Et comment cela ?

— Ecarte les jambes et les coutures éclateront.

Le pauvre Sultan fit le grand écart et, enfin, avec un bruit terrible, les quatre bottes volèrent en éclats par-dessus les oliviers. Satisfait, le lion rugit.

— Perdrix, que Dieu vous accorde une part de la crainte que j'inspire.

— Hélas ! Vœu dérisoire, pensèrent les perdrix en reprenant la chasse des insectes dont elles se nourrissaient.

Plein de fureur, le lion se met aussitôt à la poursuite de M'ahmed. Il l'aperçoit enfin à l'orée d'une oliveraie, le guette, s'enlève d'un bond haut comme une maison et retombe juste à l'endroit où se trouvait le chacal, mais celui-ci, au bruit de la grosse respiration du Sultan, se doutant du péril qui le menaçait, s'était jeté dans le trou d'un gros olivier noueux. Malheureusement, en piquant la tête la première, il avait oublié que sa queue dépassait son abri. Dépité, le Sultan croyait son assaut manqué.

— Seigneur, inutile d'attendre, dit M'ahmed, j'ai mangé six vaches presque à moi seul, — des vaches que tu me procurais pour mon agrément, sois-en remercié ! — je peux jeûner maintenant une semaine. Toi, tu as l'estomac vide et il te faudra m'abandonner avant ce soir.

Le lion navré allait s'éloigner quand il aperçut la queue et mit ses griffes dessus en rugissant :

— Oh ! Oh ! Je vais t'arracher de ton refuge.

Quoiqu'il souffrit, M'ahmed eut la force de plaisanter :

— Ma queue ! Tu te trompes, Seigneur. Ta vue baisse ; tu tiens une racine de l'arbre, pas davantage.

— En tous cas cette racine a goût de chacal, gronda le lion en la croquant. Maintenant, continua-t-il, je puis m'éloigner ; je te reconnaitrai parmi les tiens, chacal sans queue, et je te mangerai. Et, au petit trot, le lion se rendit à son affût dans la forêt.

Après le départ du Sultan, notre malheureux chacal, anxieux, se rendit près d'une source et l'eau calme lui servant de miroir, il se rendit bien compte qu'à cinq cents pas, un œil exercé s'apercevrait aussitôt de ce qui faisait défaut à son arrière-train. D'autant plus que Si M'ahmed avait l'habitude de jouer avec sa queue. Tantôt il la maintenait droite, et tantôt il en balayait la route et, quelquefois encore, il s'en chatouillait les flancs. Parfois même il portait sa queue entre ses jambes, lorsqu'il lui était arrivé

une mésaventure. Maintenant il allait être privé de tous ces jolis effets de la coquetterie.

Songeur, Si M'ahmed s'assit sur son derrière ; son esprit subtil crut enfin trouver un remède à sa situation. Il se rendit chez Bou-Kalfa, le jardinier d'Ichardiouen et obtint de lui, contre la promesse qu'il n'attaquerait plus ses poules, un plant de figuier.

Comme il emportait le petit arbre, Bou-Kalfa s'écria :

— Tiens ! Tu n'as plus de queue, M'hamed ?

— Plutôt que j'aie m'embarrasser d'une queue lorsque je suis en route pour affaires sérieuses. Ma queue est restée accrochée au mur de mon terrier où je la retrouverai.

Bou-Kalfa s'exclama les mains jointes :

— Quel miracle !

Ayant trouvé une terre fertile, M'ahmed y planta son figuier et lui donna tant de soins que, le lendemain matin même, il produisait des figues parfumées qui, en s'ouvrant à maturité, montraient leur douce chair.

A l'instant, M'ahmed convoqua les chacals du voisinage.

— Accourez, je viens de découvrir un figuier aux fruits délicieux.

Aux cris perçants de leur compagnon, ils s'en vinrent de la plaine et de la montagne et, le museau levé vers les figues, ils tiraient la langue de convoitise. Comment atteindre ces fruits ? Le tronc était

élevé. Ils essayèrent de bondir jusqu'aux branches :

— Allons ! Allons ! Ces bonnes figues valent bien que vous vous fatiguiez un peu, les encourageait M'ahmed.

Et les chacals, petits et grands, s'enlevaient à des hauteurs qu'ils n'avaient jamais atteintes. Les vieux chacals eux-mêmes, grands-pères et grand'mères, retrouvaient leur vigueur pour tâcher de croquer au vol une figue mielleuse.

— Vous dansez, mes frères, mais ce n'est pas sauter, leur criait M'ahmed.

Enfin les chacals éreintés, altérés, cessèrent de bondir. Ils renonçaient avec tristesse à ces fruits succulents lorsque M'ahmed s'écria :

— Sommes-nous sots ! J'ai trouvé le moyen d'atteindre le sommet de ce figuier sans peine. Rapprochez-vous de l'arbre. Je sauterai sur vos reins et, de là, j'empoignerais les basses branches. Une fois dans le figuier, je cueillerai les figues et vous n'aurez plus qu'à ouvrir vos bouches pour qu'elles vous tombent dans le ventre.

Les chacals rirent de bon cœur. Comment n'avaient-ils pas songé à faire la courte échelle à leur camarade ?

S'étant rangés sous l'arbre, M'ahmed sautait et trottait de telle façon sur leurs dos que ses pattes chatouillaient les chacals qui ne pouvaient tenir en place et se dérobaient.

— Resterez-vous immobiles, maugréait M'ahmed ?

— Facile à ordonner, tu nous chatouilles, ami.

— Si vous continuez à gigoter, je ne pourrai pas grimper dans le figuier.

— Quel malheur ! gémirent-ils.

— Attendez donc. Il me vient une idée. Pour vous empêcher de remuer, je vais vous attacher par la queue au tronc de l'arbre.

— Ta volonté soit faite, M'ahmed, mais cueille vite les figues, nous ne pouvons plus avaler notre salive tellement nous souffrons de la soif.

Ayant trouvé un lien dans un champ voisin, M'ahmed lia solidement au tronc ses compagnons et atteignit les branches en déclarant :

— Comme vous m'avez aidé à gagner le sommet de cet arbre, vous serez les premiers servis.

Ils ouvrirent tous des gueules capables d'avalier des potirons.

— A toi, Rousseau, dit M'ahmed en désignant le plus grand des animaux attachés, et il lança la figue un peu devant sa tête et de telle façon que s'il pouvait la flairer, il devait se contenter de la regarder avec des yeux exorbités.

— A toi, maintenant, Jaunet, reprit-il et il jetait à un pouce des dents du jaunet, qui en pleura de dépit, une figue dodue, luisante et parfumée.

Avec des airs gracieux M'ahmed continua sa distribution à la ronde. Pas un chacal ne put toucher un fruit.

— Trop loin ! Tu te moques de nous, crièrent-ils mécontents.

— Que ne le disiez-vous, frères, répondit aima-

blement M'ahmed et il laissa tomber contre le tronc même, entre leurs queues, des figues encore plus grosses et plus savoureuses.

Cependant leurs cuisses étaient si fort pressées contre l'arbre, qui leur fût impossible d'y fourrer le nez et plusieurs attrapèrent des torticolis dont ils restèrent infirmes.

Leur fureur éclata :

— Descends nous détacher, M'ahmed.

A ce moment M'ahmed mima la plus vive terreur :

— O Dieu grand ! nous sommes perdus, amis. Les loups ! Les loups !

A cet avertissement sinistre, les malheureux chacals sentant la mort passer dans leurs poils s'arrachèrent avec un tel effort du figuier qu'ils y abandonnèrent leurs queues dans le lien et ils se sauvèrent vers leurs tanières.

Après avoir mangé toutes les figues, M'ahmed déclara :

— Maintenant, je suis tranquille.

En effet, l'après-midi, le lion voulant se venger de son cordonnier se mit à sa poursuite. Sa déception fut vive en rencontrant deux, puis dix, puis vingt chacals privés de leur queue.

— Ah ! ça ! que signifie ? M'ahmed aurait-il dit vrai ?

Le cerveau pesant du Sultan se troubla et il en vint à conclure, qu'au contraire, il lui fallait chercher son exécration savetier parmi les chacals possédant queue.

De temps à autre, dans ses voyages, il lui arriva donc d'en dévorer à tout hasard, pour se venger.

Et M'ahmed vécut heureux.

Chahada Nettenache (1).

Le témoignage de douze.

...Un berger distrait rentrant son troupeau oublia une de ses chèvres dans la montagne. La nuit vint noire comme les yeux des femmes. La lune se leva et la fontaine devint blanche comme le front des jeunes filles. La chèvre monta sur un rocher et son ombre se refléta dans le miroir des eaux.

Un chacal survint et, trois fois de suite, il se jeta dans la source afin d'y atteindre l'ombre.

La naïve petite chèvre, qui ne comprenait rien aux bonds du chacal, lui demanda ce qu'il cherchait.

Entendant cette voix qui lui parvenait de la hauteur, le chacal demanda :

— Je ne vois rien ? Où es-tu ?

— Jure-moi que tu ne me feras aucun mal, Si M'ahmed, et je descends.

(1) Ce proverbe est fréquemment cité en Kabylie. Il rappelle curieusement la fable du loup et de l'agneau.

— Je te le jure.

La chèvre étant arrivée près du chacal, celui-ci la trouvant grasse à point lui commanda de passer devant lui.

A peine s'étaient-ils mis en marche que Si M'ahmed gronda :

— L'on dirait que tu cherches à m'incommoder car tu soulèves une poussière horrible avec tes pieds et tu m'aveugles. Au fait, il m'en souvient, j'avais prêté onze mesures d'huile à tes parents. Rends-les moi ou je te dévore.

— De l'huile, à mes parents, se récrie la pauvrete ? Comment cela ? Je n'en eus pas connaissance.

Un renard survint à ce moment. Pensant obtenir quelque bénéfice de cette querelle, il déclara :

— Je fus témoin de ce prêt, Si M'ahmed, et tu te fais tort. Tu ne remis pas moins de douze mesures d'huile. Je le jure.

— Nous te donnons une heure pour t'acquitter, chèvre, reprit M'ahmed. Va !

La malheureuse versa des larmes et s'éloigna.

Au détour du sentier, la chèvre rencontra un sloughi altéré ; tout le jour, il avait couru. Par pitié elle lui offrit de l'allaiter.

Lorsque le sloughi se fut désaltéré, il dit :

— Je voudrais te rendre service pour te remercier.

Lui ayant conté son aventure, la chèvre sanglota :

— Au lieu de pleurer, va chercher un mezoued (1) et tu l'offriras au chacal et au renard.

Etant arrivée près d'eux, la chèvre déclara :

— Voici ce que je vous dois.

— Eh quoi ! y aurait-il de l'huile en cette poche, gronde Si M'ahmed méfiant, et il tourne autour du mezoued. Plus vorace, le renard en délie les cordons et pénètre dedans. Survient le sloughi qui mange ce faux témoin empêtré dans son cul de sac, quant au malin Si M'ahmed, il court encore.

(1) Sorte de bissac.

LES MARCHANDS D'HUILE

Le grand Chabane Djenoun et Saïd Ben Yahia, deux Kabyles longs comme des jours sans couscous, montent d'une allure scandée et flexible le sentier escarpé qui mène au village. Ces camarades ont passé leurs bâtons d'olivier derrière leurs nuques, et, les bras relevés et écartés, les mains pendantes en pattes de chien savant, infatigables, ils grimpent du matin au soir les collines sur lesquelles sont placées les bourgades berbères, fâcheuse disposition pour les voyageurs lassés.

Entre Tazmalt et Iakourène, les deux amis ont aperçu des hameaux tragiques sur des montagnes qui semblaient écorchées, pantelantes ; et, ils en conviennent, les villages de Kabylie se ressemblent. Leurs maisonnettes identiques sont entassées sur les aires d'aigles qui assuraient jadis leur défense. Peu de civilisation dans ces bourgs où pas une demeure ne se signale des autres par quelque inten-

tion agréable. Si les esprits kabyles sont aussi semblables que leurs logis, quelle unité de race magnifique... ou lamentable?

Marchands d'huile et de figues, Chabane et Saïd parcourent les tribus, achetant ou bien s'offrant à représenter les intérêts de leurs coreligionnaires dans le Sud, chez les Arabes qui les paieront en douros ou bien en marchandises : céréales et moutons.

Chabane et Saïd fixent le village encore éloigné et croient voir à son entrée, posés sur leurs grandes jambes sèches comme des hérons mélancoliques, quelques hommes observant l'espace brûlé et triste à mourir dans sa lumière éblouissante. Et ces marchands se plaignent par anticipation de l'accueil qui les attend dans le bourg qu'ils vont visiter pour les besoins de leur commerce.

— Les bons usages s'en vont, gronde Djenoun. La thinoubga (1) se perd. Les coutumes des Français prévaudront bientôt. Il faudra créer des auberges, alors que, Dieu merci ! il n'en existe pas encore une seule dans nos tribus et que c'est à « l'amine » et au « tamen » de pourvoir au logement des voyageurs.

— D'y pourvoir chichement, déclare Saïd Ben Yahia. Jadis, dans ma jeunesse, entrant dans un village, j'aurais dit au premier habitant rencontré : « Le Salut de celui qui croit soit sur toi, je viens

(1) Le devoir de l'hospitalité.

comme hôte du village ». Aussitôt j'aurais été conduit chez l'amine qui m'aurait installé suivant mon rang.

— Ah ! Ah ! Et quel rang t'aurait-on attribué, Saïd ? A coup sûr tu n'aurais pas été « l'hôte de l'égorgement ».

— Pourquoi n'aurait-on pas égorgé en mon honneur un bouc ou un mouton ?

— Parce que tu n'es qu'un revendeur d'huile et que « les hôtes de l'égorgement », mangeurs de couscous au beurre et au miel, doivent être au moins marabouts ou chefs de çof.

— Aussi, Chabane, je me contenterais aujourd'hui d'être « l'hôte de la viande sèche ».

— C'est peut-être encore trop d'ambition, Yahia. Tout à l'heure on pourrait bien nous tenir pour « les hôtes du couscous » et encore un couscous sans viande, même séchée, car nous ne sommes pas propriétaires, ni bourgeois.

— Un bon marchand vaut mieux qu'un fainéant de propriétaire, Chabane. Voudrais-tu laisser entendre que, même dans l'ancien temps, l'on nous eut désignés comme des « hôtes du pain » ?

— Maintenant, tu exagères, Saïd, car l'on ne traitait de la sorte que les mendiants. Enfin aussi vrai que je suis maigre comme mon bâton d'olivier, ce n'est pas encore ce soir que l'amine viendra présider le repas qu'il aura commandé à notre intention, et que, suivant le bon usage du passé, il nous fera jurer que nous sommes contents.

— Il y aurait peut-être un moyen, Djenoun, d'obtenir une riche hospitalité ce soir, ce serait de nous faire passer pour des Khouans.

— Nous proclamerions comme les bons affiliés de confrérie les sept attributs de Dieu.

— Qui correspondent aux sept cieux...

— Aux sept lumières divines.

— ...et aux sept couleurs fondamentales, Chabane. Te souvient-il de ces affirmations ? Le Chitan m'emporte si je m'en rappelle.

— Moi, Saïd, je vais te les réciter tout d'une traite : Ia houa (ô lui) ! Ia h'ack (ô le juste) ! Ia h'ai (ô le vivant) ! Ia kaïoum (ô l'éternel) ! Ia aâlim (ô le savant) ! Ia k'ahar (ô le vengeur) !

— Quelle mémoire, Djenoun ! Ne serais-tu pas secrètement un khouan ? Dans ce cas, nous allons être fêtés.

— Quelle erreur ! Il n'y a plus d'avantages à se faire affilier, Yahia. La foi s'en va chez les Kabyles.

— Exista-t-elle jamais bien vive chez nous ? Les Pères Blancs ne veulent-ils pas nous faire croire que nous avons été chrétiens aux premiers siècles de leur Eglise d'Afrique et que les croix tatouées sur nos fronts ou les mentons de nos femmes en témoignent.

— En tous cas les Arabes nous firent Musulmans.

— Et, avant ce temps, les Romains nous faisaient adorer leurs Dieux !

— Oui ! Oui ! tout ce qu'on voudra pourvu qu'on laisse prospérer nos affaires.

Les marchands continuaient d'ascensionner le sentier qui sinuait à travers de merveilleux oliviers, ces arbres éternels aux chevelures argentées et des frênes taillés qui semblaient d'immenses chandeliers à branches redressées sous le ciel ardent. A travers les maigres orges des pentes, des hommes brûlés du soleil sarclaient les céréales. Plus bas des fillettes en tunique jaune canari et des garçonnets aux bur-nous clairs papillonnaient parmi les sveltes potentilles et les centaurées. Plus haut, sur les collines, des théories de jeunes femmes remontaient l'eau, leur éternel travail, jusqu'aux villages assoiffés.

— Hein ! Saïd. Vois ! Notre Kabylie est-elle assez peuplée ? Des Français m'ont raconté que notre population était aussi dense que celle de la Belgique. N'avons-nous pas des cinq et six enfants, en moyenne, par famille. Tiens ! en ce moment, de cette hauteur, nous apercevons au moins vingt villages et chacun d'eux est habité par un millier d'habitants.

— Je me souviens, Chabane, d'avoir rencontré l'an dernier, un auteur parisien, tu sais de ces gens qui écrivent ce qu'ils ont aperçu dans le monde, — singulière idée ! — et, pour lui faire plaisir, je lui expliquai la signification de nos villages. Chaque nom est imagé, chez nous, lui dis-je, et il nota sur son carnet les bourgs comme : Agadir (l'escarpement), Ibahalal (les simples d'esprit), Becchacha (le village sans soleil), Akbou (le tombeau voûté), Aarous (l'escargot), Zoubga (le tas de fu-
?

mier), Tik-dount (le pic de la montagne en forme de tente), Azroun-Oukellal (le rocher de la cruche à l'huile), et d'autres encore qui se nomment : la crête de la politesse, les petits sacs de cuir, les cailloux roulés, le lieu où l'on joue, le pôtillage de la poudre, les écorceurs de liège, le mont des teigneux, les coupeurs de route, les fémurs, les marchands habiles, le myrte, la treille...

— A présent, me dit cet écrivain, je connais un peu l'histoire du pays, car ces désignations me renseignent sur les vertus ou les défauts de ces bourgades. Je ne voulus pas le contrarier dans son idée et il parut heureux d'en avoir ainsi décidé. C'est ainsi qu'ils content leurs histoires de voyage.

*
*
*

Les longs et minces Chabane Djenoun et Saïd Ben Yahia venaient d'entrer dans le village d'Aït-Lahsen par une sorte d'escalier rocheux à rompre les jambes les plus solides. Les eaux de pluie à travers les siècles avaient creusé ces espèces de lits de torrent baptisés : rues, en Berbérie.

— Ah ! par Dieu ! s'exclamèrent les marchands qui connaissaient les villes françaises d'Algérie, c'est tout de même agréable de posséder des boulevards. Nos Kabyles sont vraiment trop indifférents à leurs aises, ce qui nous serait assez égal, mais le commerce en souffre. Il existe des douars d'un accès

tellement impraticable que c'est à décourager d'y aller négocier.

Les logis d'Aït-Lahsen en pierres rejointoyées d'un peu d'argile étaient posés à droite et à gauche du sentier, au hasard des roches qui les supportaient et à tous niveaux. Des ordures décoraient les trottoirs capricieux formés par l'avancement des assises. On entendait le bruit de quelques pilons dans les maisons. Des enfants, légers comme des cabris, sautaient de seuil à seuil. Quelques femmes surprises par les étrangers fuirent avec leur bois ou leurs cruches, ou bien tournèrent le visage vers les murailles et attendirent l'éloignement des marchands pour continuer leur route.

Au seuil d'une échoppe, un jeune homme aux moustaches rousses et aux yeux de myosotis, en séroual et sedria à l'arabe, accroupi sur une natte, faisait fondre de l'argent vierge dans un creuset posé sur un petit fourneau à charbon de bois dont il attisait le feu avec la puissante queue d'un aigle qu'il avait tué récemment dans le Djurjura. Ce bijoutier versa le métal dans l'espèce de petite auge placée à ses pieds nus, afin d'en obtenir un lingot facile à marteler. Comme il relevait sa longue tête blonde à chair pâle qui le faisait ressembler à un flamand, il reconnut les marchands et les salua :

— Si je ne me trompe, je vous ai vendu déjà l'excédent de ma récolte d'huile, leur dit-il.

— Oui, Belgacem, répondit Chabane, et je me souviens que nous t'avons apporté de Bougie un

kilo de corail brut pour lequel tu nous remboursas trois cents francs.

— C'est la vérité et je vous avais encore chargé de m'acheter l'acide citrique qui me sert à blanchir mes bijoux terminés.

— Tu oublies encore, Belgacem, que nous t'avions apporté du celluloid rouge, très économique, que tu fais passer pour du corail lorsque tu vends tes bagues ou tes pendeloques aux Français qui ne connaissent rien à ton travail.

Souriant, le bijoutier répondit :

— Voilà les seuls vrais bénéfices de notre métier, Djenoun. S'il fallait vendre seulement aux Kabyles, je n'y gagnerais rien.

— Tu exagères, bijoutier, car nos filles et nos femmes, Dieu les confonde ! nous ruinent avec leur coquetterie. Y a-t-il mariage, c'est le père qui se rend chez toi pour acquérir le collier large comme une ceinture, les boucles d'oreilles longues comme la main, la broche et le diadème lourds comme des pierres qui l'orneront. Puis le mari vient te commander les agrafes de la gandourah et les anneaux de cheville. Et malheur à ce pauvre homme s'il n'est pas généreux, sa femme ne l'aimera pas, ses voisins le mépriseront.

Le blême visage de Belgacem restait sérieux. Il repartit enfin :

— Vous ignorez les risques de notre métier. Que de soins pour terminer un bijou que nous ne vendrons peut-être qu'après de longues années. Heu-

reusement le goût ne change guère et je reproduis des modèles qui nous viennent des Byzantins, m'assurait un Français.

— Tu te plains toujours, Belgacem, et tu achètes chaque hiver de nouveaux oliviers et des champs.

— Parce que mon frère Ali et moi nous ne dépensons rien.

A ces mots un ouvrier, accroupi dans l'ombre devant une enclume de poupée, leva ses yeux sertis comme du jais dans sa face cuivrée, rabattit son capuchon d'un air las et resta immobile. Il tenait une pince. Près de lui un fourneau s'éteignait et il y semblait insensible.

— Qu'y a-t-il, demanda Saïd ? Il paraît malade ?

— Non ! il regrette notre père.

— C'est vrai, je ne l'aperçois pas, ce brave homme.

— Il l'aimait beaucoup. Voici la natte du père. Maintenant elle restera vide, toujours.

— Je comprends. C'est le sort. Ah ! quel merveilleux bijoutier que ton père !

— Oui, tout ce que nous savons, nous le tenons de lui et lui-même avait appris son métier de ses parents et ainsi de suite à travers les siècles.

— Vous ne modifiez donc jamais vos modèles ?

— Pas plus que nous ne changeons d'outils. Ces quelques petits marteaux et limes et cette enclume qui tiendrait au creux de la main, ce trou creusé dans le sol servant à déposer le charbon et ces calibres en cuivre dans lesquels nous refoulons l'argent

des diadèmes, des fibules, des broches et ce vase rempli d'eau pour y plonger les bijoux qui pourraient se fendre par la chaleur des coups, c'est tout notre matériel. Rien ne change chez les Kabyles.

— Rien, en effet, approuvèrent les marchands d'huile. C'est peut-être dommage.

Dans le silence qui suivit, le sombre Ali prononça :

— Il y a des changements et pas toujours heureux. Ainsi dans notre métier l'émail vert est de plus en plus abandonné. Les émaux bleu et jaune l'emportent complètement dans les pendeloques. Et les femmes, modestes autrefois, commencent à réclamer trop haut des bijoux à leurs maris à l'exemple des « roumias ».

— Tu ne devrais pas t'en plaindre, Ali, puisque leurs exigences font marcher ton commerce.

Tout au contraire, le mélancolique Ali, comme furieux, protesta :

— Ah ! je voudrais voir ma femme, — je n'en ai point, grâce à Dieu ! — me réclamer des akherkhal. En fait d'anneaux de pieds, je lui mettrais des chaînes de fer. Et si elle avait l'audace de me demander une « tabzint » et deux « ibzimen » pour pendre à son cou et retenir les côtés de sa robe, je les lui fournirais en plomb, si pesants qu'elle en creverait.

— Oh ! Oh ! le singulier bijoutier, s'exclama Chabane ! Tu devrais tenir ce discours à la djemaa et convertir tous les hommes. Tu te ruinerais.

Allons ! Allons ! la tristesse te trouble. Parions que l'an prochain, si tu te maries, tu voudras trouver pour ta fiancée un « tasabt » splendide à lui couvrir le front entier et je vois d'ici ses pendeloques lui pendre jusque sur les épaules comme une vraie chevelure d'argent.

Depuis un instant. Saïd ben Yahia soupesait et retournait deux pendants d'oreille qui formaient à la fois boucles et pendeloques et il en appréciait le travail rehaussé d'émaux. C'était barbare, puissant, savoureux. Il y a trois mille ans les Bédouines d'Arabie devaient déjà porter de tels ornements.

— Belgacem, dit-il enfin au bijoutier, si nous faisons marché ensemble pour tes olives, je t'achèterai cette paire de boucles d'oreilles.

— Par Sidi Abderrhamane ! que signifie cette générosité, s'écria Chabane ?

— Elle signifie que j'ai l'intention d'épouser une seconde femme et que je l'installerai loin de la première. Ainsi, quand je traverserai le bled, je trouverai un ménage à chaque extrémité de mes parcours de voyageur-marchand.

— Voilà ce qui s'appelle bien calculer, répondit Belgacem. Achetez-moi mes figues et mes olives aux mêmes conditions que l'an dernier et j'offre à Saïd ces pendants.

Pour la forme, Chabane discuta ; puis s'étant mis d'accord, les marchands s'éloignèrent.

— Allons voir notre ami l'épicier Semdou, pro-

posa Saïd, peut-être pourrons-nous traiter quelque affaire avantageuse ?

— Tout au moins nous offrira-t-il ce soir à manger.

— Oui, chez les épiciers, il reste toujours quelque marchandise à grignoter.

— Et Semdou est généreux de ses friandises lorsqu'il croit amorcer un client. Quel malin ! Ah ! le vrai Kabyle ! Son avant-boutique installée avec des bancs de pierre est devenue une sorte de djemaa privée. Les bavards y viennent s'accroupir et quand ils sont installés, tantôt Semdou leur passe quelques cacaouettes et tantôt un morceau de chocolat. Par ces petits cadeaux bien placés, il s'attache la clientèle de ces beaux parleurs.

Djenoun et son compère étaient arrivés devant un étrange logis élevé de deux mètres au-dessus de la ruelle en pente. Une sorte de hangar recouvert de roseaux précédait l'épicerie proprement dite. Au seuil du magasin, sur une planche, on lisait en lettres rouges :

Crédie est maure. Argent d'avanz.

Un second cartouche, appendu au comptoir, répétait avec une variante :

Crédi Mor.

Chabane, ancien élève de Tamazirt, avait obtenu son certificat primaire. Il sourit orgueilleusement.

— Ce pauvre Semdou peut s'y connaître en calcul, mais il ne sait pas l'orthographe.

Et Saïd déclara :

— Il est curieux de penser que le français est devenu notre langue pour les affaires.

— Eh ! mon ami, comment en serait-il autrement, puisque le Berbère n'eut jamais d'écriture, nous assurait notre maître d'école ! Il faut bien emprunter au voisin plus riche lorsqu'on ne possède rien.

Emmitouflé jusqu'aux yeux dans son burnous, un homme maigre sortit prestement de l'épicerie avec l'allure d'un chien maraudeur qui vient de recevoir une raclée. Il disparut. Les marchands n'avaient pu le reconnaître.

— Oh ! Oh ! murmura Saïd, ce client n'est pas entré dans cette boutique pour acheter du café.

— Encore un qui vient d'emprunter de l'argent à Semdou.

— Nos épiciers kabyles sont tous plus ou moins des usuriers.

— Et leur boutique, c'est le cas de le dire, couvre honorablement ce trafic qu'autorisait la loi des Douze Tables.

— A douze pour cent, frère, à douze pour cent seulement, une misère !

Plus gros que ne le sont d'ordinaire les Kabyles, l'épicier avec un nez sémitique, des yeux aigus et une grande bouche sans lèvres, fermait un registre lorsque les marchands d'huile entrèrent dans son magasin, sorte de bazar où, non seulement les quelques

épices indispensables en Kabylie se trouvaient rangées en bel ordre, mais où des tissus s'empilaient aux étagères, des quincailleries brillantes étaient suspendues à des ficelles et les menus objets de la mercerie s'offraient dans des corbeilles. Un soin méticuleux réglait la place de chaque marchandise dans cette salle qui fleurait à la fois le café, le tabac, le beurre rance, la laine et les cotonnades empesées.

Coiffé d'une chéchia autrichienne d'un rouge criard, Semdou considéra froidement les nouveaux venus ; les ayant reconnus, ils se touchèrent les mains, s'embrassèrent les pouces, se sourirent et parlèrent tous trois ensemble, fort poliment, pour ne se rien dire. Enfin ils s'expliquèrent.

Semdou s'y connaissait en ruse et en tromperie et il fit un grand accueil à Chabane et à Saïd, car il les savait aussi malins que Sidi M'ahmed (1), lui-même. Estimant qu'il y a toujours quelque chose à gagner dans la fréquentation d'avisés compères, il les retint à dîner et leur offrit une « cheurba » au pigeon.

— Par Dieu ! tu nous traites comme les « hôtes de l'égorgement », prononça Djenoun ravi. Un marabout lui-même ne serait pas mieux soigné.

— Aussi, mes frères, leur répondit Semdou lorsqu'il les vit en bonnes dispositions, je vous prierai

(1) Surnom du chacal, héros de la ruse dans les contes kabyles.

de me rendre un petit service. Puisque vous voyagez en pays arabes, achetez-moi donc, à bas prix, de la laine en suint. Je la ferai travailler et filer et me passerai des filatures d'Europe qui mangent tous nos bénéfices.

A cet instant un vieillard à la voix fêlée, convoqua du haut de son minaret les fidèles à la prière du soir.

— A quoi bon nous déranger, n'avons-nous pas tous trois des cœurs purs, prononça Semdou, car nous avons agi de notre mieux en cette journée ?

En se rappelant la sortie du misérable emprunteur, Saïd et Chabane faillirent railler l'épicier, mais ils avaient encore sur la langue le goût pimenté de l'exquise « cheurba » et ils se contentèrent de sourire.

Quelques minutes plus tard, ils dormaient dans l'avant-boutique de Semdou et leur sommeil était peuplé de douros subtils qu'il fallait saisir au passage ce qui demandait beaucoup d'agilité et de malice.

C'est la vendetta kabyle. Pendant mon voyage aux tribus du Djurjura, je suis passé à travers les incidents de deux à trois tsar, suivis de mort. A Taguemmount-ou-Kerrouch, je fus même gracieusement invité à venir contempler un Kabyle fraîchement assassiné. On lui avait broyé les jambes, l'année précédente, et comme il avait eu le mauvais goût de s'obstiner à vivre, on l'avait achevé.

Dans un autre douar je rencontrai des femmes qui s'en allaient, avec quelle ardeur de curiosité ! voir un montagnard haché par le fameux « takabacht », l'arme-outil que chaque Kabyle porte à la ceinture.

J'avais conservé le souvenir de l'intelligent Caïd des Beni-Menguallet, Aït Mehdi, personnalité la mieux renseignée sur les vendettas en Kabylie, m'assurait-on. Longuement, ce président, un ex-élève de notre lycée d'Alger, esprit politique rusé, m'en avait entretenu. Mieux encore il me promit un

rapport détaillé sur le fameux tsar des Aït Salem. Surpris de ne pas recevoir ce document, j'avais écrit à M. Féraud, l'administrateur de Michelet à qui je devais la connaissance de ce Caïd et je reçus cette réponse :

« Votre lettre m'est parvenue presque au moment où le malheureux Aït Mehdi était assassiné. Vendredi dernier à la première heure de la matinée, j'étais en effet avisé qu'il venait d'être frappé de plusieurs coups de feu à dix kilomètres de Michelet : une heure plus tard j'arrivais à lui et je le trouvais grièvement atteint. Il est mort le surlendemain à l'hôpital où je l'avais fait transporter.

« Ce pauvre garçon est victime d'une de ces ténébreuses vengeances kabyles et des mœurs sauvages que notre civilisation a tant de peine à réformer, et qu'il s'était chargé de vous dépeindre lui-même. »

Ainsi la démonstration terrible m'était donnée de la fréquence des tsar qui frappent indifféremment Berbères du menu peuple ou de l'élite.

..

Les Kabyles ignorent le pardon des injures. Un tsar peut couvrir pendant un demi-siècle, sauter deux générations, et le petit-fils mourra cependant à cause d'une offense de son grand-père. La postérité, responsable des actes des aïeux, c'est la loi kabyle comme elle fut la loi biblique. La haine est un senti-

ment beaucoup plus fort que l'amour, chez les Berbères et, d'ailleurs, l'amour comme nous l'entendons, exista-t-il jamais chez eux? Le proverbe kabyle le plus cité affirme :

« Tout dort sauf l'eau et l'inimitié ».

Un second dicton fréquent dans les djemaa rappelle : « Qu'un Kabyle n'est payé que lorsqu'il a reçu ce qui lui est dû », c'est-à-dire sang pour sang car la mort appelle la mort et le « nif », l'amour-propre, ne saurait que rarement se satisfaire d'un rachat des offenses par de l'argent, des terres ou des excuses. La paix ne se rétablit dans les familles adverses qu'à égalité de meurtres de chaque côté. Et encore l'assassinat d'un propriétaire réclame le meurtre d'un homme d'importance égale. La famille qui tuerait un gueux ne se tiendrait pas pour satisfaite. Comme la valeur des catégories humaines s'établit difficilement, il s'ensuit que dans certains « tsar » aucune des deux parties ne peut jamais se déclarer satisfaite, d'où les attentats successifs à travers les générations, sans espoir possible de paix.

Le point de départ, le motif de ces vendettas est parfois insignifiant : une plaisanterie ; le sourire d'un homme à une femme de l'autre famille ; la traversée d'un champ appartenant au voisin ; le vol de quelques figes ou olives par des enfants ; une question d'intérêt minime ; une rivalité de beau parleur à la djemaa.

∴

Il y a quarante-huit ans, dans un village de la commune de Fort-National, un coup de fusil était tiré du premier étage d'une maison sur un passant, Amerane, qui fut tué. La famille d'Amerane apprit que, dans la chambre d'embuscade, était caché un propriétaire, Marouf. Quinze années plus tard, ce Marouf fêta la naissance d'un fils, Ouali.

Le temps passe, ce garçon envoyé à l'école devient instituteur. Le tsar semble éteint. L'instituteur Ouali Marouf se marie. Comme il ramenait de son azib (ferme) sa jeune femme couverte d'un burnous et à califourchon sur un mulet, — pour lui faire honneur et aussi par mesure de sécurité, Ouali s'était fait accompagner de son frère et d'un cousin, — en passant dans un sentier creux, une détonation éclata. Prise pour son mari parce qu'elle en avait revêtu le burnous, la femme de l'instituteur fut atteinte d'une blessure qui devait la rendre infirme. Ouali ne se connaissait pas d'ennemis, n'ayant eu aucun différend depuis son enfance avec les villageois de son pays qui l'aimaient. Il croit à une méprise, crie son nom et court vers quelques oliviers derrière lesquels il suppose les meurtriers apostés.

— Paix ! Paix ! Je suis Ouali Marouf, l'instituteur.

— Merci de nous prévenir, répondent les assassins qui tuent à bout portant le malheureux. A son tour le cousin est blessé, mais le frère d'Ouali de son fusil foudroie l'un des assassins et crève l'œil du second qui, se trouvant déjà borgne, devient aveugle. On le prit.

Ce misérable, un sexagénaire, avoua qu'étant fils d'Amerane, il ne faisait qu'exécuter, après quarante-huit années d'attente patiente, la vengeance qu'il devait à la mémoire de son père. Aussitôt que le crime fut connu des parents d'Ouali, ceux-ci convinrent qu'ils étaient maintenant dans l'obligation de tuer un homme des Amerane valant un instituteur. L'enquête révéla d'ailleurs que Marouf, père d'Ouali, était un assassin à gages qui, moyennant cinq à six cents francs, supprimait l'homme qu'on lui avait désigné. Quelques-uns de ces assassins à gages existent toujours. Notre surveillance les oblige à tenir leurs talents secrets.

..

Quand notre justice intervient et inflige à l'assassin dix, vingt ans de prison, la famille de la victime ne tient guère compte de cette punition et, plusieurs fois, des condamnés revenant du bagne après un quart de siècle furent tués par les enfants de l'assassiné. Seul le sang apaise le sang. Ce qui prouve bien le peu de considération des Kabyles

pour notre système de répression judiciaire, c'est qu'à chaque « tsar », les faux témoins se présentent à la douzaine afin de faire dévier l'enquête.

Il arrive cependant qu'un homme, frappé mortellement, interrogé par nos gendarmes ou nos juges, se donne le coupable plaisir de dénoncer quelques personnes innocentes mais amies de ses adversaires. Ce lui sera comme une douceur de s'éteindre en pensant que l'un ou l'autre des hommes désignés sera exécuté.

..

Souvent un « tsar » intéresse, non seulement les familles rivales, mais les çofs dont ils font partie ; — et les çofs kabyles ayant pour but de soutenir leurs membres même les moins estimables, jusqu'à la mort, il s'ensuit que ces affaires de vengeance prenaient quelquefois des proportions de guerre civile.

Au point de vue de la psychologie kabyle, le récit suivant, que je dois au fonctionnaire instructeur de cette affaire M. E., me paraît typique.

... Hamissi Bou Djema et Ahmed s'étaient associés pour exploiter un moulin. Propriétaire d'un terrain, Hamissi en cédait une partie à son camarade Ahmed, à charge par ce dernier de construire un moulin, ce qui fut exécuté. Bientôt ces deux hommes de caractère difficile cessèrent leur industrie en

commun à la suite d'une discussion. Ahmed continua l'exploitation de son moulin en utilisant non seulement le terrain voisin du moulin, mais encore un champ d'Hamissi pour sa sècherie d'olives. Son ex-associé, Hamissi, le lui défendit en lui faisant remarquer qu'il n'avait cédé que le sol nécessaire à la construction.

Le juge de paix est appelé à trancher cette affaire. Après un transport sur les lieux, le jugement fut malheureusement différé. Or la saison de la cueillette et du séchage des olives étant venue, Ahmed utilisa de plus en plus largement le terrain d'Hamissi malgré la défense qui lui en avait été faite. Hors de lui, ce propriétaire courut à Fort-National et pria le juge de venir le constater.

Pendant l'absence d'Hamissi, quelques-uns de ses parents s'étant rendus au moulin firent observer à Ahmed qu'il abusait. Celui-ci les nargua. Deux des amis d'Hamissi crièrent :

— Arrête ton moulin, Ahmed, et retire tes olives du champ.

Comme réponse, Ahmed, prenant son fusil, les tua. Ils tombèrent dans le ravin.

A l'enquête, un jeune homme de dix-huit ans, neveu d'Ahmed, s'accusa de ce double assassinat. Les membres du çof d'Ahmed jurèrent qu'il était bien l'assassin et qu'on accusait à tort Ahmed. Par contre, les gens qui appartenaient au çof d'Hamissi protestèrent :

— Ils mentent, Ahmed est le seul coupable. Ce jeune homme se dénonce par dévouement.

Le ministère public fut obligé, dans cette étrange affaire, d'établir l'innocence de l'inculpé. L'administrateur-instructeur enferma l'oncle et le neveu, chacun dans une pièce du moulin.

— Où étais-tu quand tu as tiré ? demanda-t-il au jeune homme ?

— A quel endroit ton neveu s'est-il placé pour fusiller ses victimes, dit-il à l'oncle ?

Leurs réponses furent contradictoires tandis que les Kabyles du çof d'Hamissi s'accordèrent tous dans leurs déclarations.

Il fut prouvé que le jeune homme risquait la peine capitale par reconnaissance et aussi par intérêt. Ahmed, aisé et sans enfants, aidait ses neveux et nièces et il aurait naturellement cessé ses libéralités s'il avait été convaincu de meurtre. L'instruction révéla, d'autre part, que sans les excitations de leurs çofs, Ahmed et Hamissi se fussent aisément arrangés.

Avant l'occupation française, une vendetta de cette espèce eut provoqué la guerre de villages à villages.

..

Quelquefois la sagesse d'un amin, ce maire kabyle, peut empêcher un tsar et sa suite de meurtres.

A Taourirt, un soir d'hiver, Sadeg se précipite

chez son amin et lui fait ce récit d'une voix essoufflée :

« Je me trouvais à trois cents mètres du village, au bord du ravin où je m'étais rendu afin de sacrifier à la nature, lorsque, profitant de mon embarras momentané, un homme impossible à reconnaître dans la nuit me tira un coup de feu. Quoiqu'il m'ait manqué, qu'il soit trouvé ! qu'il soit puni !

Quelques minutes plus tard, un laboureur, Aberkane, pénètre chez l'amin, blanc de terreur.

— Tout à l'heure, prononce-t-il en portant avec une grimace de douleur la main à son arekia (1), je passais avec mes bœufs près du ravin, lorsque j'entendis courir derrière moi. Je ne m'en souciais pas, lorsque, brusquement, une ombre bondit et je reçus deux formidables coups de bâton sur la tête.

Aussitôt l'amin réunit à la djemaa les deux plaignants. Ils s'accusent mutuellement. Le cultivateur précise sa plainte en assurant que s'il avait perdu connaissance, ses bœufs lui eussent été volés par l'assaillant.

A quoi Sadeg protesta qu'il était abominable de lui tirer un coup de fusil alors qu'il était occupé comme il avait dit...

Ayant réfléchi, l'amin prononça :

— Je vous connais l'un et l'autre. Sadeg, je sais tes habitudes. Tu n'es pas assez propre pour courir

(1) Bonnet de laine blanche.

si loin afin de satisfaire un si petit besoin. Donc tu es le coupable et tu paieras l'amende.

Par cette sentence digne de Salomon, une vendetta fut évitée.

..

Un vieillard d'Aït-Lahsen interrogé sur les « tsar » commença par déclarer :

« C'est une sage précaution, lorsqu'on veut éteindre une dette de sang par les moyens doux, de vendre ses biens et de quitter la Kabylie pour les pays arabes. On est souvent pardonné, pas toujours... En tous cas, il ne faut jamais revenir au pays rappeler par sa présence le passé. Pour preuve, écoutez cette histoire :

« Mahiout et Kaci, deux frères de mon voisinage, partageaient leur grain sur l'aire à battre, lorsqu'une discussion les échauffa, chacun se prétendant lésé d'une mesure. Plus vif, plus fort, Mahiout porte un coup de faucille à son frère et lui coupe la gorge. Kaci meurt. Les gendarmes français, — ils se mêlent toujours de ce qui ne les regarde pas — arrivent sur leurs gros chevaux et, par la suite, Mahiout fut condamné à dix ans de travaux forcés.

Une fois libéré Mahiout, qui aimait son village et sa maison, ne peut résister au désir de rentrer chez lui.

Ce n'est pas le fait de sortir d'une prison française

pour une question de vengeance qui déshonore son homme en Kabylie. Donc, il rentre, bien accueilli des villageois. Néanmoins Mahiout multiplie ses précautions et, afin de s'éviter des représailles de la famille de son frère, épouse Turkia, la propre veuve de Kaci, et adopte les trois enfants de celui qu'il avait égorgé.

Pendant onze années ces gens furent parfaitement heureux. Au bout de ce temps, était-ce un remords chez Turkia ? elle querellait souvent Mahiout et celui-ci prit peu à peu l'habitude de frapper son épouse.

Or parmi les enfants adoptés par Mahiout, l'aîné, Ferhat à mesure qu'il devenait un jeune homme, souffrait de plus en plus d'avoir pour beau-père l'assassin de son père Kaci. Longtemps il hésita avant de haïr Mahiout, car vingt années s'étaient écoulées depuis le crime et il reconnaissait que sa mère n'aurait pas dû se remarier à Mahiout ; enfin il se rappelait cent témoignages de la bonté de son beau-père pour lui. Mais la dette du sang parla plus fort en son esprit que son cœur. La coutume kabyle lui parut inéluctable. Ferhat devait venger son père et châtier celui qui se permettait de battre sa mère.

Un jour il prit son fusil afin d'aller tuer Mahiout, mais celui-ci l'aperçut le premier et lui dit :

— Avec la mine que je te vois, ne te rendais-tu pas à l'affût d'un homme ?

Honteux, le beau-fils répondit :

— Le canon de ce fusil ne m'a pas encore montré le chemin de la poitrine de celui que je tuerai.

— En tous cas, plaisanta Mahiout, ton arme ne se dirigera pas sur moi, car je t'ai élevé, mon enfant.

— Vous n'êtes pourtant pas mon père, dit sombrement Ferhat.

A cette répartie, Mahiout comprit que l'adolescent n'avait pas oublié Kaci.

Enfin Ferhat résista quelques mois encore à son obsession, mais lorsque ses tempes battaient, il lui semblait que le sang même de Kaci lui rappelait son devoir.

Alors il s'inclina devant ce qui dépassait sa reconnaissance à Mahiout :

— Ma mère, déclara-t-il un jour à Turkia, n'entends-tu jamais la voix de mon père ? Ah ! pourquoi ne l'as-tu pas entendue, car tu vas m'obliger à te la rappeler.

Cette femme, effrayée, le conjura de se calmer. Son fils lui dit :

— Regarde donc sur tes bras les contusions qui les meurtrissent. D'où te viennent-elles ? De Mahiout que tu n'aurais pas dû faire entrer dans cette maison.

— C'est vrai, répondit Turkia, et la vue de ses bras blessés lui fit haïr à son tour Mahiout.

Tout en reprochant durement à sa mère sa conduite, Ferhat la fixait avec des yeux où brillait l'idée du meurtre prémédité. Cependant, Turkia,

tombant à ses genoux, l'adjura d'avoir pitié de sa faute.

Le jeune homme s'éloigna tristement après avoir prononcé :

— Vous n'avez pas compris. Un fils ne tue pas sa mère.

A ces mots, Turkia devina le danger qui menaçait Mahiout. Devait-elle le prévenir ? Elle se tut. En son âme musulmane elle sentait que ce qui devait arriver ne pouvait s'éviter.

Deux fois Ferhat mit des balles dans son fusil : la première fois son beau-père, retenu par un voisin, changea par hasard de sentier. La seconde fois le jeune homme visa mal et Mahiout revint à son logis blanc comme son burnous. Cette nuit-là, pourtant, Mahiout et Ferhat couchèrent dans la même pièce. Peut-être, dans son insomnie, le beau-père vint-il à penser que son assassin était étendu près de lui, et le beau-fils songeait qu'il aurait la douleur d'être obligé de viser encore son bienfaiteur. Sans Mahiout, quelle chétive enfance eut été la sienne ?

La semaine suivante, ayant appuyé son fusil sur l'enfourchement d'un figuier, Ferhat tua enfin d'une balle en plein front celui qui avait égorgé Kaci de sa faucille.

Honnête garçon, il ne tenta point de se dérober à son sort. Le lendemain il se livrait aux juges.

Dans son village chacun lui donna l'absolution car, en vérité, sang pour sang, n'avait-il pas vengé son père ?

..

Le pauvre Aït Mehdi, le caïd des Beni-Menguallet, victime récente d'une vendetta ténébreuse, devait me résumer l'affaire célèbre du tsar des Amrane contre les Aït Salem. Peut-être Aït Mehdi appartenait-il à l'un des çofs qui soutenaient obscurément ces familles notables dans leur guerre d'extermination ?

Puisque mon informateur vient d'être assassiné, je vais m'efforcer de raconter moi-même cette tragique histoire dont l'ampleur dépasse, par l'importance des personnages et le nombre des meurtres, toutes les autres aventures kabyles. D'ailleurs je ne garantis que la réalité des crimes. Les mobiles secrets nous échappent, à nous autres Français, et ce ne sont pas les Indigènes, même nos meilleurs amis, qui voudront éclaircir ce qui, dans leur pensée, doit rester mystérieux.

Peut-être aussi faisons-nous beaucoup d'honneur à ces tsar en leur prêtant de hauts motifs psychologiques et ne faut-il voir dans ces meurtres qu'une suite de crimes odieux chez des gens vindicatifs et extrêmement rusés.

... Donc, en juillet 1895, Belaïd Aït Salem, gros propriétaire des Beni-Menguallet, d'un caractère violent, trouvant un troupeau étranger sur ses prairies, se précipita le bâton haut sur Amokrane Amar de la famille des Amrane, qui conduisait ces bêtes. Non moins irascible que son assaillant, Amar rendit coup pour coup et, après un abominable combat, Aït Salem succombait à sa dix-neuvième blessure.

Ce drame se trouve à l'origine de l'inimitié des deux familles. Le tribunal reconnut les circonstances atténuantes et Amar, ayant été attaqué, ne fut condamné qu'à six mois de prison.

L'année suivante, un frère de ce condamné, Siamar Boussad était désigné par les siens pour tuer un cousin de l'assassiné, Bensaada Aït Salem. Mais ce Bensaada, quoique terrassé, se défendit si vigoureusement que des villageois eurent le temps d'intervenir et le sauvèrent. En vrai Kabyle, chaud dans l'action, Bensaada se précipita chez lui, saisit un pistolet et revint tuer d'une balle au cœur son agresseur. Cinq ans de prison punirent Bensaada. Les Beni-Menguallet furent stupéfaits de la sévérité de nos tribunaux. Ces montagnards eussent acquitté avec félicitations le vengeur de Belaïd Aït Salem, son parent.

Dans les tribus du Djurjura on s'attendait néanmoins à la paix, puisqu'il y avait égalité de sang versé de part et d'autre. Malheureusement les Amrane, attachant une grande valeur à Siamar

Boussad et trouvant qu'il valait deux et peut-être trois Aït Salem, estimèrent donc que leur vengeance n'était pas apaisée. Désireux de ne plus opérer eux-mêmes, ils s'adressèrent à des assassins à gages. Leur fortune leur permettait de payer ces bandits, connus dans les tribus mais jamais dénoncés, car tout dénonciateur risque sa vie. Les Amrane désignèrent aux fusils des spadassins : Mohand ou Lhocine, allié des Aït Salem.

Afin d'assurer une complète impunité au nouveau crime, ils décidèrent d'attendre des circonstances favorables. Le décès d'un de leurs enfants, à la suite d'une maladie, leur parut une excellente occasion.

Afin de se créer un alibi, les Amrane, au lieu de rester au village avant l'enterrement, s'éloignèrent ostensiblement et se montrèrent dans les djemaa du voisinage ou chez d'honorables propriétaires. Il faut noter au passage l'adresse des Kabyles à se créer des alibis. Certains d'entre eux parcourront quatre-vingts kilomètres en montagne, dans un jour, afin de paraître dans un lieu tellement éloigné de l'attentat, qu'ils puissent surprendre les juges. Les Amrane s'étant égaillés dans les villages environnants, leurs assassins à gages, suivant le procédé classique, se tapirent dans un sentier creux que devait traverser Mohand ou Lhocine et le visèrent sans adresse. Ce malheureux put leur échapper n'étant que blessé.

A cette nouvelle l'administrateur de Michelet réunit les familles rivales afin de les réconcilier. Il leur annonça d'ailleurs qu'il ferait interner la famille qui romprait le pacte de bon voisinage qu'il exigeait d'eux.

Un tsar, hélas ! est plus fort que les promesses et que les conventions. L'influence acquise dans les milieux français par les Aït Salem gênait-elle les Amrane ? Quoiqu'il en soit, en 1899, Ali Ben Saada Aït Salem était tué comme il se rendait au marché de Fort-National.

La gendarmerie arrêtait aussitôt Amar Amokrane, l'assassin du premier Aït Salem tué et son cousin Amar Achour, sous l'inculpation d'avoir soudoyé les bandits chargés de l'exécution. En de telles affaires, comme il est presque toujours impossible d'apporter des preuves, ces prévenus furent relâchés. Aït Salem et son fils Mohamed, chefs de leur famille, furent très émus de cette mise en liberté qui leur faisait prévoir de nouveaux attentats contre leurs personnes.

Et ce qui devait arriver se produisit : Au mois d'octobre 1903, Aït Salem était assassiné sur la route de Michelet à Fort-National. Avant de mourir, ce vieillard désignait Amar Mohand et Amar Achour comme ses assassins. Les accusés fournirent aussitôt des alibis et tous leurs amis de çof jurèrent comme un seul homme qu'ils étaient de petits saints alors qu'en grande Kabylie on leur attribuait — peut-être à tort — les assassinats de

quinze de leurs ennemis. Ils avaient l'habitude de l'impunité.

Le dernier des Aït Salem, Mohamed, élève de nos Facultés, tenant à sauver son existence, se résolut à quitter ses propriétés pour aller vivre au milieu des Français, à Tizi-Ouzou. Il y devint conseiller général et cette vendetta finirait comme un roman édifiant si, par un singulier retour des événements, en 1909, Amar Amrane n'était pas mort de maladie et si son cousin Amar Achour n'avait pas été assassiné. Aussitôt les Kabyles chuchotèrent que l'homme qui avait armé les assassins n'était autre que le puissant Mohamed Aït Salem. Néanmoins l'affaire fut classée, les spadassins restant introuvables.

Après une trêve d'un an, le caïd Benaïd, ami d'Aït Salem, l'un des notables de son çof, était fusillé à son tour et l'on croyait savoir que ce Caïd s'était jadis entremis dans l'assassinat d'un Amrane !...

Enfin voilà ce pauvre président Aït Mehdi, l'un des Kabyles les plus affinés et les plus instruits, qui vient de périr sous des balles mystérieuses. Lui aussi, avant de mourir, accusa plusieurs notables indigènes.

Quelle conclusion à ces récits ? Faut-il renoncer à jamais éteindre ce goût des rançons du sang pour le sang dans les âmes berbères ? Est-il nécessaire de constater que les « tsar » les plus meutriers, les plus opiniâtres ont pour acteurs et victimes l'élite même de la population indigène. Bacheliers de nos lycées

ou licenciés de nos Facultés, ils demeurent quand même des Berbères attachés par toute la force de l'atavisme à leurs traditions. Nos administrateurs les plus distingués qui les gouvernent ne contrediront pas à cette affirmation.



LES CIMETIERES KABYLES

C'est à Ighil-Ali que, pour la première fois, j'aperçus un cimetière kabyle sur un flanc de colline rocheuse d'un granit éruptif blanc où le mica scintillait. Pas un arbre, pas une herbe ; l'aridité totale. De misérables éclats de schiste qui semblaient trempés d'encre marquaient l'orient de ces fosses musulmanes qui n'étaient que des auges taillées en plein roc. Des dalles brutes scellées d'un peu d'argile enfermaient les cadavres. Un soleil de feu sur ce spectacle d'abandon, d'indifférence pour les ancêtres. Dans cette région peu fertile où la population dense n'arrive à vivre que par un très grand effort de volonté, les vivants se détournent des défunts. Le culte des aïeux -serait-il le propre des races heureuses de vivre à la lumière comme les Grecs antiques ou des races tristes mais sentimentales comme les Bretons ? La piété pour les morts n'est-elle pas la forme profonde de l'amour du sol

natal ? Ces Kabyles, en apparence très attachés à leur Djurjura, possèderaient-ils des âmes vagabondes comme les Bédouins ou bien le nostalgique souvenir de pays plus fortunés, qu'ils auraient jadis été obligés d'abandonner lorsque les divers conquérants les refoulèrent vers leurs montagnes, les hanterait-il toujours ?

Les cimetières que je vais successivement visiter dans les douars de la grande Kabylie ressembleront presque toujours à cette colline de misère. Et lorsque, chez les Beni-Yenni, peuplade commerçante, subtile et réaliste, j'interrogerai des fellahs sur l'aspect lamentable de leurs nécropoles, ils me répondront :

— Ne faudrait-il pas vraiment que dans notre pays dénué de terres riches, nous allions consacrer aux morts un sol bon pour les figues ou les orges. Non ! Non ! nos aïeux choisirent par raison les sommets pierreux où les socs se briseraient, et si les cadavres reposent sur le roc dur, ne les plaignez pas, ils n'ont plus le souci de se nourrir comme nous et l'eau des fontaines ne hante plus leurs rêves.

Avec un sourire ambigu, un bijoutier des Beni-Yenni me fit remarquer que leur cimetière de Taourit ne manquait pourtant pas d'utilité pour eux. Un étranger, enterré à l'écart, produisait des cures merveilleuses. Ce thaumaturge guérissait les personnes de foi qui venaient prendre un repos sur sa tombe et donnait des récoltes au laboureur pieux.

C'était sans doute sa manière de les remercier de leur aimable compagnie d'une heure.

La coutume dans certaines tribus du Djurjura veut d'ailleurs qu'à la fin du Ramdam et comme une clôture du grand jeûne, les familles aillent porter des aliments sur les fosses de leurs parents. On reconnaît aux mendiants qui viennent à passer le droit de s'emparer de ces nourritures.

Dans presque tous les villages, ces durs montagnards tiendraient le décès de l'un des leurs pour un incident de peu d'importance s'ils n'étaient pas touchés à leur bourse par un trépas, car l'usage veut que le cadavre lavé soit habillé de linge neuf.

— Oui, pas moins de trois mètres de cotonnade à huit sous le mètre, vois la dépense, me confiait un jardinier des Beni-Mahmoud. Ajoutes-y le repas des funérailles et les petites pièces d'argent que l'on doit donner aux marabouts qui chantent et règlent la cérémonie.

— Moi, déclara le maréchal-forgeron de Tizi-Hibel, j'avais revêtu mon père de deux sérouals et deux gandourahs superposées.

— Parce que tu es un homme aisé, répliqua le jardinier.

*
* *

Au village d'Aït-Lahsen, au sommet du cimetière en silhouette sur le Djurjura d'un bleu doré, un Kabyle avec une pelle luttait contre la terre ro-

cailleuse qu'il creusait. Près de lui, un second montagnard versait l'eau d'une amphore sur de la terre qu'il pétrissait avec les mains afin d'en faire du mortier. D'autres hommes revenaient chargés de pierres plates. Pas un mot ne s'échangeait entre ces travailleurs et leurs visages de bronze gardaient la froideur rigide du métal. Ils allaient enterrer une fillette.

Un matin de juin où le soleil s'efforçait de traverser l'épaisse brume, qui montait des vallées comme les fumées d'un gigantesque incendie, et qu'à l'horizon les flancs du Djurjura semblaient des boucliers d'or au-dessus de l'immense panorama en cendre, à cinquante mètres de moi dans un cimetière qui paraissait une Arabie pétrée, un long Kabyle solitaire, au visage d'ascète, fouissait avec une peine infinie le sol dur. Pas d'autre bruit dans l'atmosphère ouatée par les nuages qui traînaient sur les collines que ceux de la pioche d'acier mordant le calcaire et l'écho amplifiait lugubrement les heurts de l'outil. Je m'éloignai. Au bout d'une heure, repassant sur l'autre côté de ce cimetière, je retrouvai ce funèbre travailleur. Il s'acharnait toujours à son ingrate besogne. L'échine ployée, il portait des coups terribles ; puis, se redressant, il soupirait avec force. Ensuite il abandonna sa pioche et, se baissant, je le vis saisir dans l'anfractuosité d'une roche une sorte de paquet en fuseau d'un certain poids. Revenant vers la fosse commencée, il en prit la mesure avec ce fuseau qu'il reposa der-

rière lui. Puis avec une vigueur nouvelle il agrandit son trou. Plusieurs fois il dut s'arrêter, fatigué. Des éclats étant retombés sur son paquet de linge blanc, il le souleva et l'éloigna. Deux fois encore il le reprit et, quand le trou lui parut d'une taille suffisante, s'agenouillant, il descendit le fuseau et l'y laissa.

A ce moment le vent lacéra les nuées. Un rayon éclaira ce grand Kabyle aux jambes d'échassier planté devant la tombe de son enfant. Des gouttes s'effilaient à ses joues creuses. Pleurait-il? Non! la sueur seule mouillait son visage rigide et en apparence insensible.

*
**

Le Caïd m'accompagne dans ma traversée du cimetière d'Agouhni-Guehrane. L'immense rocher aux corbeaux le domine et, ce matin, des milliers de charognards s'abattant du Djurjura assez proche ont poussé d'effrayantes clameurs de curée en sortant des failles que leur peuple noir occupe. Dans la nécropole, quelques oliviers géants ont écartelé des roches granitiques de leurs troncs musculeux afin d'atteindre un sol nourricier et les panaches argentés de leurs frondaisons mettent un peu de grâce sur le sommeil aride de ces morts. Du cimetière en esplanade un immense pays se découvre, carrelé de petits champs d'une verdure heureuse parmi

l'éboulis formidable des roches qui tombèrent jadis de la montagne. C'est la douceur près de la cruauté.

Le Caïd parle et je ne l'écoute guère. L'admirable Kabylie domine ses petites paroles d'assez pauvre homme. Il est fier de me faire remarquer que, dans son douar, les tombes riches sont encadrées de pierres plantées à force autour des dalles. On dirait ainsi de sommiers encadrés par leurs châlits.

— Au mois d'août 1914, quelques jours après la déclaration de guerre de l'Allemagne, le bataillon de zouaves de Fort-National vint faire une promenade militaire dans ce douar, raconte le Caïd, et vos soldats — ah ! les habiles garçons ! — remplissant de paille ou de feuillage ces tombes encadrées se fabriquèrent des lits confortables à la manière européenne. Et ils dormirent sur nos morts ! Aucun de mes administrés ne réclama. Il n'y avait aucune intention d'injure, n'est-ce pas ?

A ce moment, l'amin d'Agouhni-Guehrane dit :

— Remarquez là-bas ce groupe d'Indigènes qui apportent des outils et des pierres. Je les ai désignés ; ces hommes sont de corvée car nous enterrons demain matin un vieillard. Chaque fois qu'un décès se produit, je préviens le village car chacun doit assister la famille affligée. Les fossoyeurs ont été choisis dans une Karouba (quartier) et l'autre Karouba d'Agouhni-Guehrane fournira les maçons et les carriers. Ah ! parlons-en de notre carrière de pierres tombales. Elle faillit amener la guerre entre les

Ouadhia et les Chenacha. Imagines-toi, Monsieur, que la carrière appartient à un propriétaire de Tafsa-Boumad. Depuis les temps des temps, les gens de ce pays se croyaient le droit de couvrir leurs morts avec ces dalles d'une facile extraction. Or le propriétaire refuse maintenant aux villages des Ouadhia de venir se fournir dans ce terrain. La poudre parlera si l'on ne concilie pas les douars.

— Et ces tués, il faudra bien les enterrer, reprend le Caïd. La guerre s'étendra si M. l'administrateur n'impose pas son autorité.

— Le propriétaire accuse les gens des Ouadhia de choisir les dalles de la plus belle superficie et, pour y parvenir, de bouleverser son bien.

— Ces orgueilleux ! Faudrait-il tirer au sort les pierres de la mort ? Allons ! Souhaitons à nos marabouts, qui se font un bon revenu des enterrements, d'arranger cette affaire, conclut l'amin.

*
*
*

A Taguemmout-Zegouarane, un instituteur indigène me prie d'assister à l'enterrement d'un jeune Kabyle qui travaillait en France dans les mines du Nord. Fils du soleil, le froid et l'obscurité le firent dépérir. Lorsqu'il sentit sa mort prochaine, il se rembarqua afin de pouvoir restituer à la terre natale ses ossements, car n'est-ce pas mourir plus cruellement que d'abandonner son corps en terre étrangère

parmi les hommes d'un autre sang et d'une autre religion.

Ainsi s'exprima le maître d'école Marouf.

Il était vêtu d'un veston à la dernière mode de Paris, mais un séroual arabe bouffant enveloppait ses jambes maigres. Il semblait donc francisé jusqu'à la taille, mais le reste du corps était resté kabyle. Une chéchia recouvrait son front d'Africain bourré de notre pédagogie. Derrière ce guide symbolique, j'atteignis le hameau de Taguemmount-Zegouarane aux maisonnettes égaillées sur la crête d'une colline en œuf. A la demeure du mort, dans une cour, entre deux logis qu'incendiait le soleil, une vingtaine de marabouts à croupetons psalmodiaient. Ils avaient relevé les capuchons de leurs burnous pour protéger leurs nuques de la chaleur et leurs chapeaux de paille à broderies de cuir, larges comme des parasols, surmontaient leurs capuchons. Derrière eux, leurs babouches épatées par l'usure étaient posées. Tandis qu'on lavait le corps dans la maison de droite réservée aux hommes de la famille du défunt, avec des voix de mirlitons ils chantaient un borda, sorte de chœur à deux parties. Au fur et à mesure de leur arrivée, les nouveaux assistants à la cérémonie funèbre allaient s'accroupir les uns à côté des autres le long des murailles de la cour et s'enfermaient dans leurs burnous ramenés sur leurs visages, où seuls les yeux et les sourcils ténébreux apparaissaient.

Au loin c'était le Djurjura féérique avec des taches

de neige incandescente sous le ciel d'un bleu électrique. Aux terrasses des maisonnettes voisines, des fillettes minces comme des guêpes et dont les gandourahs jaunes semblaient des corselets d'abeilles, se serraient, les plus grandes filles au centre, les plus petites autour d'elles. Dans les figuiers d'un verger voisin, les garçonnetts presque nus, en brochette sur les fortes branches, comme des oiseaux, et attentifs, dominaient la scène.

Le plus vénérable des marabouts, un octogénaire à la barbe et au teint aussi blancs que le lainage de son vêtement, se leva et d'une voix fêlée chanta une sourate, les bras levés. Ses confrères reprurent en chœur, le nez pincé, les lèvres en museau.

Au zénith, des faucons roux tournaient une ronde, attirés par cette assemblée.

Enfin un vieil homme, le laveur des morts, sortit de la maison, hagard, comme ivre.

Aussitôt au seuil du logis en vis-à-vis, où les femmes s'entassaient, apparut la mère du défunt, longue vieillarde au visage terriblement ridé ; dans cet effrayant masque de peau molle tout se mouvait.

Après l'hésitation d'un moment, comme éblouie par la lumière, elle se jeta avec un cri rauque dans la salle funéraire. Les marabouts se levèrent et en monôme monacal, le capuchon rabattu sur les yeux, en l'attitude des pleurants médiévaux, ils quittèrent la cour. Les hommes assis le long des murs se levèrent l'un après l'autre et s'écoulèrent dans le chemin.

Alors les parentes du mort sortirent de la salle qui les cachait et, avec des sanglots et des gestes sauvages, allèrent faire leurs adieux au mort. Le cliquetis de leurs anneaux et des fibules de leurs toges se mêlaient à leurs lamentations, longs miaulements coupés de clameurs en sursaut, et il paraissait que chaque endeuillée mettait son point d'honneur à exagérer les démonstrations de son chagrin. L'encens s'effumait, odorant, dans la cour.

Brusquement, ce fut le silence. Les femmes sortirent. Elles maintenaient sur leur bouche les extrémités des foulards de couleur qui serraient leurs chevelures et elles gémissaient en mesure : â â la la la ! â â la la la la ! Dans les intervalles la mère restée devant son fils l'apostrophait :

« O Lounas, tu étais beau ! O Lounas le généreux ! O Lounas le fort ! »

Une douzaine de jeunes hommes, camarades du défunt, entrèrent et prirent chacun une partie de la natte sur laquelle il était étendu. Ils soulevèrent et emportèrent de cette façon Lounas qui, serré dans le linge neuf enlaçant son corps nu, semblait une torpille. Les douze porteurs d'un pas balancé descendirent la ruelle en escalier qui conduisait au cimetière.

« La illah reçoûl Allah ! » clamaient-ils.

Ensuite une pause, quelques enjambées et, de nouveau, montait l'affirmation musulmane : « La illah reçoûl Allah ! » tandis qu'en avant d'eux, les marabouts sur deux rangs alternaient le « borda ». Le

corps enlinceulé semblait flotter car la natte ondulait, houlait, aux secousses involontaires des porteurs gênés par les aspérités du chemin.

Tout à coup une jeune femme vêtue de rouge, les joues sanglantes, d'une beauté farouche, s'élança de sa maison, ses longs cheveux ténébreux soulevés comme des mèches de fouet et, tout en adressant des imprécations à la mort qui lui ravissait son mari, elle tâchait d'atteindre la natte afin de ramener Lounas à son logis. Son père, ses frères se jetèrent sur cette désolée et l'étreignirent. Elle voulait s'évader de leurs bras et bondir sur le mort. Elle hurlait. Ils la reconduisirent de force à sa maison. Elle s'en échappa, frénétique, passionnée, tragique. À sa troisième tentative elle s'apaisa soudain. Elle avait satisfait à la coutume. A ce moment, les yeux fixes, des yeux de houille aux paupières bleuis par le koheul, elle regarda l'horizon, ses bras nus sur sa toge flottante au vent ; entre ses dents sa respiration sifflait encore.

Et le cortège s'acheminait aux chants nasillards des marabouts ou gutturaux des porteurs, à travers le sentier hayé de raquettes d'opuntia, de cactus et d'églantines. En avant le Djurjura comme décor gigantesque, un Djurjura bleu de roi surmonté de pics fauves, lampadaires d'or sur le velum d'outremer d'un firmament africain.

« Dieu est Dieu et Mahomet est son prophète », prononçaient les porteurs avec une obstination sauvage. Maintenant la foule reprenait : « Dieu est Dieu

et Mahomet est son prophète ». Les marabouts, à leur tour, grondèrent : « Dieu est Dieu et Mahomet est son prophète ».

L'Islam entêté, cristallisé en sa formule essentielle, se proclamait par la voix de ces Kabyles musulmanisés sous ce ciel brillant, devant ce printemps radieux de Kabylie couvrant la montagne de ses verdures puissantes, de ses fleurs, de ses treilles. « Dieu est Dieu et Mahomet est son prophète ! » Cent fois, mille fois, cette assemblée s'hypnotisera dans ce cri d'une foi étroite mais absolue. Et parce que Mahomet est le prophète du Dieu d'Islam, tout est bien, tout est juste, tout est logique, tout est fatal.

Ce cimetière de Taguemmount-Zegouarane ressemble à tous les cimetières kabyles. La hauteur la plus infertile fut choisie pour son emplacement et les morts y reposent sur une rocaille rebutante. Au centre des pierres levées qui marquent les limites des tombes, se dresse le « taforalt », misérable hangar-chapelle où la cérémonie s'achève en cas de mauvais temps. Là, le cadavre est mis à l'abri de la neige et des pluies pendant l'hiver.

Autour du taforalt, de petits tas de viande sont préparés, alignés. C'est la sadikla, l'offrande de la famille aux pauvres du village. Ce soir ils mangeront de la chèvre en souvenir de l'infortuné Lounas. Les porteurs retirent Lounas de la natte et l'étendent au soleil torride. Comme la consommation qui l'emporta l'a laissé long, étroit, décharné ! La foule

forme un grand cercle. Les marabouts blancs se rangent contre le mur du taforalt. Seul leur chef, l'octogénaire à la barbe semblable à de la laine vierge, s'approche du cadavre éblouissant sous les rayons qui le brûlent. Un grand silence. Il semble ensuite que le gigantesque Djurjura répande comme une plainte sourde sous ce fils pétri de son sol qui va disparaître, retourner en lui, éternelle et nécessaire métamorphose.

Le vieillard étend ses bras et les pans de son bur-nous se déploient au-dessus du mort. D'une voix émue il le conjure une ultime fois : Dieu seul est grand, Lounas !

Et d'un ton inspiré, il récite la fataha.

Après une pause, les vingt-quatre marabouts sous les capuchons qui ombrent leurs visages s'inclinent et, comme à la terre, ils font une réponse grave, un bourdonnement poignant, l'adieu suprême ! Les Kabyles de l'assistance gardent des masques impassibles.

D'un geste le chef des marabouts semble abandonner le corps étendu et se retirer, et la blanche théorie de ses confrères le suit. Les porteurs soulèvent le corps fuselé et l'entraînent vers une fosse profonde, dans laquelle sautent trois d'entre eux et, l'un à chaque extrémité, l'autre au milieu ils reçoivent le fragile cadavre qu'ils étendent avec des précautions de père pour son enfant sur sa couche définitive. Sortant de la fosse ils posent aussitôt les dalles préparées au bord de la tombe. De là glaise

pétrie lie les pierres entre elles. Ainsi le mort se trouve enclos en cette sorte de caveau.

Là-bas, en remontant la côte, les marabouts bourdonnent une monotone antienne.

— Demain, annonce le fossoyeur désigné par l'amin de Taguemmount-Zegouarane, je disposerai les dalles supérieures, car deux épaisseurs de pierres enfermeront le corps.

Marouf, l'instituteur indigène, me chuchote :

— Sans cette précaution, les bêtes féroces de la montagne pourraient dévorer Lounas.

Maintenant les pauvres gens du village se précipitent vers les tas de viande de la sadikla. L'amin et les tamens s'interposent. Les peaux de chèvres sont d'abord mises aux enchères. Des bouchers empoignent les têtes sanguinolentes restées jointes au pelage qui suit avec les pattes. Ils les dressent. Elles semblent des bêtes fantomatiques. Les offres crépitent. Pendant ce temps les mouches vertes, les mouches cuirassées d'acier, descendent par essaims voraces sur les petits tas de viande où boyaux, graisse, os des côtes, cartilages sont équitablement mélangés. L'amin veille à ce que chaque Karouba puisse se partager huit portions. Or, il arrive, funeste erreur, qu'une karouba ne disposera que de sept tas. Les distributeurs se sont trompés dans l'addition. Protestation d'un tamen au nom des gens de son quartier, frustrés. Très ému, l'amin empêche les premiers servis d'emporter leur viande. La foule dépitée proteste. Les mouches

vertes, bleues et grises et les guêpes s'envolent effrayées, puis retombent sur cette tripaille qu'on se dispute ardemment. Faut-il former un huitième tas ?

— Il faut former un huitième tas, ordonne l'amin.

Enervés, les bouchers enlèvent un petit intestin à celui-ci, un muscle verdâtre à celui-là, parmi les plaintes des pauvres gens réduits à la portion congrue.

Des vieillards se lamentent et déclarent qu'on ne vit jamais une pareille sadikla !

Les peaux des chèvres sont traînées par les pattes et leurs têtes aux grands yeux vitreux, aux museaux sanguinolents, rebondissent de tombe à tombe. Enfin les bénéficiaires se sauvent avec leur viande traversée par les brindilles de frêne qui servent à son transport commode, et ces pauvres diables ont la démarche furtive, les grandes dents et l'échine creuse des chiens battus !

Et jusqu'à la nuit, dans le cimetière aride chauffé comme la sole d'un four, les mouches vertes, et les bleues et les grises sucèrent encore l'emplacement de la sadikla.

Le Djurjura s'orangea, puis drapa son grand burnous de pourpre et se couvrit enfin de cendre. Alors Lounas abandonné reposa sous les étoiles aux regards brillants comme ceux des Algériennes.

*
**

— Voulez-vous entendre le récit de l'enterrement d'un notable dans l'une des tribus du Djurjura, me dit un administrateur, M. E. Je puis vous conter une cérémonie assez particulière d'une morale charmante.

Voilà quelques années, je fus délégué par notre administration pour la représenter aux funérailles du président des Chenacha. Pas banal ce personnage. Akli avant d'avoir l'honneur de revêtir le burnous rouge, insigne de ses fonctions... avantageuses, avait été sous-officier aux tirailleurs et, pour sa réelle bravoure, mérité la croix de la Légion d'honneur. Il s'agissait donc de venir offrir un dernier hommage à la fois au vieux serviteur de l'armée française et du gouvernement de l'Algérie.

Populaire en Kabylie, cet Akli n'était appelé que : le Sergent, par ses administrés. Il portait beau, parlait d'une voix de rogomme que l'absinthe avait cuivrée et sa barbe rude autour de son visage martial épouvantant les faibles lui valait la soumission de ses sujets. Il régna et mourut.

Lorsque j'atteignis le surprenant village d'Agouhni-Guehrane aux logis à terrasses nichées à l'ombre du formidable rocher des corbeaux, au-dessus de la plaine où sinue l'oued aux eaux souvent épaisses

•

comme le chocolat, les parents du Caïd me conduisirent discrètement chez le défunt, à sa médiocre demeure située dans l'une de ces ruelles en casse-cou qui semblent plutôt faites pour les chèvres que pour les hommes. Franchissant une vaste porte, puis une cour intérieure sur laquelle donnaient trois logis séparés, je fus introduit dans une pièce presque sans mobilier à la mode kabyle, un tapis roulé servant à la fois de matelas et de couverture. Le président Akli était étendu sur une natte neuve. Son burnous d'apparat écarlate le couvrait et la croix de la Légion d'honneur brillait sur sa poitrine. Ce Caïd me parut grand, imposant, ainsi couché comme une statue funéraire. Contre le mur dans sa largeur la famille se rangea. Sur les murailles des côtés, les amins, les tamen, et les autres petits fonctionnaires du pays étaient placés par ordre de préséance. Aucun bruit dans cette salle mortuaire, mais dans la cour s'entendaient comme de tristes roucoulements. Les parentes d'Akli gémissaient avec retenue.

Au moment où, tête découverte, je m'inclinai devant le gisant, son fils vint me tendre par-dessus le corps une enveloppe et, d'un ton à la fois énergique et respectueux, me dit en français : « Voici le discours ».

J'acceptai sans comprendre. Quel discours ? Le mien ou le sien ? Sans doute celui qu'il voulait prononcer ? Singulière idée.

Cohorte mal peignée et dépenaillée, les marabouts

étant entrés afin de procéder à la levée du corps et prendre la tête du cortège, je sortis avec le groupe des autorités. Bientôt Akli fut balancé dans les ruelles escarpées et, tantôt, le corps plongeait à la descente de hautes marches et les porteurs le retenaient désespérément et tantôt il paraissait refuser d'escalader un dos d'âne, et les croquemorts en gandourah luttèrent pour lui faire franchir l'obstacle.

— Qu'il est lourd, s'exclamait un tamen avec envie !

— Eh ! un Caïd, c'est un « gros ventre », répondit un amin philosophe.

Les marabouts chantaient comme ils n'avaient jamais chanté, car les présidents fortunés ne meurent pas tous les mois, malheureusement.

Une fosse majestueuse, pourrait-on dire, avait été préparée, maçonnée sur les côtés, fosse confortable digne d'un Caïd.

Tout en suivant le convoi, j'avais décacheté la lettre et je pris connaissance du « discours » annoncé. C'était d'abord, à l'orientale et très imagée, une apologie d'Akli. Une transition habile mettait en scène son fils, présenté sous les couleurs les plus brillantes : soutien du pauvre, défenseur du faible ; châtement du méchant, honneur de sa race, etc... La péroraison, fort nette, proposait ce fils magnifique comme successeur du défunt. Que pouvais-je répondre ? Rien. Je n'avais pas qualité pour engager le gouvernement à cette nomination.

Devant la fosse, le caïd Akli avait été allongé en son burnous de pourpre ; le soleil faisait étinceler sa croix. La foule claire s'étageait autour de nous. Au sud, le Djurjura assez proche m'apparaissait argenté et taché de balafres vertes, ses hautes prairies. Au nord, sous le cimetière en esplanade, la plaine semée de rochers en boules qu'écartelaient souvent des oliviers puissants allait se perdre dans les lauriers-roses de l'oued. Quelques corbeaux, nichés dans les falaises romantiques qui nous dominaient, de temps à autre croassaient, semblant échanger des réflexions sur la cérémonie.

Je m'avançai et je fis l'éloge officiel du Sergent-Président Akli, qui ne manquait pas de qualités si l'on pouvait relever chez lui quelques défauts. On m'écoutait avec une extrême attention et l'on semblait attendre des paroles que je n'avais pas à prononcer. Je me tus. Aussitôt Abd-el-Kader, le fils d'Akli qui se tenait en face de moi, me tendit une nouvelle lettre par-dessus le corps étendu et me pria d'en prendre connaissance d'urgence. Cette feuille était rédigée en arabe. Les amins des villages de la tribu, en termes polis mais pressants, réclamaient Abd-el-Kader comme nouveau Caïd.

Je commençais à trouver l'obstination de ces gens d'assez mauvais goût. Le malheureux Akli brûlait au soleil dans son burnous qui le faisait ressembler à un foyer de braises. J'attendais l'approche des marabouts et l'enterrement pour pouvoir me retirer. Or les funérailles furent interrompues. Les amins,

avec des gestes bibliques s'approchant de moi, me supplèrent de promettre la place vacante au fils vertueux, au fils éminent, au fils ami de la France, au fils prêt à tous les sacrifices...

Cette fois, je redescendis vers l'école d'Agouhni-Guehrane afin d'y prendre mes dispositions pour un départ immédiat.

En me voyant quitter le cimetière, Abd-el-Kader commanda de surseoir à l'enterrement. Les marabouts cessèrent de psalmodier. Silencieuse, l'assemblée cherchait à deviner la conclusion de cette scène en considérant le cadavre qui restait exposé aux ardents rayons solaires.

A peine étais-je entré dans une pièce de l'école, qu'Abd-el-Kader essoufflé me rejoignit et m'adjura d'un ton passionné de lui donner une réponse favorable. Je dus prendre un ton ferme pour lui déclarer que sa nomination ne me regardant pas, il n'avait pas à insister. Surpris, il se retira.

Deux minutes plus tard sautant sur mon cheval, je reprenais la route de Fort-National.

Avant de commencer la descente qui conduit à l'oued, je pus apercevoir Abd-el-Kader qui, lourdement, remontait vers le cimetière où, de loin, toujours étendu sur le sol, le corps d'Akli flamboyait dans son burnous écarlate, insigne de sa dignité.

Lorsque je fus à moitié côte, les marabouts recommencèrent à nasiller comme cinquante musettes fausses, et il y avait dans leur chant comme une grande désillusion.

Plus tard j'appris que cet Abd-el-Kader devait pas mal d'argent aux amin et tamen. Ces braves gens avaient espéré sa nomination pour recouvrer leur argent. Hélas ! la fête fut manquée.

*
* *

A Taourit-Moussa, par un jour de juin incandescent, sur les tombes du cimetière, quelques femmes en tuniques cramoisies séchaient de l'orge qu'elles prenaient dans leurs paumes et laissaient retomber comme de la poussière d'or. Une muraille de chênes verts fermait cette nécropole et ces sveltes femmes, obligées de se baisser, de se relever, de s'étirer, semblaient des flammes. La féerie de la lumière les rendait translucides.

Quelques centaines de mètres, auparavant, j'avais longé « l'Amadagh Nerebet », le bois sacré, gardé par les anges, selon la légende kabyle. Nécropole presque unique en Kabylie par sa tendresse, sa poésie. Un peu de l'âme arabe y flotte dans les frondaisons des arbres, dont les branches en pendentifs descendent sur les fosses comme les stalactites des palais maures sur le repos des maîtres allongés. Des liserons géants, des églantines montent à l'assaut des ramées et les anthémis pétillent parmi les herbes.

Très loin, c'est la vallée du Sebaou et son oued

laiteux sinue dans la plaine rousse parmi les céréales éthérisées dans l'ardente lumière.

Sous le ciel d'un blanc calcaire, pas un cri, pas un chant. Les morts du bois sacré n'entendent pas le gazouillement des oiseaux épuisés.

Même la mort en Kabylie se revêt de plus d'austérité et de renoncement qu'en terre arabe.

O morts du délicieux cimetière bleu de Bône, n'êtes-vous donc pas les frères en Islam de ces Berbères tristes ?

LE MARCHÉ DES BENI-DOUALA

Sur la route de Tizert aux Beni-Douala, sous une lumière de vertige qui pâlit jusqu'aux sombres poudingues des sentiers et fait scintiller comme des diamants les poussières chargées de mica soulevées par nos mulets, des montagnards kabyles aux genoux déliés s'acheminent vers le marché. A chaque enjambée, j'observe, sur les mollets d'un bronze clair, le jeu souple des triceps qui se gonflent puis s'adoucissent à la détente. Jambes admirables, parfaites comme les chefs-d'œuvre de la statuaire grecque.

Plus loin je suis accompagné quelques instants par des villageois d'Agouhni-Guehrane, aux visages étroits et secs de primitifs. Leurs chapeaux de paille rejetés en arrière du capuchon et maintenus par des coulants de cuir rouge, ils s'avancent, le thorax développé et les bras suspendus à la matraque d'olivier qu'ils ont placée derrière leur cou. De groupe en

groupe, un encenseur, vêtu comme un Arlequin d'un burnous versicolore, sa barbiche de bouc au vent, va secouer son encensoir sous les narines des arrivants, afin d'en obtenir un sou. Un autre mendiant aux jambes de coq harcèle les fellahs comme une guêpe. Ici la mendicité se pare du prestige de son beau ciel et le burnous loqueteux de ce misérable prend des plis marmoréens sur sa chair cuivrée.

Beaucoup de garçons de douze à quatorze ans, musclés et rudes, jeunes Spartiates aguerris par leur dure existence, marchent en s'appuyant sur des triques avec des gestes redoutables. Plus mêlés de sang sémite, les villageois des Beni-Yenni aux visages rusés et aux corps grêles arrivent portés sur leurs bourriquets qu'ils encouragent d'un claquement de langue contre le palais ; ce bruit, frais, sonore, évoque le son des gouttes d'eau tombant dans une vasque. Et leurs ânes aux profils de vieillards désabusés défilent insensibles aux bons comme aux mauvais procédés de leurs maîtres.

Sur le chemin en corniche d'une colline plantée de caroubiers, des groupes attendent les arrivants et des politesses s'échangent. De jeunes hommes embrassent des oncles sur leur turban. Des lèvres baisent des épaules ou le creux de la paume. Les égaux portent leurs pouces à leurs bouches après s'être offert la main.

Sur le vaste champ de loire en pente raide, car on ne saurait trouver en Kabylie un seul vaste pla-

teau, plusieurs milliers de montagnards, réunis, forment un peuple blanc ; tous ils ont eu la coquetterie d'arriver en gandourahs ou en burnous lavés. De ce lac humain, éblouissant aux rayons solaires, monte une clameur gutturale, mélancolique.

Sur les côtés des sentiers, en avant-garde du marché, à l'ombre de chaque arbre, des artisans se sont installés. Quelques minables savetiers rapetassent les « sebbaah », ces sandales en cuir de chèvre, le poil en dehors. Un maréchal-ferrant assujettit les fers préparés à sa forge. Il égalise la corne des mulets ou chevaux qui lui sont confiés et, posant la ferrure à froid, il la cloue à tour de bras, et renvoie d'une taloche l'animal ahuri de se trouver chaussé à neuf. Un vieil âne se voit affligé de fers trop étroits et s'éloigne en flageolant.

L'ombre d'un violet d'évêque projetée par les frondaisons sur le sol rouge attire de vieilles juments piglées, harnachées de « barda » multicolores.

Aux cafés maures établis en plein champ de foire sous des gourbis de branchages, les clients assis côte à côte à l'abri du soleil ne bougent, ni ne parlent. A l'extérieur le cafetier accroupi prépare son thé et son café. Chaque consommation coûte un sou. D'un geste précis, le kaouadji prend le sucre dans un vase et jette un petit morceau dans chaque tasse.

Les produits horticoles s'entassent autour des oliviers. Les semences de sorgho sont prises par

des mains qui en font filer les grains entre leurs paumes rejointes, comme la poudre d'un clepsydre. Devant des plants de tomates, de piments, de courges, d'oignons, Harouz Amed ben Mohamed, le maître jardinier du pays, est campé. Jamais montagnard de sang berbère ne témoigna mieux en faveur de sa race que cet Harouz aux jambes de coureur antique, à la poitrine et aux bras de discobole. Sa longue tête d'un sépia clair aux yeux minces, au grand nez aquilin, au menton aristocratiquement pointu, respire l'énergie. Le sang d'un guerrier bout dans les veines de cet horticulteur, et l'on raconte, d'ailleurs, qu'il fit parler la poudre dans une contestation. Image ressuscitée d'un légionnaire de la Timgad romaine, Harouz accepte les innovations, introduit les arbres nouveaux et les légumes inconnus de ses coreligionnaires.

Un marchand de beignets promène son âne chargé d'un éventaire d'osier tressé, à travers la foule qu'il tente du fumet de sa friture. Dans le panier de droite s'étagent les gâteaux à un sou, mais les beignets en couronnes royales se vendent dix centimes. Au passage, des gourmands les piquent avec des brindilles et les portent embrochés ; le papier est inconnu sur les marchés de Berbérie.

A des cuisines en plein vent, on voit frire des rondelles de bonites et les dîneurs, accroupis à l'ombre, tout en mangeant leur poisson, surveillent leurs moutons restés au soleil. Achetés dans les pays arabes, ces pauvres bêtes placées tête contre

tête, les cous croisés avec l'ordre d'un escadron de cavalerie, étouffent dans leur laine, halètent et font entendre le bruit de cent soufflets.

Cependant un personnage, gras et blanc, ce qui le différencie de cette foule kabyle maigre et cuivrée, s'avance au pas de sa mule luisante et d'une voix mielleuse répond aux compliments des fellahs. C'est le seigneur Cadi, le volumineux et béat notaire du pays, mais un notaire à caractère religieux, car aucune bonne transaction se pourrait-elle régler en dehors d'Allah ? Ce Cadi au visage fleuri comme celui d'un chanoine prébendé est baisé plus de cent fois sur son turban de neige et sur les épaules. Ses mains sont prises d'assaut par ses clients et ses oreilles assourdies du bruit de leurs réclamations. Ce Cadi s'introduit sous une sorte d'abri à toiture de chaume et s'y jette à croupetons sur un tapis de prière en faisant un : oah ! de satisfaction. Son secrétaire, mince Berbère au profil crochu, s'établit à son côté. Aussitôt les clients de cette étude foraine se pressent, s'entassent et vocifèrent. Le bon notaire les apaise, obtient un silence merveilleux et l'on n'entend plus que sa voix grave, pénétrée ! Les têtes s'inclinent et cette séance notariale prend l'allure d'une scène de piété dans une « zaouia ». A quelques pas, sous des huttes basses, les merciers, épiciers, quincailliers, drapiers exposent les objets manufacturés en Europe, car les produits indigènes pittoresques ont disparu. Sous une tente étroite comme une guérite, un horloger, élève d'un de nos ateliers,

excite la curiosité lorsque, la loupe dans l'arcade sourcilière, il explore les montres malades et les dissèque avec des mines d'anatomiste.

Un fou en chéchia bitumineuse de crasse, Triboulet de cette assemblée, prononce des sentences burlesques ou des menaces et reçoit quelquefois pour prix de son insolence des sous qu'il lance au ciel et reçoit dans sa bouche en bénitier.

Des chirurgiens-barbiers, la face salement barbue et leurs mains rouges de sang caillé, attendent leurs malades avec des grimaces de bourreaux. Deux malheureux, atteints de céphalalgie, viennent se confier à ces exécuteurs qui, d'un rasoir éraillé, fendent en croix la peau de la nuque d'abord rasée et, sur ces blessures, posent des ventouses flambantes. Tandis que les patients se tordent de douleur, les exécuteurs tournent avec une cuillère le sang humain recueilli dans un pot à lait. Brusquement ils arrachent les ventouses et font filer le sang liquoreux dans le vase posé à leurs pieds. Les opérés, d'un pas qui chancelle, s'éloignent. Sur leurs nuques bleuies les croix saignantes suintent encore.

D'affreux joueurs de tam-tams, de ces gueux nomades aux yeux blancs et aux visages pustuleux qui, le cou haut et l'échine ronde, errent de Tripoli de Barbarie à Mogador, nasillent leurs plaintes en frappant leurs tambourins, viennent importuner les Kabyles qui, leur marché terminé, plantés comme des guerriers vainqueurs sur leurs hauts bâtons, attendent la soirée pour regagner leurs villages.

C'est l'heure brûlante des querelles vite allumées dans les cerveaux excités. De-ci de-là des bras se lèvent, des gens s'affrontent mais, en leur colère, ces Berbères gardent du rythme. Ils semblent jouer une scène de fureur. S'avancant l'un vers l'autre, ils reculent ensuite à petits pas, recommencent un avant-deux, se déplacent latéralement comme des danseurs et reviennent enfin se vociférer en cadence leurs reproches. Autour des querelleurs, la multitude reste noblement indifférente.

Lorsque ces deux acteurs tragiques ont cessé de s'agonir, je les vois boire chacun une petite mesure d'huile brune qu'un marchand vient leur proposer.

« Mon père vé-né-ré, épelle un jeune homme, je sue... je suis en al... en alace... en al-sa-ce où j'ai tu, j'ai tu-é un gros bo, un gros boche dont je te rapporterai quelque chose qui... »

Un élève d'une école franco-berbère lit péniblement une lettre de tirailleur à la famille rassemblée, qui ne comprend guère le français et doit s'en faire traduire les termes.

La brise apporte les relents fades des boucheries qui s'étagent sur les pentes de la colline. Ce matin des bœufs et des chèvres sont arrivés, poussés sur la route par leurs bouchers méprisés, anciens fils d'esclaves. Les bêtes égorgées, debout suivant le rite, se sont effondrées, et, dans les soubresauts de leur agonie, elles ont transformé l'aire battue en lac rouge que les chiens kabyles reniflent et que, du

ciel, les charognards fixent en tournant des rondes sur leurs ailes noires.

La hideuse valetaille de cette tuerie, mulâtres lippus aux yeux chassieux, soufflent les viandes au roseau ou bien découpent la tripaille. L'un de ces assassins, sa gandourah jaune de graisse, frappe du plat de la main la peau d'une vache pantelante afin de la plus facilement arracher. Plus loin, d'autres égorgeurs, bottés de sang caillé, comme des charpentiers rognent des poutres, scient les colonnes vertébrales, les bassins et les tibias. Enfin les tronçons des victimes sont suspendus à des crocs sur l'esplanade qui domine un merveilleux panorama de villages rosés et de collines habillées de tapis d'Orient, semblerait-il.

Cependant pas un acheteur ne s'était présenté aux étals, lorsque, brusquement, à trois heures de l'après-midi, leurs affaires réglées, les Kabyles coururent aux boucheries. Des tas préparés associaient savamment les os aux tripes, la graisse aux muscles. A l'œil le chaland devait apprécier la viande qu'on ne pesait pas et comme ces lots étaient tous d'un même prix, ce fut une effroyable bousculade pour s'assurer les parts les plus avantageuses. Côtes, crépine, graisse, cartilages et muscles furent ensuite transpercés d'une baguette qu'on nouait en cerceau et chacun emporta de la sorte sa proie. La foire était terminée. Avec une rumeur d'océan, la blanche multitude se répandit dans la montagne. Le fou s'éloignait avec des pirouettes. Les mendiants aux airs

voraces fuyaient vers une oliveraie afin d'y bâfrer le produit de leurs aumônes. Et le crépuscule d'un violet doré descendit sur la Kabylie.

Or, sur une colline rouge dont la poussière fumait au vent, un vieil âne mourant avait été abandonné par son maître. Délivré de sa « barda », il montrait une échine râpée ; et deux blessures, d'où le sang s'égouttait à son arrière-train, apprenaient qu'un bâton aigu avait cherché dans la douleur le réveil des forces épuisées de ce misérable bourriquet. Au-dessus du champ de foire creusé par le piétinement des paysans, l'agonisant s'avavançait en boitant vers un roc qui scintillait comme un rubis au dernier feu du soleil. Là, le moribond tendit sa tête longue comme la misère vers le ciel orangé et son braiement funèbre semblait annoncer sa mort à l'espace. Des cris stridents lui répondirent et des vautours gris, de grands corbeaux et jusqu'à quelques gypaètes barbus, apparurent au zénith. Ils glissaient en spirale. Les apercevant, l'âne essaya de leur faire face. Il tourna, le cou levé, montrant ses dents jaunes. Plusieurs fois encore il jeta un appel suppliant qui faisait vibrer ses flancs raboteux. Les oiseaux crochus continuaient de descendre en hélice, poussant de temps à autre un appel bref, peut-être une réflexion sur la façon la plus commode de dépecer l'agonisant.

« Les sangles ont coupé la peau de son ventre. Nous atteindrons aisément jusqu'aux entrailles. »

Le mourant tournait de plus en plus lentement.

Enfin il tomba sur les genoux. On eut crut qu'il se prosternait de pitié devant son propre sort. De leurs croassements, les charognards, les corbeaux et les gypaètes acclamèrent sa chute. Puis les jambes de derrière du bourriquet fléchirent ; enfin dans un spasme subit, roulant deux fois sur lui-même, il demeura sur les reins, les jambes roides, le ventre offert.

Les oiseaux s'abattirent fougueusement et le bruit de leurs becs sur la peau de l'âne rendait le son d'un tam-tam frappé par des doigts éternés.

Au même instant des miaulements pleurnichards et des aboiements rageurs s'élevèrent d'une frénésie et de lâches chacals, un serval hargneux et des chiens s'avancèrent vers le mort en rampant. Plus bas, dans les ravins, d'autres chacals remontaient vers l'aire de la boucherie et geignaient comme des enfants frappés.

La nuit jeta son grand burnous bleu sur la curée. Par toute la montagne, désertée des hommes, les os broyés craquaient sous les étoiles, insensibles déesses aux yeux désespérants.

UN CAID BERBERE

Depuis quelques jours, je suis l'hôte du caïd Chabane Djenoun. Chez ce Kabyle de l'espèce la plus réfléchie, le front bombé s'augmente de deux bosses qu'un phrénologue étudierait curieusement. C'est un homme dont on dirait en France « qu'il a une forte tête ». Le bas de son grand front est ridé transversalement. Que de soucis inscrits dans ces ravins de chair ! Les yeux, de la nuance des châtaignes, ont le regard froid de l'administrateur habitué à dominer les mouvements de son sang. Une barbe de chiendent envahit les lèvres qui peuvent dissimuler dans cette brousse sourires et grimaces. Les mollets de Chabane sont nus et ses chaussettes s'évasent comme des bottes à revers sur ses babouches. A fréquenter ce président pensif, je l'estimai. Par lui je me convainquis que la plupart des Berbères sont des hommes tristes sous leur beau ciel et l'incomparable Djurjura, s'il enchante les artistes, ne

nourrit guère ses habitants qui pourtant chérissent leur pauvre et merveilleux pays. Ces Africains qui passent pour les plus réalistes des êtres ont au cœur cette grande poésie : l'amour du sol natal.

... Mon ami Chabane Djenoun philosophe chaque jour avec moi. Prudent il se garde de juger les gens et les événements. Tandis que nous nous promenons, il se contente de m'exposer les faits. Peu à peu de la réunion de ces observations un peu grises s'exhale l'âme kabyle, une âme peut-être sèche mais enfin une âme souffrante et, à ce titre, digne d'intérêt.

La canne haute, le Caïd me montre le firmament, beau de cette lumière que nous venons adorer nous autres septentrionaux des brumes océaniques ; puis sa canne descend sur le prestigieux panorama où les villages berbères sont posés sur leurs pitons rocheux comme des colliers à grains de corail sur leurs écrins.

— Combien y a-t-il de gens heureux dans ces tribus, soupira Chabane ? Cependant la volonté de tous ces Kabyles de conquérir un peu de bonheur est servie par un grand effort. Parlerai-je de leur sobriété ? Ce ne sont pas les excès qui les endettent. Levés avec le jour, — le soleil est leur réveil-matin, de même que le couchant sonne chez eux le couvre-feu, — avant de partir aux champs ils prennent un peu de couscous sans viande, car dans la plupart des familles on ne mange de viande que toutes les deux ou trois semaines. De toute cette

journée, ces travailleurs ne trouveront dans leur capuchon que les quelques figes sèches emportées qu'ils mangeront pour se soutenir.

« Le soir, au retour, chez eux, ils croqueront un triangle d'ar'roum, cette galette d'orge cuite par les femmes et, avant de se coucher, ils reprendront du couscous aux pois secs et aux fèves. Les veuves, les orphelins, les pauvres, les infirmes se contenteront, trop souvent, d'herbes sauvages et d'une horrible farine de paille ou de son.

« Chaque jour, même menu, sauf en automne, à l'époque des figes fraîches et du raisin. Alors on voit les Kabyles maigres comme le bois sec engraisser en cette saison.

« Leurs distractions, me demanderez-vous ? Parler ! Oui, bavarder. Aucune djemaa (1) couverte n'existe cependant à Taourit-Mimmoun et lorsqu'il pleut chacun doit rester au logis. Dans ces conditions les dépenses somptuaires étant réduites à néant, je crois qu'un homme, un travailleur, peut vivre avec quinze à seize francs par mois. Et j'en fais le compte exact. Trois litres d'huile à 0 fr. 80 ; de l'orge pour 4 fr. 50 ; une trentaine de sous de légumes secs ; autant pour la viande ; 2 fr. 50 de figes et 3 francs de blé remplissent l'estomac d'un Berbère. Je ne parle pas, bien entendu, des femmes qui se contentent de beaucoup moins. C'est vous assurer que lorsque

(1) Maison commune de récréation. Avant 1870, la djemaa c'était la mairie d'un village berbère.

l'amin annonce une « ouzia », un partage de viande offerte par une famille en l'honneur d'un mariage ou d'un enterrement, la nouvelle réjouit la population. Une récolte en céréales est-elle bonne, nos amin (1) provoquent les générosités des propriétaires et les « ouzia » se multiplient. Mais ne parlons pas de l'abondance des récoltes, soyons modestes. Dans nos tribus du Djurjura, les grains produits par notre sol ne peuvent nourrir plus de quarante jours les habitants. Il faut acheter le reste.

« Les « ouzia » de la fin du Ramdam et l'aumône en l'honneur des premiers labours, sont donc accueillis avec faveur par mes administrés les plus dénués. Je me joins quelquefois aux amin et aux chefs de quartier qui se rendent chez un éleveur de bœufs gras et lui en offrent un prix moyen puisque cette viande est destinée à faire la joie des pauvres. Par-dessus le marché, le propriétaire reçoit la bénédiction du village. En Kabylie, je vous l'assure, cette bénédiction n'est pas encore tenue pour de la monnaie de singe. »

Un sourire ambigu de Djenoun souligne ces dernières paroles. Nous descendions un sentier en corniche. Au-dessus de nous, sur les pentes, s'étagaient de ces merveilleux frênes taillés qui prennent des allures de lampadaires géants. Le président soupira :

(1) Le maire du village avec des pouvoirs très limités par l'administration française.

— Là, devant nous, ce frêne à grosse tête émondée qui étend deux massues menaçantes m'a donné bien des soucis. Cet arbre appartient à deux frères ennemis et il faut que l'amin, chaque été, afin d'éviter les contestations, vienne présider à la cueillette des feuilles qui nourriront les bêtes privées de pâturage, — car en Kabylie les frênes sont nos prairies aériennes. Le plus ennuyeux c'est que le sol lui-même appartient à un troisième frère, et il se plaint que le piétinement, à l'époque de ces récoltes, lui cause du tort. Il a raison. Ils ont tous trois raison.

« En d'autres villages il existe de gros oliviers indivis et il faut voir la jalousie d'un frère lorsque les branches, mieux exposées, avantagent son parent. Jadis il n'en fallait pas plus pour provoquer une guerre de çofs. » Plissant malicieusement ses yeux, Chabane continua :

— Les pères de famille devraient bien n'avoir qu'un fils et des filles. Comme les filles sont déshéritées, suivant nos usages kabyles, les causes des litiges disparaîtraient. Vous pourrez m'objecter que la fille touche une dot en se mariant et que, chez nous, c'est le mari qui paie au lieu d'être payé comme chez vous. A la vérité, le père de la jeune fille empoche les six cents, huit cents et jusqu'à deux mille francs qu'il reçoit de son gendre ; par contre il devra, sur cette somme, vêtir sa fille et lui donner des bijoux afin de se faire honneur à lui-même.

« D'ailleurs, en cas de divorce, le mari se substituant au père peut demander à son tour mille francs d'une femme payée six cents francs, ainsi le mariage devient une opération fructueuse. Aucun pouvoir ne peut obliger un époux divorcé à l'abandon de ce droit. Il reste le maître de son ancienne femme jusqu'à ce qu'il ait touché sa dot d'un nouveau mari. Néanmoins si la femme ne se plaît pas avec ce nouvel époux, elle peut retourner dans sa famille. Nous disons alors qu'elle est : « Thnoufok », c'est-à-dire : insurgée. Tout ce qu'un homme abandonné peut faire dans ce cas-là, c'est d'obliger la fugitive à se remarier avec un troisième époux qui lui permettra de récupérer sa dot. Et la femme, curieuse, accepte généralement ce nouvel essai, quitte à se sauver encore. Un homme n'est-il pas toujours aimable une semaine ?

« D'autre part, on voit rarement un Beni-Yenni aller chercher épouse chez les Chenacha, ou un Ouadhia chez les Aït-Menguallet. Cela vous explique cette diversité des types entre nos tribus qui vous fait douter de la pureté de la race kabyle. En tous cas, accordez-le, chaque tribu garde au moins son caractère ethnique. »

... Nous passions devant la mosquée de Taourit-Mimmoun, assez misérable édifice qui prouvait la tiédeur du sentiment religieux chez les Kabyles.

— Et encore, si nous l'avions construite nous-mêmes ? murmure Chabane. Or la légende veut que nous soyons redevables de cette mosquée au Bey

d'Alger. Voici dans quelles circonstances. Un marabout de ce village s'était rendu à Alger, au temps des Bey, afin d'y acheter de la poudre. Comme il sortait de la ville, les soldats de garde lui demandèrent :

« — Que contiennent ces tonneaux chargés sur ton mulet ?

« — Du couscous, répondit le saint homme.

« Les barils ouverts, de la poudre fut découverte, et le saint homme jeté au cachot, car l'on crut à une rébellion de la Kabylie.

« Le lendemain matin, à son réveil, le Bey se trouve transformé en femme. Désespéré il se souvient d'avoir incarcéré un marabout. Il le fait venir et le supplie d'avoir pitié de lui.

« — A une condition, répond le marabout, tu me rendras ma poudre et tu feras édifier à Taourit-Mimmoun une mosquée.

« Ce qui fut exécuté. »

Lorsqu'il eut fini de me raconter cette légende, mon ami Djenoun, rêveur, considéra le minaret. On entendait à cent mètres plus bas, dans la ruelle, des chants nasillards scandés par des tam-tams.

— Une fête pour une circoncision, murmura-t-il. Ce sont les femmes et les filles enfermées dans une maison qui se réjouissent à l'écart des hommes,

— Se réjouissent, Chabane ? Quel chant de désolation.

— Vous, Français, accoutumé à la vraie joie, vous en jugez ainsi. Mais nous... D'ailleurs je le

reconnais, nous sommes des puritains, des gens sombres. Nous ne savons pas nous réjouir. Tout à l'heure ce tam-tam que vous trouvez lugubre cessera ; un couscous sucré sera servi et puis, quand ils se seront bourrés, les hommes dans une pièce, les femmes dans un autre logis, ils s'en iront dormir sur leurs tapis, dormir... Ah ! la vie est une singulière chose en Kabylie, Monsieur.

— En France aussi, Chabane.

Ayant encore réfléchi quelques secondes, mon ami prononça :

— Il n'y a qu'un beau moment dans l'année du Kabyle, c'est lorsque vient le plein été et que le propriétaire d'animaux monte jusqu'aux prairies hautes du Djurjura. La neige en fondant fait pousser une herbe odorante. Les troupeaux pâturent. La nuit ils sont ramassés dans des parcs entourés d'épines. Les chiens veillent. Les bergers serrés dans leurs burnous s'accotent pour se réchauffer et se sentir moins isolés dans cette montagne imposante. Les étoiles, vues de plus près dans un air plus limpide, paraissent plus grosses. Les roches, au clair de la lune, rappellent les émaux de nos bijouteries. On se sent plus libres. On éprouve je ne sais quelle délivrance et de dominer tous les villages il semble aussi qu'on ait laissé rouler au fond des vallées ses préoccupations.

« Oui, c'est un moment heureux, celui du pacage sur le Djurjura et les Arabes célèbrent avec raison les pasteurs, car ceux-là sont libres de leurs têtes et

de leurs corps, tandis que le pauvre gratteur de terre kabyle est attaché à son petit bien comme l'âne à son piquet... Voilà peut-être pourquoi beaucoup des nôtres sont colporteurs, à travers le monde, c'est leur seule façon d'être des nomades. »

..

Un matin, au soleil levant, de la hauteur qui domine Agouni-Ahmed, je regardais scintiller comme des boucliers de bronze les villages circulaires qui coiffaient les sommets des collines. Des nuages somptueux voilaient ou dévoilaient tour à tour ces bourgades. Sur des champs en pente d'une verdure puissante, des figuiers aux frondaisons circulaires semblaient des danseuses et leurs troncs tors avaient des grâces maniérées. Plus loin, des frênes étaient posés comme des pompons énormes sur le vaste paysage. Des sentiers orangés se ramifiaient dans les oliveraies et des pampres fougueux, escaladant les arbres, festonnaient, doucement balancés par la brise. Tout l'horizon était barré par le grand Djurjura qu'attendrissait l'aurore ; et rose et bleu, presque idyllique, il n'enfermait pas la Kabylie dans une muraille trop sévère. Derrière moi j'entendis le bâton de Djenoun frapper en mesure la roche de la corniche, car tout semblait médité, des gestes, de l'allure comme des paroles de mon ami le Caïd. Le capuchon de son burnous

de laine fine ombrait son visage mélancolique.

— Quelle impression de bonheur, m'écriai-je, mais d'un bonheur plus ample, plus robuste qu'en France et l'esprit bondit de cime à cime parmi ces villages magnifiés par la lumière.

Doucement, il m'approuva, en homme habitué par ses fonctions à s'accorder aux diverses sortes de gens que le hasard l'obligeait à fréquenter. Et tout en murmurant : « Oui, oui, certainement », — il me désignait sur le sentier une troupe de piétons aux gandourahs terreuses, qui remontaient avec la lenteur de la lassitude la rampe conduisant au village. Des sandales en cuir de chèvre, le poil à l'extérieur, chaussaient leurs pieds nus. Leur maigre bistrée était tachée de plaques de boue. A la taille étaient suspendues leurs faucilles. Ils avançaient les coudes hauts, leurs mains serrant les bâtons qui reposaient derrière leurs épaules. Aux longs visages et aux yeux charbonneux de ces arrivants, Chabane les reconnut pour des gens des Kouriet (1).

— Le paysage est peut-être à votre goût, me dit-il, mais ces pauvres diables, — ils jeûnent sans doute depuis quelques semaines, — n'y sont pas sensibles. Les familles nombreuses ! quelle belle matière à enthousiasme pour les sociologues ! Et parce que la densité de notre population égale celle de cette Belgique où pas un pied carré qui ne rapporte sa betterave ou son épi, il s'ensuit qu'en

(1) L'une des tribus les plus sauvages du Djurjura.

pauvre Kabylie, les six enfants de chaque ménage naissant souvent sur des cailloux doivent errer pour trouver pitance.

Les montagnards des Kouriet accroupis au pied d'un mur, la bouche demi-ouverte, montraient leurs dents, et, passifs, attendaient d'être gagés pour les travaux de sape, la fenaison ou les labours.

— Avant de les mettre à la besogne, il faudra leur donner un couscous bien huilé. Oh ! oui ! beaucoup d'huile car leurs jointures sont aussi sèches que la caillasse de ce sentier. Celui qui les embauche doit les remettre en condition de produire un effort, et ces gens mangeraient de l'aube au couchant, sans arrêt, le premier jour.

Nous étant approchés du pavillon croulant qui servait de « djemaa » (1) aux villageois, nous y trouvâmes trois Iataren dont les vêtements paradoxaux semblaient faits de trous réunis par des coutures. Cent pièces diverses composaient leurs chemises et leurs burnous miteux. Ces mendiants se rétrécirent de crainte à la vue du Caïd et ils éprouvèrent le besoin de s'expliquer :

— Nous sommes venus afin de vendre des remèdes, du safran, du henné, Sidi.

Ils sortirent de leurs ceintures des sachets qu'ils ouvrirent afin de prouver leur bonne foi.

— Oui ! Oui ! vous profitez de l'absence des

(1) Lieu de réunion pour les affaires ou la récréation.

maris, descendus à leurs champs, pour tenter les femmes dépensières avec vos drogues.

Les Iataren parurent ne pas entendre cette réflexion.

Immobiles et splendidement abrutis, leurs yeux luisaient comme des gemmes et sans plus d'intelligence qu'elles.

Quand nous fûmes à cent mètres du pavillon, Chabane, la tête baissée, murmura avec un petit sourire :

— Quels escargots, ces Iataren ! La crainte les a figés dans leurs coquilles, mais, tout à l'heure, peu à peu, ils vont sortir leurs têtes de leurs capuchons, ils tendront le cou, regarderont à droite, à gauche, allongeront leurs bras, étireront leur jambes et puis ils se gliseront comme des limaces à travers les ruelles, attendant l'occasion d'engluer quelque sottie femme en lui offrant leurs remèdes de sorciers.

Nous passions à ce moment devant ce qu'on nomme en Languedoc : un « coin », c'est-à-dire une venelle particulière. Devant un seuil barbare, au sol rocheux poli par les générations, une fillette de cinq ans, les cheveux enroulés dans un foulard écarlate et en petite tunique d'un jaune de bouton d'or, appuyait sa douce figure aux yeux de chèvre sur l'épaule d'un pâtre dodu, presque nu, aux attaches déliées, coiffé d'un pétase en forme de champignon et chaussé de sandales en peau de veau dont les lanières se croisaient en spirales jusqu'à ses genoux. Ce garçon de sept ans, déjà grave, semblait un

petit Mercure descendu du Djurjura Olympien. A notre passage, sa compagne se serra contre lui et ce berger puéril, avançant le haut bâton d'olivier qu'il tenait à moitié de sa hauteur, le plaça devant la fillette comme une défense.

— Un frère et une sœur, demandai-je ?

— Non ! c'est un petit valet et sa maîtresse.

— D'où viens-tu, mon ami ?

Avec la gravité d'un vieil homme, le pastour répondit que Dra-el-Mizan l'avait vu naître.

— Combien gagnes-tu ?

— Dieu et mon père le savent.

A la fillette nous dîmes :

— Tu aimes bien ton serviteur ;

Elle lui entourra la taille de ses bras et lui, cambré, digne, fixait la montagne devant lui.

Jamais il ne m'avait encore été donné de contempler telle scène de tendresse dans ce pays austère et j'en fis l'observation. Un soupçon de sourire effleura la bouche lugubre de Djenoun qui prononça :

— On dit de votre pays : la douce France. A chaque sol, ses caractères. Il ne faut pas d'attendrissement en Kabylie si l'on veut vivre.

• •

Un Kabyle très barbu, la chéchia rouge comme un coquelicot très enfoncée et en burnous d'une blancheur de neige, s'avancait à grandes enjambées

sur une délicieuse sente hayée de grenadiers aux fleurs de corail.

— Pas de tendresse, répéta le Caïd, j'entends pour ce qui nous concerne, nous autres Indigènes, mais il n'est pas défendu aux Français de nous donner quelques marques de leur douceur. Tenez, ce Père Blanc que vous preniez pour un Indigène et qui s'en vient de son petit couvent nous donne souvent la sensation d'un autre monde, policé, charitable. Et je dois reconnaître que les Kabyles sont reconnaissants aux Pères de leurs soins, de leurs conseils. Si vos religieux ne nous convertissent guère — je suis moi-même trop Musulman pour le désirer — ils font aimer la France. Nous nous étonnons et nous ne comprenons pas encore que des hommes peuvent abandonner patrie et famille, pour vivre dans nos villages les plus misérables afin d'aider les plus pauvres, les plus infirmes. Singulière profession que celle d'un Père Blanc ?

Cependant le passant nous avait aperçu. De haute stature, d'une quarantaine d'années, les yeux pâles, le teint roux, la barbe de la nuance du chanvre, ses manières étaient brusques et sa voix sourde mais forte. Il s'en revenait de « rebouter » le bras cassé d'un enfant.

— Leurs prairies aériennes, je veux parler de leurs frênes, causent chaque année plusieurs morts et je ne sais combien de fractures, nous expliquait-il. Ces gaillards se croient ailés. Les lois de la pesanteur les ramènent trop vite sur le sol. Mais les

os kabyles se réparent merveilleusement. Quelle rude race !

Il rit et continua :

— Diable de race ou quelle race de diables, comme vous voudrez. Tenez, le Caïd ne m'en voudra pas de vous raconter une petite histoire qui lui est passée au bout du nez sans qu'il en ait eu connaissance, je le gagerais.

Mon ami Djenoun ne sourcilla pas et le Père Blanc commença son récit.

... « Il y a de cela... ne précisons rien, une famille kabyle composée du père, Mohamed hen Mostapha (j'invente le nom), de trois frères, d'une sœur mariée à un colporteur, d'une vieille mère — avait l'habitude de venir nous trouver au couvent. Nous pensions arriver à les christianiser et notre Supérieur n'en doutait plus, lorsqu'une nuit, l'un d'eux, à coups de poing frappés sur la porte, nous réveilla.

— C'est moi, Mohamed. Ouvrez !

— Que veux-tu ?

— Il me faut tout de suite tel et tel remède.

— Impossible. Ils sont trop dangereux. Nous allons t'accompagner puisque l'un des tiens est malade et nous les appliquerons nous-mêmes.

Le vieillard réplique que nous n'avons pas à le suivre. Oui ou non, voulons-nous lui remettre les médicaments ?

— Non ! puisque tu ne veux pas nous indiquer leur emploi et que tu refuses nos soins. Malheureux !

ces produits mal employés tueraient au lieu de soulager.

— Ça va bien, nous répond Mohamed, et il s'enfuit.

Trois jours plus tard on célébrait l'enterrement de sa fille Fathma, mariée à Silem le colporteur. Enterrement splendide, fastueux pour lequel Mohamed avait emprunté une grosse somme à l'usurier Arezki de Tizi-Hibel. Fallait-il que Mohamed et ses fils aimassent Fathma ? Et l'assistance plaignait Silem que, justement, l'on attendait par le prochain vapeur de France.

Eh bien ! voulez-vous savoir la vérité sur la mort de la femme de ce colporteur ?

Le père et ses trois fils, ayant appris que Fathma, en l'absence de son mari parti depuis quinze mois, était devenue grosse, allèrent la prendre à son logis et l'amènèrent dans leur maison. D'abord ils essayèrent de la faire avorter en lui faisant prendre des drogues. N'y parvenant pas, ils pensèrent à nous demander certains produits qui auraient tué une bête. Devant notre refus ils avaient tenu un conseil de famille. Les mains attachées, Fathma fut sommée de donner le nom de l'homme qui avait remplacé son mari absent.

Ne doutant pas du sort destiné à son amant, qu'elle aimait, la malheureuse ne voulut pas le trahir.

Avec un morceau de bois et de la corde, Mohamed fabriqua un garrot et le mit au cou de sa fille.

— Répondras-tu ? Quel est le père du bâtard ?

La jeune femme resta muette. Tour de corde au garrot. Cri de douleur.

— Quel est cet homme afin que nous nous ven-
gions.

Stoïque, Fathma serrait les dents. Nouveau tour de garrot. Nouveau hurlement.

— Quel est ce misérable qui nous ravit notre honneur ? Parle ?

Le silence toujours. Maintenant les frères, enragés de haine, moulinent la corde qui se tord, se rétrécit. Horrible râle de l'infortunée.

— Son nom ! Son nom ! ou tu meurs.

Sachant bien qu'elle était condamnée de toute façon, car, en Kabylie, ces choses ne se pardonnent jamais, Fathma n'ouvrit pas les lèvres. Alors sous l'action du garrot, peu à peu ses vertèbres cervicales furent brisées.

Le surlendemain ses justiciers organisaient cette impressionnante fête de deuil où cent cinquante Kabyles mangèrent de la viande comme ils ne l'avaient jamais fait de leur vie. Lorsque Silém le colporteur arriva, riche de trois mille francs, il les joua dans la huitaine aux cartes. Décidez de savoir s'il le fit par vice ou par chagrin ?

Ayant réfléchi, le sage Djenoun répondit :

— Il aimait le jeu, voilà tout !

— Vous les connaissez mieux que moi, Caïd, avoua le Père Blanc.

— Quelle erreur ! protesta Chabane, vous venez

de m'apprendre un drame que j'ignorais. Et combien d'autres secrets vous parviennent au couvent que je ne saurai jamais.

Le religieux rit.

— Vos Kabyles sont trop démocrates pour fréquenter les chefs de votre sorte. Nous autres, petits moines, nous ne les intimidons pas. Tenez ! vous plaît-il d'apprendre une autre anecdote ? Vous connaissez Aït Rahman ? Ce brave épicier-usurier se croit l'homme le plus civilisé du douar. Or, il s'en revint dernièrement d'Alger chargé de cadeaux pour sa jeune épouse. Mais la jalousie est vive, vous le savez, entre ces dames de village. Le pauvre Aït Rahman n'osait pas parer sa femme de ses nouveaux achats. Il attendit donc une nuit de pleine lune. Par hasard, le père Supérieur et moi nous avons veillé afin de prendre sur le fait les voleurs de nos roses. Nos voisins ne nous dérobaient pas nos fleurs pour les revendre mais pour en composer des infusions qui guérissent, paraît-il ? les hommes de l'ivrognerie. Malgré l'excellence du but poursuivi nous voulions pincer les coupables. Donc, à minuit, entendant marcher sur le sentier, nous nous avançons sur la terrasse, et, à travers notre treille, qu'apercevons-nous ? Une jeune dame française mise à la dernière mode d'Alger, abritant son chapeau à plumes d'autruche avec une ombrelle brodée de fleurs. Grand Dieu ! les rayons de la lune étaient-ils donc si pernicious pour son teint qu'elle se couvrit de la sorte ? Une Française élégante, au milieu de la

nuit, seule, en pleine Kabylie ! Quelle aventure ! Nous allions l'interpeller et lui démontrer son imprudence, quand un Kabyle trapu la rattrapa :

— Turkia, prononça-t-il, pose ton ombrelle sur l'épaule et ne la tiens pas comme un bâton. Ne marche pas dans ta jupe. Ne te secoue pas de la sorte. « Elles ne font pas comme ça ! » Tiens, vois comme *elles marchent*.

Et l'épicier Aït Rahman mimait grotesquement la démarche à petits pas sautillants d'une élégante Européenne.

Ce pauvre homme ayant acheté une toilette de Parisienne n'osait pas en revêtir sa femme pendant le jour ; pour l'essayer, il attendait la nuit et la clarté lunaire.

Sur ces mots le Père Blanc prit congé de nous. Il s'éloignait quand un cavalier de grande mine, monté sur une mule grasse harnachée d'une « barda » brodée, s'inclina devant le religieux qui lui rendit son salut. Puis ce voyageur à haut turban et fin haïck disparut dans les agaves et les oliviers.

— Je ne vous savais pas en aussi bons termes avec ce marabout de Tizi-Ouzou, s'étonna mon ami Chabane.

Gaîment le Père Blanc s'écria :

— Comme me le confiait un jour ce pauvre marabout arabe abandonné des Kabyles : « Les gens de ce pays ne veulent plus me donner le baiser sur la tête. Il n'y a plus que les Pères Blancs à me respecter ».

Ayant encore médité, le Caïd prononça :

— Les « akrouni » (1) se lassent de donner de l'argent aux marabouts pour en recevoir des conseils. Si les bénédictions maraboutiques ne coûtaient que des prières, les akrouni seraient nombreux comme les cailloux de ce chemin.

— Oh ! Oh ! Oh ! s'exclama le Père en fixant le Caïd avec une singulière insistance. Etes-vous bien certain, au moins, que les Kabyles aisés, certains Caïds par exemple, n'entretiennent pas encore les marabouts de leurs petits cadeaux?...

Djenoun ferma les yeux.

..

Cet après-midi de pluie, Chabane me retint dans la petite pièce qui lui servait à la fois de bureau et de salon. L'écurie touchait à cette salle et, de temps à autre, Meddour, le cavalier rouge, mon garde du corps, venait s'asseoir familièrement avec nous ou retournait panser son cheval ou bien s'en allait dans les maisons voisines invité par des amis, car les cavaliers sont gens du pouvoir qu'il convient de mettre dans ses intérêts.

— Ah ! l'amour-propre des Kabyles leur fait commettre parfois des actes qu'ils regrettent... heu ! les regrettent-ils vraiment, ces actes, réfléchit mon

(1) Affiliés à une confrérie musulmane.

ami en me regardant, le menton bas et ses gros yeux remontés vers moi avec une expression ambiguë où l'ironie se voilait de fatalisme.

— Des exemples, Caïd ?

— Des exemples ? Eh bien ! je sais des Kabyles qui ne sont devenus usuriers qu'afin de prouver qu'ils étaient des malins. Un marchand se montre très âpre au gain « pour l'honneur », comme il le déclare. Tromper un chaland avec art, quelle gloire ? Mieux encore, je connais des jeunes gens laborieux qui devinrent brigands « par orgueil ». Ils désiraient affirmer qu'ils avaient du courage, des ressources, de l'imagination et que si des milliers de montagnards peuvent cultiver leurs champs, il n'appartient qu'à l'élite physique et intellectuelle de mener la vie de coupeurs de route. Ce qui prouve bien en quelle estime les Berbères tiennent les bandits, c'est que l'un de nos présidents, le défunt A..., donna sa fille à un chef de voleurs.

« Ne faut-il pas d'ailleurs une habileté réelle en nos villages pour dévaliser les habitants sans qu'ils s'en doutent. Le maniement de la « tanouga » (1) est un art et les artistes, n'est-il pas vrai ? méritent d'être placés au-dessus du commun des mortels. Le fils d'un de mes amis, charmant garçon, il pouvait devenir bachelier, licencié, que sais-je !... passe pour l'un des plus habiles praticiens de la tanouga.

(1) Sorte de crochet d'acier en usage chez les perceurs de murailles.

Croyez bien que son prestige n'en est pas diminué, au contraire. Il risque un coup de fusil, s'il est surpris ; mais les actions ne sont glorieuses qu'en raison même du péril qu'elles vous font courir. Quel coquet instrument que la « tanouga ». Cette pointe terminée par un petit crochet permet de débarrasser chaque moellon de son mortier. Lorsque le fruit mûr est bon pour la cueillette, un compère placé à la base de la maison visée reçoit dans son burnous tendu la pierre qui tombe sans bruit. Sept à huit fois l'opération est recommencée et les braves gens qui dorment dans la pièce n'entendent rien. Enfin lorsque le trou permet le passage d'un homme, le voleur s'introduit dans la pièce, trotte à quatre pattes comme un chat sans donner l'éveil, dérobe les objets de valeur et s'enfuit. Et même si le fripon se fait tuer ou emprisonner, il ne jouira pas moins d'une réputation propre à consoler ses parents.

Sur ces mots, de son pas méthodique, Chabane me fit descendre un sentier que les grenadiers et les pampres décoraient. Sous leurs arceaux de verdure, j'eusse rêvé d'une idylle, mais le spectacle d'un jeune Kabyle enlaçant une svelte fille ne se verra jamais en Berbérie ; l'amour, tendresse et galanterie, comme nous l'entendons, n'y existe pas.

Au détour du chemin nous aperçûmes à l'ombre d'un figuier trois villageois qui, brusquement, abaissèrent leurs mains, puis remontèrent leurs burnous sur leurs têtes. De la distance qui nous séparait d'eux, ils apparaissaient sur l'herbe comme

trois tas de farine. Le Caïd paraissait ravi. Son front ridé s'éclaircit.

— Il m'est toujours agréable de prendre sur le fait un amin. J'avais prié celui de ce village de veiller sur les joueurs qui perdent leur bien aux cartes et, que vois-je ? Ces trois personnages maintenant sages comme des marabouts, ne les croirait-on pas en adoration devant Allah ? sont deux tamen et un repris de justice. Si les chefs de quartier jouent, c'est évident, l'amin n'en ignore rien. Il suffit.

Nous nous éloignâmes ; les joueurs toujours ensevelis sous leurs lainages ne remuaient pas plus que le figuier qui les ombrageait. Après une cinquantaine de pas, Chabane murmura :

— Faut-il vous révéler l'origine de la fortune de ce repris de justice qui ne manque pas d'aisance. Le « thajalt » lui fournit les biens dont il vit. Si vous en ignorez la signification, je vous apprendrai qu'il consiste à dérober d'abord, par exemple, un couple de bœufs, et à se rendre ensuite chez le volé auquel on tient ce discours : « Tes bœufs valaient mille francs, donne-moi quatre cents francs et tes bêtes se retrouveront dans tel ravin ».

Comme cette conversation se tient à huis-clos, la victime ne peut que s'incliner devant les exigences du voleur ou doit renoncer à ses bœufs.

A peine Chabane terminait-il cette inquiétante confidence, qu'un Kabyle large d'épaules, mince des hanches et au visage effilé d'un beau dessin, baisa

sa manche puis lui retint la main avec une affection démonstrative, le priant à dîner :

— Je n'en ferai rien, répondait le Caïd. — Je vous en prie ! — N'y comptez pas. — Je vous en supplie ! — J'en serais heureux mais je ne puis vraiment... — Vous me désoleriez. — Je suis touché jusqu'à l'âme et cependant... — Par Dieu ! Ne me refusez pas, notre repas serait manqué sans votre présence...

Peu à peu les interlocuteurs s'animèrent, se pressèrent, luttèrent de courtoisie. Enfin, ce passant de bonne mine ayant encore posé ses lèvres sur le burnous du Caïd, celui-ci lui promit de se rendre à son couscous.

— Si j'avais accepté à la première demande, j'étais perdu de réputation, me confia Djenoun, lorsqu'ils se furent séparés ; et si ce Kabyle n'eut pas persévéré dans son invitation, je l'eusse tenu pour un homme sans éducation.

*
*
*

Nous étions rentrés dans le village et nous dûmes nous écarter pour livrer passage à une femme à mollets de coq et grandes dents de loup qui portait sur ses reins osseux le lourd montant d'un métier à tisser.

- La pauvre vieille ! A son âge, quelle pitié !
- Vieille ? Houga ? Trente-cinq ans à peine.
- Quelle plus grande pitié encore ! C'est son mari

qui, naturellement, en bon Kabyle, l'accable de travaux éreintants.

— Vous vous trompez. Veuve, Houga, par amour maternel, s'oblige à cette existence cruelle afin d'entretenir ses quatre enfants. Beaucoup de nos femmes préfèrent miserer que de donner à leurs fils un beau-père. Il y a dix ans, cette femme gracieuse retenait encore les regards de nos hommes quand ils la voyaient descendre à la fontaine. Elle fut demandée par un marchand et un bijoutier. Elle refusa le bien-être en même temps que le bonheur, par orgueil. Houga croit que, plus tard, ses garçons la récompenseront de son sacrifice et qu'ils diront :

« Nous te bénissons, mère, d'avoir souffert afin de garder fidélité à notre père et de nous avoir ainsi conservés libres de tout maître ».

Ahanant sous la poutre qui l'écrasait et l'obligeait, pour laisser passage, à marcher de côté comme un crabe, Houga venait de rentrer dans sa cour, lorsque bondirent par-dessus son seuil deux gamins bistrés, aux maigres anatomies à peine voilées d'une petite chemise de laine. Ils tenaient des plats vides, de ces plats de terre cuite décorés de dessins géométriques :

— Voilà Ferhat (le content) et Arezki (l'heureux), les aînés de Houga qui vont chercher de porte en porte le couscous dont ils se nourriront.

Les garçonnetts descendaient avec des bonds la ruelle. S'arrêtant devant une porte de frêne brut, ils clamèrent :

— Ia Sekat ! Ia Sekat !

Une voix gronda :

— Anoua oua ? (Qui lui ?)

Les petits mendiants répétèrent :

— Ia, Sekat !

Plus rude, la voix reprit :

— Oua Ka ? (Qui, ainsi ?)

Les fils de Houga s'expliquèrent. Par l'entre-bâillement du seuil, un bras s'allongea et une main laissa tomber une pincée de semoule dans un plat.

Après une heure de quête, les petits malheureux allaient rapporter à leur mère un couscous formé de soixante semoules différentes, chaque famille, aussi pauvre fut-elle, contribuant à l'entretien de Houga et ses enfants, car la charité est une grande vertu de la race kabyle, vertu presque contradictoire chez cette population âpre au gain. Mais les contrastes ne sont-ils pas la base même de toute psychologie humaine et l'unité saurait-elle jamais se rencontrer ailleurs que dans le citoyen idéal, construction cérébrale d'un Jean-Jacques Rousseau.

Le Caïd me ramenait vers son logis lorsqu'un villageois, caché dans une oliveraie, chanta :

« Je l'ai mangé avec du bouillon
 » Il m'a mis le feu au corps.
 » Je l'ai mangé sans apprêt
 » Mes entrailles se sont gonflées.
 » Je l'ai mangé avec des mauves,
 » Mon ventre s'est enflé.
 » Je l'ai mangé avec du beurre
 » Et je sentais le chien. »

— Par Dieu ! je me contenterais bien de cette nourriture, moi, s'exclama une laide fille au nez trop court qui remontait le sentier, chargée d'herbes.

— Ce chanteur faisait allusion au couscous obtenu avec de la farine de glands doux, triste nourriture, m'expliqua mon ami. Smina, cette pauvre, l'envie.

A vingt mètres, au-dessus de nous, une vieille harpie, dont la peau fripée ressemblait à l'écorce d'un orme, bavait en essayant d'atteindre de son bâton les enfants qui voulaient descendre le chemin.

Djenoun m'apprit que depuis dix ans, Smina, la fille au nez court, travaillait et même mendiait afin d'entretenir cette idiote dont elle recevait parfois des coups.

— C'est l'amour-propre de cette fille, conclut le Caïd ; elle sauva l'honneur de sa famille en empêchant sa tante de mourir de faim. Si elle voulait raconter sa lutte pour secourir cette parente, Smina serait obligée de vous avouer que, certain hiver, elles durent se contenter de paille hachée mêlée au son d'orge. Vous lui voyez dans les bras des herbes : mauves, orties, coquelicots, dont elles fabriqueront un bouillon. Des Smina et des Alima vous en trouveriez à la douzaine dans nos tribus. Trop de dents veulent se nourrir en Kabylie et l'industrie et le courage de nos Berbères ne peuvent suppléer à la pauvreté de notre pays.

S'enfermant dans son burnous et son grand front

penché vers le sol, Chabane continua d'une voix sombre :

— J'ai fait un rêve. Pourquoi dix mille et même cinquante mille familles kabyles n'iraient-elles pas s'installer dans le midi de la France? Vos Basses-Alpes sont dépeuplées. Or, ce département, c'est presque la Kabylie comme climat et comme sol. Oui, pourquoi mes compatriotes n'iraient-ils pas ressusciter vos provinces appauvries en hommes?

Après un long silence que traversa le ricanement de l'innocente Alima, le Caïd rabattit son capuchon et soupira :

— Nous ne sommes pas de plus mauvais hommes que les autres hommes. Vos paysans nous seraient-ils supérieurs s'ils vivaient dans le Djurjura? C'est la terre qui fait la race. Douce France et heureux Français !

NOS ÉCOLES INDIGENES ET LA PAIX FRANÇAISE

Au cours de notre récent voyage, colons disséminés dans le bled et administrateurs des Communes mixtes d'Algérie, nous déclarèrent :

« A la fin d'août 1914 nous pouvions concevoir quelque inquiétude sur l'attitude des éléments turbulents, arabes ou berbères, à la suite de la marche des Allemands sur Paris. Merveilleusement renseignés, et comment ? les Indigènes attendaient les événements. Quelle ne fut pas leur surprise lorsqu'à la fin de septembre, ils virent rentrer les instituteurs et institutrices comme à l'ordinaire dans les écoles les plus aventurées du Sud et dans les tribus du Djurjura. Alors, dans les trois provinces, les Musulmans dirent :

— Puisque ces maîtres rentrent et qu'ils ouvrent paisiblement leurs classes à nos enfants, c'est que la

France n'est pas battue ; c'est que la France sera victorieuse.

Des directeurs d'école, qui, depuis vingt ans, vivent en plein milieu arabe ou kabyle, nous confient que, depuis ces semaines mémorables, ils ont la joie de constater, par une preuve éclatante, la signification civilisatrice et presque politique de leur enseignement. Ils se sentent les bons ouvriers de la paix française dans le bled sauvage où, ni colons, ni fonctionnaires, ni négociants, ne fréquentent les Indigènes. Véritable pionnier de sa patrie, le maître d'école, doux et patient, est là qui fait rayonner le meilleur de la France : sa langue et son génie ; car non seulement il éduque les enfants, mais il soigne, conseille et instruit pratiquement les parents. Quelle confirmation de leur utilité reçurent de 1914 à 1917 les classes et ouvriers indigènes semés depuis les régions sahariennes et les hauts plateaux jusqu'au littoral (1). Non seulement la guerre, malgré les difficultés du remplacement des maîtres et moniteurs dont beaucoup furent mobilisés, n'a pas obligé à fermer des portes, mais, tout au contraire, cette année, trente-cinq écoles nouvelles avec un total de 44 classes ont été ouvertes. Environ cinquante mille enfants musulmans reçoivent l'instruction primaire française et ce chiffre pourrait être aisément

(1) En 1914 on comptait 965 classes spéciales indigènes auxquelles il faut ajouter les établissements des Pères Blancs.

augmenté si la fréquentation scolaire était entrée dans les mœurs des Indigènes et si les écoles de filles se multipliaient. A l'heure actuelle à peine cinq mille fillettes bénéficient de l'éducation. Les écoles et cours d'apprentissage créés en leur faveur sont immédiatement remplis, constate M. Ardaillon, le recteur de l'Académie d'Alger.

Entre les régions de l'Algérie favorisées par le nombre de leurs écoles, la Kabylie vient au premier rang. Montagneuse, difficile d'accès, sans routes vers le Djurjura, sans chemins de fer, prolifique, guerrière et commerçante, avec une population d'esprit vif, la Kabylie pouvait demeurer un foyer d'insurrection. Que convenait-il de tenter pour prévenir chez ces fils d'insurgés une nouvelle révolte ? Une solution à la fois élégante et bienfaisante prévalut au gouvernement d'Algérie : ouvrir des écoles, même et surtout dans les villages montagnards les plus écartés du mouvement de la colonisation. Construire dans les tribus les plus arriérées des écoles qui seraient les maisons représentatives de la France et y envoyer de nombreux ménages français d'instituteurs, une élite par l'esprit de sacrifice et de vaillance. Car il faut bien s'imaginer que les fondateurs d'écoles dans les douars hostiles furent presque des héros dont la vie mériterait d'être célébrée. Le colon, avec un labeur et des risques égaux, tente la fortune ; l'instituteur, jamais, qui prend sa retraite presque aussi pauvre qu'à son entrée dans l'enseignement.

... Pendant cette guerre il nous intéressait d'aller surprendre en plein Djurjura dans leurs établissements tellement isolés qu'en cas de danger le secours leur arriverait bien tard, les braves gens qui continuent d'éduquer leurs petits Berbères et rassurent, par leur seule présence, les imaginations inquiètes des Indigènes.

..

A l'école de T.-M. je me réveille dans la petite chambre réservée à M. l'inspecteur d'académie. Les volets poussés j'explore cette habitation où j'arrivai de nuit guidé par la lanterne de mon cavalier rouge. Des arbres : noyers ronds et argentés, figuiers flexueux, cerisiers criblés de leurs fruits en gouttes de sang, caroubiers majestueux et funèbres, jeunes châtaigniers aux feuilles vernissées et treilles dignes des fresques d'un Gozzoli font un entourage heureux aux bâtiments scolaires.

Au-dessus des arbres, un ciel d'un bleu méditerranéen voit voguer des nuages rebondis comme de gros marchands arabes en leurs burnous de laine. Un sentier ombragé de frênes émondés auxquels on n'a laissé qu'une tête empanachée et deux bras écartés comme s'ils voulaient étreindre la campagne, longe la cour de récréation. Sur ce sentier défilent des Kabyles juchés sur leurs mulets recouverts de tapis sahariens. Le fusil en travers de leurs montures, ces

passants se défendent de la fraîcheur matinale sous leur capuchon profond. A peine leur nez aigu et leur menton dépassent-ils le tissu. Quelquefois ils tournent vers l'école leurs visages anguleux, aux sourcils jaloux. Ces montagnards se rendent à leurs champs égaillés parmi les collines.

Des cris stridents retentissent. Vers l'école une cinquantaine de petits bonshommes bruns, presque nus, sauvages et ardents, accourent. Ils cabriolent avec cette grâce inimitable des enfants africains aux jambes élastiques, aux reins de chat. Quelle impétuosité ! Ah ! certes, ils ne ressemblent pas aux élèves lourdauds de nos bourgades de l'ouest que leurs sabots ou leurs brodequins ferrés rendent patauds. Comment bondir lorsqu'on est vêtu tel un esquimau et chaussé de semelles en bois qui vous attachent à la terre ? Le secret de l'élégance corporelle de ces écoliers kabyles c'est la liberté de leur corps à peine recouvert d'une gandourah fendue sur la poitrine. Enfin les montagnes du Djurjura façonnèrent leurs jambes aux minces attaches et aux muscles forts.

Ces enfants se mirent à jouer aux jeux qui naquirent sans doute spontanément sous tous les cieux : cheval-fondu, saute-mouton, marelle ; ils s'amusaient avec une sorte d'emportement farouche qui n'excluait jamais la grâce des attitudes.

Deux instituteurs indigènes en ce costume hybride et regrettable, qui associe notre veston au sérroual bouffant et la chéchia aux bottines, se pro-

menaient ou s'arrêtaient tout à coup pour discuter en fixant le Djurjura tavelé de bleu par ses bois et zébré d'or par les chemins qui zigzaguaient des vallées vers le sommet où les dernières neiges scintillaient encore sur les pics chauves.

Avec la spontanéité d'une bande de moineaux, les écoliers sautèrent sur les murets qui dominaient un pré où des faucheurs de Dra-el-Mizan, en houseaux crottés, rappelaient par leur allure les bergers d'un Roger de la Pasture. Les parfums du romarin et de la menthe s'exhalaient des herbes fauchées tandis que les enfants raillaient ces gens salariés par leurs parents. Un enfant au travedait (1) brodé de soie, imita le chant du coucou et son doigt désignait les travailleurs. Des trilles de rire saluèrent sa moquerie. Indifférents, les faucheurs rapprochés des figuiers retirèrent de leur ombre des cruches rouges d'une forme antique. Se cambrant, ils élevèrent ces gargoulettes et laissèrent tomber dans leurs bouches ouvertes le jet de l'eau.

— Bibiti ! Bibiti ! crièrent les écoliers (2).

— Toujours l'instinct natif de cruauté chez tous les enfants, ceux de France comme ceux d'Afrique, prononça derrière moi le directeur de l'école. Cependant mes élèves m'étonnent ce matin. Il faut que ces gens de Dra-el-Mizan leur soient suspects.

(1) Sorte de gilet.

(2) Chant du Hochequeue qui prend les attitudes d'un buveur lorsqu'il mange.

Peut-être quelque histoire de çof? Sait-on jamais toute la vérité même en vivant comme moi, depuis vingt-neufans, parmi ces Kabyles? Oh! ne me croyez pas désabusé. Je me défends du pessimisme. Je suis même assez content de mon œuvre et j'ose déclarer que mes anciens élèves, toujours respectueux, sont reconnaissants. Tous nos instituteurs de France sauraient-ils en dire autant?

Nous étions descendus dans la cour et le directeur me présenta ses meilleurs élèves en me donnant la traduction de leurs noms :

— Voici Lounas (Jonas) et Boussad, ce qui signifie : le possesseur du bonheur. Ah! l'imprudence des prénoms ; cet enfant est de complexion mélancolique. Cet autre gamin lymphatique s'appelle Mahiout, le vivant. Ses parents, des mendiants, furent ironiques en appelant le garçon maigre qui vous salue : Chabane, le Rassasié. Par contre ces deux diables à la mine satisfaite, Arezki (l'heureux) et Ferhat (le content) portent assez bien leurs noms. J'espère, Monsieur, que vous ne vous étonnerez pas de m'entendre nommer mes élèves : Lounas, Boussad, Mahiout, Chabane, Mouloud, Boukalfa, Malek. Je connais de mes confrères, excellents démocrates, qui gravement appellent : M. Lounas, M. Marouf, M. Youcef, M. Touileb, M. Sehib, des gamins presque à l'état de nudité et vivant à peu de chose près comme les sauvages dans leurs abris primitifs. A la bonne franquette et comme dans les écoles de la métropole, nos vieux maîtres disent :

Jean, Gaston, Louis, Mathurin, lis, écris, tais-toi, je ne crois pas humilier mes écoliers kabyles et j'évite le ridicule.

« Ici, dans cette école, je régente mon petit monde sans férules. Il faut d'ailleurs le reconnaître, les jeunes Kabyles sont aisément disciplinables. Un bon instituteur tient véritablement dans sa main une classe de cinquante élèves ; leur docilité et leur application méritent des éloges. Voilà ce que peut assurer un vieux directeur satisfait de sa mission, tandis qu'il vous arrivera peut-être de trouver quelques jeunes instituteurs médissant de leurs petits Kabyles parce que leur femme regrette Alger, Nîmes ou Marseille et qu'ils ne peuvent eux-mêmes satisfaire leur instinct de sociabilité. Evidemment il est pénible de vivre isolés comme nous en plein bled berbère. Nos amis y sont rares et nous pouvons demeurer des semaines sans rencontrer un Français. A cela, un remède unique : fonder une belle, une forte famille française. L'instituteur sans une femme vaillante et de sa profession, adjointe de son école, et sans enfants, fatalement se découragera, non point parce qu'il n'obtiendra pas de résultats mais parce qu'il croira n'en pas obtenir. Illusion à rebours, plus funeste encore que l'autre. La mélancolie, le pessimisme abusent un excellent maître et lui font nier la réalité, à savoir que son effort est toujours récompensé, non pas peut-être par de brillants succès mais par la lente floraison des esprits incultes de ses élèves.

« Or, dans son désir d'obtenir, en une génération, des Kabyles comparables à de petits Français, cet instituteur se lamente tandis qu'il devrait s'enorgueillir. N'est-ce pas déjà stupéfiant de faire passer le certificat primaire presque à égalité d'âge avec leurs camarades de France aux gamins arrivés cinq années auparavant aussi nus de connaissances que de corps. Voilà ce que nos inspecteurs soucieux, trop soucieux, et nos administrateurs impatients, trop impatients, ne devraient jamais oublier. La *furia francese* veut tout emporter au premier assaut, or, c'est une guerre de tranchées qu'il faut livrer à l'ignorance berbère. »

A ce point de son discours, les yeux toujours vifs de ce bon directeur brillèrent de malice :

— Il ne sera pas dit, continua-t-il, que je vous tairai les côtés regrettables de nos écoles franco-kabyles. Aussi bien nous ne sommes pas les auteurs de ces erreurs. Figurez-vous, — jurez-moi que vous ne répéterez jamais mes propos, — figurez-vous que nous recevons en bonne partie nos programmes scolaires de Paris, et l'université métropolitaine, ce chapitre de chanoines, nous impose nos matières d'enseignement et même la manière de les cuisiner pour les faire goûter à nos écoliers berbères (1). Merveille de centralisation ! N'est-il pas admirable de songer qu'on nous ordonne des méthodes et des

(1) L'auteur laisse toute la responsabilité de ces critiques, — justifiées, nous assurait on à Alger, — aux directeurs des écoles qu'il visita.

exemples déjà discutables dans nos provinces et souvent... ridicules... ma foi ! le mot est lâché, — lorsqu'il s'agit d'enseigner des Musulmans vivant comme l'humanité la plus primitive. N'est-ce pas étrange d'obliger nos Arezki et nos Mahiout qui couchent pêle-mêle sur le sol avec père, mère, frères, sœurs, à traiter un devoir de style dans ce goût : « Devant le foyer qui flambe, autour de la table familiale, l'écolier raconte, à sa bonne grand-mère attentive, l'emploi de la semaine. Réflexions du père. Conseils de la mère à son fils. Politesse du bon élève pour ses charmantes sœurs qui l'entre-tiennent elles-mêmes de leurs travaux à l'école ».

« Et il faut que nos sauvages rédigent sur ces données inconnues. Ah ! permettez à mon rire d'éclater lorsque je songe à la bonne grand-maman kabyle et au père kabyle tendrement appuyé sur l'épaule de M^{me} Fathma, son épouse, et à ses sages petites sœurs choyées à coups de pieds comme le veut la coutume ! Et, en fait de table familiale, nos élèves ne connurent jamais que nos tables d'école ? Quant au foyer, mes écoliers doivent se l'imaginer par le « Kanoun », ce trou creusé dans le sol de terre battue et qui ne fume qu'à l'heure des repas. »

S'étant tu, le directeur reprit à voix basse en me désignant les têtes bistrées de ses élèves qui bondissaient dans la cour en s'interpellant à cris gutturaux :

— N'est-ce pas un peu hardi de vouloir appliquer nos programmes de France qui supposent chez les

élèves un amas déjà formidable de connaissances usuelles apprises dans leurs familles, à ces Berbères primitifs. Nos écoles provinciales sont fréquentées par de petits civilisés vivant en pleine civilisation. Mais ici, il faut tout apprendre à nos Kabyles, même le nom et l'usage du mouchoir. Comment s'étonner que nos perroquets les plus dociles, retournés à leur forêt vierge, oublient une partie de ce que nous leur avons appris avec tant de peine. Du moins ce qui reste de science à mes anciens élèves arrivés à l'âge d'homme, les retient dans la sagesse depuis le commencement de cette guerre. Ils savent que notre pays n'est pas un Islam à tribus anarchiques. Ils ne savent peut-être plus que cela mais c'est déjà quelque chose !

Brusquement mon hôte s'interrompt ; son honnête figure exprimait à la fois la contrition et la crainte. Sa timidité que la solitude avait développée, acheva de le troubler. Il frotta ses mains et marcha de côté, à petits pas, pour s'écarter de moi. D'une voix balbutiante, il me fit promettre de ne jamais écrire une ligne de cette boutade. Je promis de tout cœur.

*
* *

A l'école d'A.-L., dans une tribu éloignée de toute route. Quand j'entre dans la classe des petits, leurs poitrines, déjà musclées et fermes comme des bou-

cliers, s'offrent en toute innocence. Leurs soixante têtes nues, rasées de frais, oscillent en psalmodiant sur un rythme amusant la phrase que vient de prononcer le maître. Le soleil illumine la vaste salle et des rayons se jouent sur leurs burnous. Le Djurjura d'un bleu velouté emplît les baies ouvertes de sa présence magnifique ; au premier plan les frondaisons de quelques frênes projettent leur ombre sur l'aire dorée de la cour. C'est un spectacle de bonheur. Les enfants interrogés répondent avec un accent rauque tellement ils y mettent de bonne volonté. L'instituteur, Z..., un Méridional au masque de César, s'acquitte correctement de ses devoirs mais je le sens mélancolique. Quand je lui fais compliment sur la bonne mine de ses écoliers, il me confie que, pourtant, ces enfants qui s'en viennent parfois de hameaux lointains dans la montagne, n'apportent pour leur repas de midi qu'un mince triangle de galette sans levain et quelques figues. Il voudrait pouvoir les alimenter convenablement. L'ayant félicité sur la propreté de leurs gandourahs, il m'avoue d'un air funèbre que leurs vêtements sont lavés une fois par semaine ; il l'exigea. A la suite de cet ordre les enfants qui ne possèdent qu'une gandourah pour toute fortune doivent s'abstenir de se rendre à l'école lorsque le tissu n'a pas séché.

— Pauvres gosses ! Je ne puis pourtant pas leur fournir cinquante vêtements de rechange. Je le regrette.

Et comme je lui demande si les petits Kabyles se plaisent à l'école :

— L'obligation scolaire existe jusqu'à treize ans et le juge de paix condamne à l'amende les parents qui n'envoient pas leurs fils à l'école. Dans ces conditions sait-on jamais la part de bonne volonté personnelle de ces enfants et de leurs pères ?

En parcourant la ligne des tables je remarque la diversité des types de ces élèves ; le visage sémite, mince et souffreteux, y côtoie la tête carrée, et l'ovale parfait d'une figure arabe contraste avec le type lunaire à grosses lèvres d'un gamin au teint de caramel. Cheveux rouges, cheveux noirs luisants ou tignasses laineuses poussent sur ces crânes divers.

— Ah ! voyez-vous, reprend le maître, il y a beaucoup trop de sang nègre chez les Kabyles. Et l'on parle de la race berbère ? C'est un mélange de tout ce que vous voudrez : Couloughis, Arabes, Juifs, Levantins, Européens dégénérés, Turcs, Soudanais. J'aime les ethnographes et leurs théories : certains ne revendiquent-ils pas ces Kabyles pour leur Occitanie et ils les croient nos frères. Grand bien leur fasse.

— Trouvez-vous donc les Kabyles très inférieurs à nos paysans des provinces de l'ouest, par exemple ?

— Non ! Et j'exagérerais tout à l'heure. A la vérité, nous autres maîtres nous avons un tel désir d'obtenir de bons résultats, surtout en ces années troublées, que nous exigeons trop de vertus de nos Berbères.

Dans leur ensemble ils sont égaux en intelligence aux petits paysans de France puisqu'ils sont capables de se présenter au certificat primaire au même âge qu'eux et de l'obtenir dans une honnête proportion.

La classe était terminée et les enfants s'égaillèrent dans la vaste montagne qui les absorba bientôt. Dans le silence de l'école désertée, je me promenais dans la cour avec le directeur et sa femme. Au seuil d'une porte, à l'extrémité des bâtiments scolaires, l'instituteur-adjoint indigène apparut. Un ample séroural bleu de ciel et un veston étriqué le vêtaient. Ses cheveux rejoignaient sa barbe frisée, ténébreuse. Il tenait au poing l'une de ces petites casseroles pour réchaud à l'alcool.

— M. Amalou prépare sa cuisine car il mange seul, dit l'institutrice.

Portant la main à sa chéchia, M. Amalou s'inclina à notre vue sans faire perdre l'équilibre à sa casserole qui semblait pleine de liquide. M. Z. et sa femme lui rendirent un profond salut.

M. Amalou me jeta un regard triste de ses yeux enfoncés sous leurs arcades sourcilières ; et M. Amalou, sa casserole et sa chéchia disparurent.

Ce maître kabyle occupait la chambre située à l'extrémité ouest du bâtiment scolaire, tandis que les pièces des instituteurs français ouvraient leurs fenêtres à l'extrémité orientale. Les trois classes séparaient ces deux logements.

— Faites-vous bon ménage avec votre adjoint indigène, demandai-je à M. Z. ?

— Nous avons pour lui la plus parfaite politesse qu'il mérite d'ailleurs par la dignité de sa vie.

— Vous le recevez sans doute quelquefois ?

— En attendant qu'il nous ait donné la marque de confiance dont mon mari vous entretiendra, me dit M^{me} Z., nous nous contentons de nous demander de nos nouvelles avec urbanité, mais chacun vit chez soi.

A l'oreille, l'instituteur me chuchota :

— Vous ne le croiriez pas, Amalou est marié ? Depuis trois mois, en bon Musulman, il étudie les lieux avant de se décider à faire venir sa femme et ses enfants. Forcément de temps à autre nous apercevrons M^{me} Amalou et il hésite. Mon adjoint rêve d'être nommé directeur d'une petite école à une classe où il serait le seul maître libre de mener à sa guise une vie musulmane avec sa femme et ses enfants.

— Je lui souhaite cet avancement.

— Ah ! Monsieur, réfléchissez. Un maître kabyle ou arabe saurait-il jamais être l'éducateur des petits indigènes, ses coreligionnaires. Les Caïds intelligents, eux-mêmes, ne veulent pas pour leurs fils de ces instituteurs qui ne peuvent être des civilisateurs puisqu'ils continuent de vivre dans leur milieu. Sans doute ils enseigneront avec zèle notre langue, mais, oui ou non, le but que la France se propose en Algérie n'est-il pas plus élevé ? Aucun rapproche-

ment, aucune amitié profonde ne peuvent se concevoir tant que les Indigènes parleront le français avec des âmes restées craintives, dissimulées. On s'en est rendu compte, la connaissance de notre langue sans la formation des âmes c'est comme si nous donnions des bâtons pour nous faire battre. Voyez plutôt des colporteurs berbères qui baragouinent notre langue et même nos patois : au contact des faubouriens de la lie de nos villes, ils nous reviennent débraillés. Peut-être portent-ils cravate et épingle de fantaisie mais ils ont des poux sur le cœur. La connaissance du français sans l'éducation française, c'est un danger.

« Je conclus, Monsieur, en vous disant qu'il serait préférable de fermer les écoles kabyles que de les confier à la direction de maîtres indigènes. Aussi dignes soient-ils, ces Berbères ou Arabes ne peuvent être, — sauf exception — que des répétiteurs excellents au point de vue pédagogique. Sous le contrôle d'un directeur français ils feront merveille et débrouilleront, mieux que nous, les écoliers de première année parce qu'ils sauront les apprivoiser. Quant à nous, Français, nous devons par notre attitude de tous les instants, la dignité de notre vie intime, nos conseils, nos soins médicaux, notre politesse, être de vivants exemples et comme les porte-drapeaux de notre pays en Berbérie.

En esquissant ce beau programme, M. Z. s'était échauffé et je lui fis remarquer que, pour un homme désabusé, il aimait encore sa profession.

Mon observation parut le surprendre lui-même. Il rougit en répliquant :

« Que voulez-vous, on ne se donne pas à l'enseignement sans vocation ».

A ce moment le nez aquilin puis la chéchia, puis la barbe ténébreuse de M. Amalou, qui avait terminé son petit repas solitaire, dépassèrent le chambranle de sa croisée. Soucieux, il s'accouda et soutint son menton sur ses poings réunis. Et toujours cette pensée le torturait :

« Se déciderait-il à ramener sa femme dans cette maison et l'exposerait-il à vivre en contact avec ces Français, ses supérieurs ? Enfin, dans ce bâtiment scolaire sans moucharabieh, les passants kabyles ne risqueraient-ils pas de l'apercevoir du chemin ?

— Oh ! l'Islam ! l'Islam ! gronda sourdement M^{me} Z., qui devinait l'angoisse de ce malheureux.

Quand nous passons sous sa fenêtre, Si Amalou s'incline à nouveau profondément.

Son directeur et M^{me} Z. le saluent sans un mot, et la fenêtre du proscrit volontaire se referme avec un bruit aigre sur ses gonds rouillés.

..

Le directeur de la grande école à quatre classes de T. vient à moi, les mains tendues. La joie de vivre rayonne sur son visage haut en couleur, un cordial visage de Bourgogne. Sa femme lui ressemble :

c'est la bonté, la vaillance, la gaieté, et leur fille mérite d'être leur digne adjointe avec sa douce figure entêtée, à front bombé, comme nos imagiers en sculptaient aux porches des cathédrales.

Les bâtiments scolaires édifiés sur une crête dominant un merveilleux panorama de montagnes. Le soleil et l'espace illuminent et grandissent cette maison de France, où s'enseignent les vertus de notre race à deux cents jeunes Kabyles sages comme des petits moines, dont ils prennent les attitudes recueillies en leurs burnous à capuchons.

— Laissez-moi vous donner mes impressions de Kabylie comme elles me viendront, s'écrie M. G. J'ai vingt-cinq ans d'expérience et je suis assez vieil instituteur pour rester impartial dans mes appréciations. Eh bien ! je suis du même avis que mon confrère, le directeur de Taguemmount-ou-Kerrouch, avec les Kabyles, des maîtres dévoués obtiennent des résultats supérieurs à ceux que nous pourrions espérer avec des élèves de même âge en France. Ils acceptent volontiers nos disciplines et sont sensibles à nos leçons. Quant à notre situation morale d'instituteurs en Kabylie, je ne crois pas nous flatter en disant qu'elle est considérable.

« Lorsque, après ces vacances, nous sommes revenus prendre nos places derrière nos tables, la population indigène n'eut qu'un cri : « La France gagne puisque ses maîtres rentrent (1) ».

(1) Le fait frappa presque aussi vivement les imaginations des Indigènes en octobre 1915 que l'an précédent.

« Nous ne rentrions pas tous d'ailleurs, car la mobilisation réclamant des hommes plus âgés, un certain nombre de mes collègues étaient partis pour l'armée. Par contre, — ici M. G. rit avec bonhomie, — je me suis laissé raconter que les cadres des instituteurs indigènes restaient archi-complets car quelques-uns seulement s'étaient engagés, mettons une escouade et son caporal ! »

A la suite du directeur de T., j'étais entré dans une classe. Quoique les enfants ne fussent pas gardés, ils étaient restés immobiles, silencieux.

— Oui, la classe, c'est pour eux quelque chose de sacré. En Kabylie c'est mieux qu'une mosquée et ma chaire est un autel respecté. Plus tard, lorsqu'ils m'ont quitté, mes anciens élèves dont quelques-uns devenus bacheliers occupent des situations de caïds, d'interprètes, de fonctionnaires, restent mes amis, ne passent jamais devant mon seuil sans m'entretenir de leurs affaires et de l'évolution des Kabyles, ce thème à perpétuelles philosophies.

... J'avais remarqué qu'un certain nombre d'écoliers portaient, suspendus par une ficelle au cou, un morceau de roseau fermé par un bouchon d'étoffe qui contenait leur crayon d'ardoise. J'avais pris cet objet pour une amulette.

M. G. saisit le mot au vol et répéta :

— Amulette ! Amulette ! Nous allons les interroger sur ce sujet. Qu'est-ce qu'une amulette ? Est-elle utile ?

D'une voix terrible dont les syllabes retentissaient

comme le son d'un marteau sur l'enclume, un premier écolier, qui ressemblait à un petit bonze cinghalais, répondit :

— L'amulette sert à garder les animaux du malheur.

Un enfant au teint cuivré, mince et ardent, leva la main pour demander la permission de rectifier l'opinion de son condisciple. D'un ton dédaigneux il nous apprit que l'amulette n'était bonne que pour les femmes.

Un autre bras se leva et le fils d'un épicier-usurier beugla :

— L'a-mu-let-te, elle sert à rien !

Un garçonnet au nez sémitique, fin et malicieux, insinua d'une voix incisive que « l'amulette servait au marabout à gagner de l'argent ».

— Bravo, complimenta le maître, cet enfant deviendra au moins Caïd. Et comme je manifestais l'intention de constater jusqu'à quel point ces enfants conversaient en français, en désignant un, au hasard, — il ressemblait à un chevreau, — je le priai de me raconter l'emploi de sa dernière journée de congé. Ce petit Kabyle, en martelant ses mots et en roulant des yeux farouches, me dit :

« J'ai gardé les chè-vres de mon père. J'ai cou-pé le four-rage. J'ai é-té à la dje-maa où j'ai vu un homme assas-siné avec des fusils, des ha-chettes, un couteau. C'était un vo-leur de maisons ».

— Non, ce n'était pas un vo-leur, protesta un autre écolier.

— Alors, selon toi, pourquoi fut-il tué, demanda le directeur de l'école ?

Aussitôt toutes les bouches se fermèrent. L'instinct de race rassembla ces cinquante garçons qui ne crurent pas devoir nous mettre au courant des affaires secrètes de leur village.

— Ah ! parbleu ! oui, il existe tout de même une barrière entre eux et nous, me chuchota M. G. Pour me consoler je me rappelle que nos paysans sont aussi discrets avec les citadins.

— Maintenant vous plairait-il de poser à ces élèves une question où leur don d'observation pourrait se traduire dans leur réponse ?

A quelques kilomètres de T. était installé aux Beni-Douala le camp des prisonniers allemands. Je demandai à ces enfants de me faire part de leurs réflexions. Ces prisonniers de guerre ressemblent-ils aux Kabyles et aux Français ?

— Non, Mon-sieur, ils n'ont pas la même couleur que les Français, déclara avec énergie un écolier. Ils sont jaunes.

— Oh ! oh ! jaunes ! qu'entends-tu par là, mon garçon ?

— Ils sont gris, s'écria un autre élève.

— Gris ? Leurs visages ou leurs vêtements ?

— Eh ! Monsieur, ils n'ont guère la notion des couleurs, m'expliqua l'instituteur. En berbère, les mots manquent pour indiquer avec précision les teintes, ce qui d'ailleurs prouve combien ce peuple ne fut jamais artiste. Au contraire, les Arabes

sont très sensibles aux formes et aux couleurs.

Comme je n'étais pas satisfait des réponses faites, j'insistai :

— Voyons ! Qui me dira la différence existant entre un de ces Allemands et un Kabyle ?

Dans une explosion et tous leurs bras levés vers moi, ils clamèrent avec une merveilleuse conviction :

— Ils sont *grrrds*.

— En êtes-vous certains ?

— Oui, Monsieur, les Allemands sont *grrrds*.

Et une expression admirative dilatait les minces visages de tous ces petits montagnards maigrès comme leurs cabris.

Les Boches corpulents et couleur de beurre leur semblaient des êtres favorisés de la nature, et ils ajoutèrent que les prisonniers étaient nourris d'une inconcevable façon par les Français. Est-ce ainsi qu'on traite des vaincus ?

*
* *

A Taguemmount-Azouz, les Sœurs Blanches créèrent, non pas une école mais une sorte de « maternelle » où sont reçues les très petites filles et quelques fillettes qui leur servent de monitrices. En général les Kabyles — et ceci ne leur fait point honneur — répugnent à l'idée de donner aucune instruction à leurs filles. Ce sont donc les plus

misérables habitants des villages voisins qui envoient leurs enfants à cette maternelle, par intérêt. On les nourrit depuis le commencement de cette guerre qui frappe leurs pères, colporteurs en tissus ou revendeurs d'huile, de moutons. Les objets d'industrie européenne ne leur arrivant plus, ces petits marchands végètent péniblement. Quoique d'humbles familles, les fillettes de Taguemmount-Azouz sont jolies et délicates comme des figurines de la Renaissance italienne. On croit retrouver dans leurs visages ambrés d'une grâce morbide, les plus exquises créations d'un Botticelli. Et leurs corps grêles d'une finesse aristocratique donnent une haute idée de la beauté de la race berbère. Une fois encore l'on constate que l'Afrique, cette terre de soleil qui fait pousser ces arbres divins : l'olivier argenté et l'oranger d'or, donne naissance à des enfants, véritables bijoux qui confirmeraient cette appellation naïve de tant de mamans pour leurs bébés : mon bijou.

La maîtresse qui se dévoue à la garde et à l'instruction manuelle de ces fillettes, déplore qu'elles s'endorment trop souvent chez elles sans dîner. Leurs parents ne peuvent leur donner à manger que des herbes, des mauves, les griffes du « ficaria », des souches d'arum, de l'herbe aux abeilles (la mélisse), ou bien une abominable pâtée de farine de glands doux et de paille concassée.

Les Sœurs Blanches, qui vécurent en pays arabes avant d'habiter la Kabylie, estiment que les petites Kabyles marquent peu de dispositions pour les tra-

vaux de couture, de broderie ; — par contre, elles l'emporteraient pour la tenue du ménage. Elles excellent aux gros ouvrages. Leur bonheur consiste à pétrir de la terre, à la modeler, à vouloir en fabriquer des plats, des pots.

Elles apprennent le français plus difficilement que leurs compagnes arabes dont elles n'ont pas l'application et la sagesse. Pétulantes, les fillettes berbères ne peuvent se retenir de sauter, de courir. L'immobilité prolongée leur est un supplice, tandis que l'Arabe demeurerait accroupie du matin au soir, par goût.

Ces petites Berbères arrivent fort sales en classe. Ne possédant qu'une unique gandourah, elles se couchent habillées et doivent s'envelopper dans un tapis le jour où leurs mères lavent leur vêtement à la fontaine. Néanmoins le sens de la coquetterie, d'une certaine coquetterie, est très développée chez elles. Assez indifférentes à la grâce des tissus dont elles se vêtent, elles convoitent surtout les lourds bijoux dont elles voient leurs sœurs aînées se parer. Elles supplieront leurs mères de leur prêter, certains jours, leurs diadèmes de tête, leurs anneaux, leurs fibules, leurs colliers. Elles pourront arriver à l'école parées comme des idoles et mourant de faim.

Les fillettes de Tizi-Hibel semblent nées danseuses. Elles ne peuvent entendre le son de la « rhéda » ou le rythme du tambour berbère sans bondir aussitôt à la mesure de cette musique.

Au total, leurs maîtresses estiment que ces enfants seraient civilisables si elles pouvaient se trouver jusqu'à leur mariage, — et elles se marient toujours trop jeunes, — sous l'influence de sérieuses éducatrices françaises.

*
**

A Bougie, l'importante école des filles est surtout remarquable par le cours d'apprentissage qui lui est annexé. La formule de l'école professionnelle pour jeunes Indigènes y semble résolue. Le spectacle de ces cent vingt-cinq gracieuses Musulmanes, aux visages intelligents, rassurent les pessimistes qui croient encore aux « endormies » et aux « désenchantées ». Une ardeur d'apprendre, de savoir, d'être utile se lit dans ces beaux yeux d'Orientales et, leurs dévouées institutrices l'affirment, les aptitudes de ces apprenties ne sont plus à démontrer puisque leurs travaux obtinrent aux expositions des récompenses méritées.

— La conclusion qu'on pourrait tirer de cette guerre, au point de vue algérien, nous dit la directrice, M^{lle} Melnotte, c'est que, de plus en plus, Françaises et Musulmanes doivent collaborer, se rapprocher et se mieux connaître afin de rendre l'Algérie d'un séjour agréable. Quand les différentes races se fréquenteront avec plaisir et s'entr'aideront, les conditions encore sévères de la vie en beaucoup de

régions s'amélioreront. Par expérience personnelle, je crois pouvoir assurer que les dispositions de nos élèves berbères ou arabes pour les travaux manuels et délicats sont égales à celles des Européennes de leur âge. Recrutées par nos soins dans les familles musulmanes, ces enfants nous arrivent incultes. En deux ans leur transformation est considérable. Disciplinées comme de petites Françaises, elles prennent l'habitude de l'ordre, de la stricte propreté, de la décence. D'ailleurs, leur aspect aimable, leur politesse, leur empressement renseignent déjà sur leur bonne tenue morale. Avec l'enseignement de notre langue, ces jeunes filles apprennent à tisser des tapis, des couvertures, des ceintures ; ou bien elles fabriquent avec une grande légèreté de main des broderies ou des dentelles dont les modèles, arabes ou berbères, contribuent à les maintenir dans la tradition de leur race. Les cartons qui servent à la mise au métier d'un nouveau tapis sont inspirés, pour le dessin et le coloris, de tapis anciens remarquables.

« Je tiens à vous assurer que, depuis cette guerre, les preuves d'affection et d'attachement, non seulement de nos élèves mais de leurs familles, se sont multipliées. Quand mes adjointes et moi nous nous rendons dans les maisons de nos apprenties, il semblerait que ce soit une fête pour les parents et, dans les questions ingénues qu'ils nous posent, nous trouvons le témoignage de leur réelle reconnaissance à la France. Nous pouvons l'affirmer, il est injuste de

dire que le monde islamique reste indifférent à notre action civilisatrice. Tout au contraire, chaque marque d'intérêt de notre part trouve son écho dans ces cœurs naïfs. Laissez-moi ajouter qu'ici nous sommes des privilégiées : les jeunes filles de Bougie, vieille capitale des rois berbères, sont plus affinées, plus faciles à transformer, à enseigner que les petites sauvages des tribus.

• De ces années de contact perpétuel avec les Musulmanes, des institutrices comme nous sont enclines à penser qu'il serait peut-être plus aisé de faire évoluer rapidement les femmes que les hommes. Ceux-ci, cristallisés par une religion qui leur accorde tous les droits et leur enseigne peu de devoirs envers leurs compagnes, échappent trop vite à l'influence bienfaisante des maîtres français. A vingt-cinq ans, l'Arabe sorti de nos écoles, replongé dans son milieu fataliste, oublie beaucoup de ce qu'il apprit. Quel progrès si l'éducation des deux sexes se poursuivait parallèlement. Alors le jeune homme se mariant avec une jeune fille éduquée, ils fonderaient une famille différente de ces tristes nichées d'enfants crasseux qui s'ébattent autour du père paresseux et de la mère criarde et désordonnée.

• L'éducation générale des petites Musulmanes en même temps que celle des garçons, voilà ce qui assurerait pour toujours la paix française. Quand les Indigènes penseront sainement et seront liés à notre régime économique : les femmes par leurs broderies et tissages, les hommes par tous les métiers

et l'agriculture, soyez-en certain, ce jour-là l'Algérie sera la nouvelle France, magnifique réservoir de richesses et de forces utiles à la patrie. »

J'étais accompagné dans cette visite par un notable Musulman, M. T., qui donne lui-même l'exemple du plus parfait libéralisme. . Après avoir écouté la directrice, il ajouta :

— Pourquoi donc certains Français s'obstinent ils à déclarer les Musulmans hostiles à l'instruction de leurs filles ? Affirmation gratuite trop commode pour perpétuer notre ignorance ? Tout à l'heure M^{lle} Melnotte nous affirmait qu'elle avait le vif regret de refuser plus de cinquante élèves, faute de place, à chaque rentrée. Quel dommage ! C'étaient cinquante nouveaux traités d'alliance que la France eût signé avec cinquante familles. Opposés à l'éducation des filles, nous ? Faut-il rappeler qu'en Tunisie chaque nouvelle école féminine ouverte est comble dès le lendemain ? A Blidah, les pères réclament sans cesse de nouvelles classes. M. Ardaillon, le recteur de l'Académie d'Alger, sait qu'aux premiers temps de l'occupation française une telle tentative d'enseignement eut été prématurée mais qu'elle est accueillie maintenant avec la plus vive sympathie et il l'affirmait l'an dernier. Faute d'écoles indigènes des filles à leur disposition, les Musulmans qui le peuvent envoient leurs enfants aux écoles primaires françaises ; de même nos bourgeois aisés mettent leurs fils dans les lycées.

« Ah ! puisse ce décret de 1892 qui réorganisait

l'enseignement des Indigènes être appliqué dans son ampleur. En la pensée de ces auteurs, ce décret s'appliquait en parfaite égalité à nos garçons et filles. Pourquoi, dans la pratique, nos fillettes furent-elles exclues du bénéfice de l'instruction ? Un chiffre dérisoire de petites Musulmanes reçoivent l'enseignement à l'heure actuelle. Les chefs de famille cultivés, Arabes ou Berbères, pensent tous maintenant comme M. A. Coulon (1) que les écoles et les cours d'apprentissage pour nos filles n'ont pas pour but de les obliger à vivre comme les Françaises, mais à les rendre meilleures ménagères, épouses dévouées, mères ordonnées. Quelle plus grande leçon civilisatrice nos jeunes filles pourraient-elles recevoir que dans ces cours d'apprentissage annexés aux écoles dont on a pu écrire « qu'ils exigent chez celles qui les reçoivent des habitudes de discipline assez enracinées pour résister à la liberté de l'atelier. Il est donc indispensable de n'y admettre que des fillettes préalablement instruites et disciplinées par la classe ».

..

Plusieurs directeurs dont nous visitons les écoles dans les départements d'Alger ou de Constantine insistèrent plusieurs fois sur un point de vue très actuel :

(1) M. Coulon, instituteur et auteur d'un remarquable rapport sur l'enseignement des jeunes filles indigènes.

« En ce moment notre gouvernement fait un effort assez sérieux de recrutement pour les campagnes, fabriques ou ports de France et nos anciens élèves connaissant la langue française sont des premiers choisis parce qu'ils offrent, en général, plus de garanties que le Bédouin inconnu.

« Or, il ne faut pas voir là une innovation. Des Berbères ayant reçu l'instruction primaire travaillaient en France depuis plusieurs années. Dans le nord et dans l'est on les compte par centaines. Lorsque ces jeunes gens rentraient dans leurs villages, un singulier phénomène se manifestait chez eux, une rupture d'équilibre, si nous pouvions nous exprimer ainsi : Au contact des ouvriers et ouvrières de France, ils avaient pris des habitudes policées et grande était leur surprise en retrouvant leurs sœurs et leurs femmes ignorantes, barbares, superstitieuses. A D.-S., ces émigrants qui étaient rentrés chez eux dans l'intention de se marier, affirmèrent bientôt qu'ils prenaient en dégoût les filles kabyles et qu'ils ne pourraient plus consentir à vivre avec des épouses de cette sorte. »

« Certains de ces tâcherons, les plus réfléchis, déclarèrent à leur Caïd :

« — Triste condition que la nôtre ! En France, malgré tout, les Françaises de familles honorables ne se soucient pas d'épouser des Africains, des Musulmans ; et, d'un autre côté, nous avons maintenant une telle conscience de la supériorité des jeunes filles de France, avisées, adroites et amusantes

que les femmes de nos tribus ne nous attirent plus. Il ne nous reste que la ressource des faux ménages avec la lie de la population européenne dans les cités usinières. Lamentable existence !

Récemment, à Cagnes, des tirailleurs berbères du parc de Saint-Véran, nous assuraient, qu'envoyés en congé de convalescence dans leurs tribus, après quelques semaines, s'y mourant d'ennui, ils avaient réclamé comme une faveur d'être renvoyés à leur régiment en France. Ils ne pouvaient plus vivre dans leur milieu primitif et nous manifestaient le désir d'épouser des Françaises.

« Ces confidences tracent à l'Algérie sa tâche de demain : faire des compagnes possibles aux Indigènes, anciens élèves de nos écoles et ouvriers en France. Dans l'avenir nous concevrons volontiers un mouvement d'émigration durable des meilleurs éléments berbères : hommes et femmes, vers nos provinces à population clairsemée où ils fonderaient des familles qui arriveraient à se franciser complètement. »

Le directeur de T., un vétéran de l'enseignement, assure qu'en l'état actuel, au bout d'un certain nombre d'années, ses anciens élèves, les meilleurs, s'apercevant qu'ils ne peuvent pas mener l'existence rêvée avec les femmes barbares de leur entourage, finissent par éprouver une haine sourde pour l'instruction qui leur avait permis d'apercevoir un monde meilleur d'une atteinte impossible ».

Un Kabyle, bachelier, confiait à son premier instituteur, qu'il vénérât, sa désillusion :

« A quinze ans je croyais à une nouvelle Algérie. Espoir prématuré. Cette Algérie ne sera possible que lorsque mes filles seront les égales en instruction de leurs frères. Quant à moi et à mes cousins, nous considérons nos femmes comme des pierres qui nous font couler alors qu'à l'école vous nous aviez appris à nous soutenir. Mais leur ignorance est trop lourde pour notre science si légère ».

Il ressort donc de cette excursion à travers les écoles de garçons, florissantes malgré la guerre, que la création de nombreuses écoles ménagères pour filles, s'impose pour assurer un résultat satisfaisant au noble effort scolaire de l'Algérie.

LES MUSICIENS KABYLES

A Tamazirt l'aimable caïd Soltan avait convoqué les quatre meilleurs musiciens du pays. C'était par une radieuse, une brûlante journée de juin. Ils arrivèrent à l'école construite au bord d'une route qui forme terrasse en vis-à-vis du Djurjura dressant sa formidable muraille sous le firmament incendié de lumière : décor prodigieux. Aussitôt l'arrivée des musiciens, les deux cents élèves en clairs burnous s'accroupirent sur quatre rangs d'épaisseur et leur vaste cercle attentif attendit le concert. Une vingtaine de leurs camarades s'étaient perchés dans les frênes de la cour et leurs gandourahs de la nuance des fleurs brillaient dans la verdure.

Des chapeaux de paille larges et hauts comme des bonnets d'astrologue coiffaient, par-dessus leurs turbans, les musiciens, et des brides de cuir rouge encadraient leurs visages. Seul l'un de ces joueurs ne portait qu'une chéchia écarlate. Ce jeune homme

semblait plutôt un joli Levantin, qu'un Kabyle. Il portait un tambour plat, le tebel, dans la position d'une grosse caisse et tandis que sa main gauche frappait un côté avec une baguette, de la droite il faisait retentir l'autre côté avec une crosse. Ses trois camarades d'assez haute taille aux yeux minces et longs visages émaciés à pommettes saillantes et joues creuses, étaient très représentatifs du type berbère.

Ces musiciens jouèrent d'abord une « nouba », la marche nuptiale qu'ils avaient coutume de sonner lorsqu'ils allaient chercher une fiancée à la maison de ses parents pour la conduire au village de son mari. Chant d'allégresse sauvage. Aucune sentimentalité. Aucune mélancolie devant l'avenir. Aucun retour sur le passé. La joie de l'instant, joie purement sensuelle. Deux rhédas et deux tambours kabyles composaient cet orchestre. Les rhédas, sortes de bombardes rustiques qui réclament un souffle puissant, étaient embouchées par des gaillards qui ne plaignaient pas leur haleine et c'était comme si le simoun lui-même se fût engouffré dans le corps vibrant de leurs instruments. Chef de cette musique, le plus grand des joueurs de rhéda tournait sans cesse la tête et de son haut-bois levé et abaissé marquait la mesure. Voulait-il ranimer le zèle de ses compagnons, il envoyait ses sons tantôt à droite, tantôt à gauche et par les balancements de son corps et l'expression de ses yeux dilatés, sans cesser de jouer sa partie, il précipitait la ritournelle. Après

un certain temps, je pus croire que cette musique en arabesque s'enroulant indéfiniment sur elle-même pourrait bien n'avoir d'autre finale que celle provoquée par la fatigue des joueurs. Néanmoins je perçus peu à peu dans cette nouba des intentions. Le rythme s'en énerva. Brusquement les écoliers kabyles accroupis et les garçonnets perchés comme des oiseaux dans les frênes battirent de leurs quatre cents mains en cadence. En ce grand paysage lumineux, dans l'air sec et sonore, leurs paumes crépitaient comme des cymbales. Les tambours frappaient de leurs crosses, à coups nerveux, leurs peaux. Et l'on s'imaginait l'entrée de la jeune fille dans la maison de son époux acclamée par les autres femmes.

A cet instant, l'élégant musicien à la chéchia élevant son « tebel » au-dessus de sa tête, se détacha de ses camarades et, fléchissant les genoux, dansa langoureusement sans cesser de tambouriner de sa baguette et de sa crosse. Un joueur de rhéda vint lui faire vis-à-vis et face à face, ils esquissèrent une sorte de pavane. Ensuite le tambour seul, son instrument à bout de bras, tourna sur lui-même, les jambes ployées en une sorte de valse à petits mouvements de pieds précipités. Son burnous se déployait comme des ailes sur lesquelles se jouaient le soleil et l'ombre.

Soudain, violent coup de crosse du tambour resté dans le rang et les cris des bombardes se firent déchirants. La spontanéité d'âmes impulsives éclatait

dans cette musique primitive qui passait sans transition du rythme lent à la frénésie.

Prestige de l'art — si modeste fut la valeur de celui-là, — les Kabyles qui traversaient la route de Tizi-Ouzou, grands hommes de bronze empoussiérés, couverts de vastes chapeaux parasols, s'arrêtaient ; puis comme aspirés par cette rafale harmonique, ils approchaient. Pensifs, une main aux brides de cuir rouge de leurs coiffures, leurs yeux de houille fixés avec des expressions de fauves à l'affût sur l'orchestre, ils se grisaient de ce tourbillon d'airs vieux comme leur monde berbère, d'airs inspirés par les éternels sentiments de l'amour, de la haine, de l'envie.

Attirés comme les papillons le sont par la flamme d'une lampe, ces passants en étaient arrivés à gêner les musiciens. Le Khodja du douar, un haut gaillard à menton pointu et nez cassé coiffé d'un chapeau en forme de « kouba », les repoussa avec les mêmes onomatopées : arrr i rrracch, employées pour faire reculer les bourriquets.

Cependant les joueurs de « tebel » obtenaient des sons presque pâmés tandis que les rhédas maintenaient des points d'orgue stridents. De plus en plus cette musique, véritable appeau pour les Kabyles, les faisait accourir de la montagne. Par les sentiers hayés de cactus et d'églantiers, des femmes et des fillettes aux tuniques nuancées comme les fleurs d'opuntias s'en venaient à contre-jour du soleil. Des traits d'or soulignaient et allégeaient encore leurs

minces silhouettes. Quelques-unes de ces villageoises portaient sur leurs reins cambrés, assis dans un voile lié sur la poitrine, des bébés ronds comme des poteries dont ils avaient le ton chaud.

Bien que l'usage leur défendit de se mêler aux hommes, vaincues par le prestige de la « nouba », félines, ces femmes s'avancèrent. Comme malgré elles, de côté, les bras serrés contre leurs corps presque nus, elles glissaient à petits pas. Par instants ne se croyant pas observées, elles tournaient des visages aux expressions ardentes vers les sonneurs.

Ayant élevé puis abaissé sa rhéda, le chef des musiciens interrompit un air dont les tourbillonnants accords pouvaient indéfiniment se répéter. Au silence qui suivit, il y eut une prostration de l'assistance. Quelles pensées cette barbare orchestration évoquait-elle dans cette foule ? Un Français saura-t-il jamais concevoir les images qui naissent chez ces Kabyles pour lesquels nos inquiétudes philosophiques resteront longtemps... et peut-être toujours lettre morte ?

Lorsque les sonneurs crurent leur public bien préparé, les tebel recommencèrent à frémir par longues vibrations plus souples avec des tenues, puis des battements à contre-temps de la baguette et de la crossette. L'étonnante variété de sons d'un tebel ferait paraître les roulements de nos tambours pauvres et monotones. Réduits au tebel et à la rhéda par leur manque de génie créateur, les Kabylès ont su du moins en multiplier les effets par tout ce que

l'adresse d'un joueur peut apporter de variété à des instruments d'essence assez pauvre. De même que nos tambourineurs avec leurs baguettes rigides font un bruit qu'on pourrait qualifier de géométrique, les Kabyles, par l'effet de leur baguette et de leur crosse associées, obtiennent des déliés, des vibrations brèves ou prolongées, leur baguette flexible remplissant l'emploi de la pédale sur un piano. Enfin la suspension verticale du tebel permet au Kabyle des attitudes gracieuses. Les coudes restent presque immobiles au lieu d'avoir le tremblement convulsif de nos soldats lorsqu'ils veulent obtenir un beau roulement : leur orgueil.

A présent rhéda et tebel jouaient un air mélancolique, remembrance des vieux temps où régnaient les rois berbères dans Bougie.

Ecoliers de Tamazirt, montagnards poudreux, femmes sveltes, grêles fillettes chargées de leurs bébés, tous, fascinés, immobiles, formaient des groupes statuaires.

Puis les musiciens jouèrent un air de danse, l'une de ces danses lentes qui permettent de ces pantomimes hiératiques chères aux peuples orientaux. Le tambourineur à la chéchia, se détachant de ses compagnons, son tambour serré contre la poitrine, les genoux ployés, un pied lourd et traînant, l'autre élastique, comme un paon faisant la roue, décrivit lentement un cercle. La cadence s'accrut et les mains des deux cents ecoliers à croupetons ou perchés dans les frênes, claquèrent. Les fillettes qui

se tenaient craintives et curieuses derrière les garçons commencèrent à bondir et jusqu'aux très petits enfants suspendus aux dos des femmes essayaient de joindre leurs menottes pour faire aussi tam-tam. Les embouchures des rhédas étaient tournées à droite, à gauche, en avant, en arrière comme pour semer à travers l'espace jusqu'au Djurjura la joie de leurs notes.

Brusquement un coup de vent souleva la poussière et dans ce nuage aux atomes scintillants, sur la route, d'autres chanteurs et d'autres joueurs de flûte à mulet derrière des étendards de « zaouia », passèrent, exaltés, suivis par les pèlerins qui s'en revenaient de Sidi Ahmed-ou-Driss. Sur leurs épaules, avec des gestes gracieux, les femmes rapportaient en des amphores l'eau sacrée de ce marabout. Au passage devant l'école, ces pèlerins poussèrent les stridulations habituelles en pays d'Islam pour signifier l'exaltation du bonheur. Et leurs you you dominèrent les tebel, les rhédas et les battements de mains.

Enfin les dévots de Sidi Ahmed-ou-Driss disparurent emportés avec le nuage de poussière étincelante qui s'envolait vers l'immense Djurjura d'un bleu tacheté d'or.

LES GUERRES DE KABYLIE

Un soir de juin à Taguemmout-Azouz. Vers l'occident c'est comme une liqueur d'or aperçue à travers un flacon de cristal. Sur la place du bourg, les Kabyles sont allongés comme des Antiques sur les terre-pleins dallés couverts de toitures qui forment les djemaa (1). Les visages, les lainages sont comme safranés par les réflexions du crépuscule limpide.

Du minaret lézardé, humble tour à lanterne, je domine les cours intérieures des maisonnettes et les femmes m'apparaissent devant les kanouns, ces foyers circulaires dont les fumées bleues s'évasent en corolles dans l'atmosphère immobile. Plus loin,

(1) Djemaa, la mairie kabyle avant 1871 ; aujourd'hui les droits politiques ayant été retirés à ces montagnards à la suite de l'insurrection, la djemaa n'est qu'un lieu de réunion.

des jeunes filles rampent sur leurs toitures pour y reprendre l'orge verte qui séchait.

Dans les ruelles qui sinuent au gré des constructions, les villageois ramassés dans leurs burnous sont accroupis, le menton aux genoux. Les uns à côté des autres, ils forment des chapelets dont chaque homme serait un grain. Pas un geste, pas un mot et visages inertes chez ces gens. Ils végètent dans leur repos comme ils ont végété dans leur lente action de ce jour.

A la sortie de Taguemmount-Azouz sur le chemin pâle qui descend de la montagne, des petites caravanes de femmes, d'enfants, de chèvres et de moutons s'avancent et toutes ces jambes déliées, qui semblent à peine toucher le sol, soulèvent quelques flocons de poussière argentée. Les garçonnets sautent comme les cabris et les filles en tuniques cerise ou jaune canari semblent des fleurs. A l'horizon, l'éternel Djurjura, ce dominateur du paysage kabyle, apparaît presque diaphane. Enveloppé par les couleurs du couchant, le Djurjura paraît recouvert d'une housse somptueuse tissée d'argent, d'or, de pourpre, de verdure.

Du minaret j'entends bavarder dans les djemaa et je vois maintenant descendre par les venelles des villageois qui se sont coiffés du turban afin de faire honneur à l'assemblée.

J'arrive à l'une des djemaa, — car chaque « çof » (1) possède la sienne, — au moment où, de

(1) Çof, parti de mutualité offensive et défensive. Le

la galerie du minaret, le mueddin, d'une voix chevrotante que bien peu de Kabyles veulent entendre, annonce la prière du soir. Cependant, à cet appel, trois vieillards vont toucher un galet noir encastré dans le mur de la djemaa. Après avoir maintenu leurs mains sur cette pierre symbolique, ils les étreignent et font le geste de les laver ; puis ils prient, le front au sol. Prière hâtive ! Trois fois ils se prosternent comme s'ils étaient mus par des ressorts. Ils n'ont pas la solennité de l'Arabe en face d'Allah. Ces vieux Kabyles entendent parler autour d'eux et sont pressés de se mêler à la discussion.

La plupart des villages ne possédant pas même de cafés maures, par la volonté des caïds, il ne reste aux Kabyles qu'une seule distraction : la conversation. Bavarder pendant des heures, pendant des jours, suprême bonheur ! Saint Jean-Bouche d'or serait le plus grand des marabouts en Kabylie, s'il y était connu.

... Ce soir-là une cinquantaine de villageois, à croupetons ou dressés comme des hérons sur une jambe, l'autre genou ployé et le talon contre la muraille, écoutaient l'important Lounas Ben Ouala, un ancien chef, dissenter sur les guerres de çof de sa jeunesse.

Lounas semblait dessiné par un primitif avec sa face longue comme un jour sans pain et son nez

village le plus chétif est partagé en deux ou trois çofs qui se détestent.

triangulaire. Le visage de ce grand homme musclé témoignait de son avidité, de son opiniâtreté, de sa ruse et aussi de quelques nobles qualités : bravoure, fidélité à sa parole et générosité envers les faibles.

— Par Dieu ! commença-t-il en défiant d'un regard sévère ses auditeurs, les « çofs » perdent de leur force par votre faute. En ma jeunesse on disait : « Ouinneq aioun ith idlemen nir medhloum (Aide les tiens qu'ils aient tort ou raison), et on les aidait. »

Un rire discret accueillit cette déclaration.

— Pour le çof, jadis, on risquait la mort et l'on eut abandonné sa famille.

Un murmure gronda. Lounas reprit :

— Vous trouvez ma proposition exagérée parce que vous acceptez les mœurs des Français. Maintenant quels sont ceux d'entre vous qui abriteraient des amis de çof poursuivis par la justice ?

— Nous ! nous !

— J'en doute. Et qui porterait témoignage en leur faveur pour les sauver ?

— Moi ! Et moi !

— Je voudrais vous croire. Mais nous ne reverrons plus les beaux spectacles de ma jeunesse. Comme chef de l'Ir'erbien (çof de l'ouest) il m'est arrivé d'aller chercher, avec musique, étendard et cavalcade, un autre çof allié qui avait été battu par ses ennemis. Nous lui offrions une hospitalité magnifique. Maintenant c'est honteusement que vous recevez un homme condamné par les tribunaux

français. Un ami de çof a-t-il tué son adversaire, vous osez à peine lui donner asile. Je vous le dis, les grands jours sont passés.

— O Lounas Ben Ouala, raconte-nous ces grands jours, réclamèrent quelques jeunes gens.

— Soit. Donc, jadis, la poudre parlait aussi facilement que les hommes disent aujourd'hui des mots dans les djemaa. Une offense n'entraînait pas seulement la vengeance de l'offensé, mais du çof auquel il appartenait et quelquefois d'une confédération de çofs. D'ailleurs ces guerres restaient nobles et bien réglées. Ainsi, jamais je n'autorisai mes hommes à tenter la « razzia » d'un village sans avoir averti nos ennemis de la déclaration de guerre par une première détonation. Ils pouvaient ainsi se mettre sur leurs gardes.

« En général nos combats avaient pour cause la violation d'une « anaya ». Vous le savez, il y a seulement cinquante ans, on ne pouvait se rendre dans un bourg voisin sans avoir obtenu « l'anaya » du notable d'un çof ennemi. Ce notable remettait son bâton, une bague, son burnous ou son chien comme preuve du sauf-conduit qu'il accordait. Or, quelquefois, il arrivait que dans le village hostile, des hommes ne pouvaient s'empêcher de voler l'étranger. Aussitôt c'était la guerre pour venger cette parole d'honneur violée, la plus grande injure à notre sentiment.

« Le Kabyle offensé venait se plaindre aux hommes de son parti qui, sans s'attarder en vaines discus-

sions, remplissaient aussitôt leurs capuchons de figues et de galettes d'orge, et, en avant ! le fusil sur l'épaule. Les riches armaient les pauvres.

« Quelle allégresse d'aller se battre. La vie nous eut semblé monotone si nous n'avions pas eu cette distraction. Aujourd'hui vous pensez différemment et je n'ai pas à discuter vos raisons dont la principale est que vous aimez trop l'argent. »

Les auditeurs murmurèrent.

Un colporteur se récria :

— Nous n'aimons l'argent que pour le dépenser, Lounas. Mais au lieu de nous morigéner, tu devrais nous raconter l'histoire de : *Voile de Sang*, dont tu fus l'un des chefs.

..

« Cette guerre eut lieu chez les Aït-Yacoub, commença Ben Ouala, et elle fut la plus meurtrière de toutes celles de ma participation. Son origine ? Un jeune homme de Taguemmount, Hamou Chami, avait fait demander en mariage la fille d'un propriétaire, Kaci. Ce père, après les débats d'usage sur la dot, lui promit sa fille. Or un garçon d'Azouza, d'un caractère hardi, Ali Behnas, se présentant le lendemain chez Kaci lui faisait la même proposition. Cet Ali connaissait Houga, c'était le nom de la fille, pour l'avoir vue se rendre à la fontaine. Il la voulait.

— Impossible, répondit le père ; hier même j'ai

promis Houga. Un homme des Aït-Aïssi qui se nomme Hamou Chami sera son époux.

— Reprends ta parole, dit Behnas. Tu as avantage à me donner ta fille car je suis aisé et de puissante famille. Ne t'inquiète pas des protestations d'Hamou Chami ; tu ne seras pas responsable et je supporterai les conséquences de cet acte.

Kaci se laissa convaincre.

Il n'y avait pas une heure que son nouveau gendre s'était éloigné que Chami arrivait avec les cadeaux d'usage. Il voulut les déposer dans la pièce, et les faire admirer, étant assez glorieux de sa nature. Le père de Houga, ennuyé, le remercia faiblement et lui reprocha son empressement. Pourquoi n'avait-il pas laissé passer quelques semaines ? Rien n'était réglé définitivement. Il voulait réfléchir encore. Sa fille, très jeune, pouvait attendre. La saison ne lui paraissait pas propice pour un mariage à cause des prochaines récoltes... enfin il chercha des raisons qui n'en étaient guère afin de faire comprendre doucement à Chami qu'il ne le considérait pas encore comme le fiancé d'Houga. Pressé d'accepter ou de refuser les cadeaux qui l'engageaient, Kaci répondit :

— Il vaut mieux que tu les remportes.

— Malheur à toi, repartit Chami : c'est une trahison ! Tu t'en repentiras.

Le vieillard se croyant très protégé par son nouveau gendre, Behnas, répondit qu'il n'arriverait rien sans la volonté de Dieu.

— Parjure, oses-tu prononcer le nom de Dieu ? dit Chami, et, plein de rage, après avoir brisé, piétiné ou lancé contre les murs ses cadeaux qu'il ne voulait plus voir, car ils lui auraient rappelé l'infamie de Kaci, il regagna Taguemount.

A l'instant, ce fiancé trompé convoqua les gens valides de son çof et leur fit part de l'affront qu'ils avaient tous reçu en sa personne des hommes d'Aït-Yacoub dont Kaci était un habitant.

— Si ces villageois se moquent ainsi de nous quand nous demandons leurs filles en mariage, nous passerons pour des chiens à qui tous les coups de pied sont permis.

Ses discours excitèrent les Aït-Aïssi dont Chami était l'un des fils les plus braves et ils acclamèrent la guerre. Le soir même elle était signifiée aux Aït-Yacoub. Bien que les Aït-Yacoub sentissent leur cause mauvaise, comme ils s'estimaient supérieurs à leurs voisins, ils n'étaient pas fâchés de voir une de leurs filles, renommée pour sa beauté, rester l'épouse de l'un de leurs jeunes gens. De quel droit ces Aït-Aïssi venaient-ils chercher une femme dans leur tribu ? Ils finirent donc, à force d'examiner cette question, par conclure que Chami leur avait fait injure, et que, lui, le plaignant n'était qu'un impudent drôle. De part et d'autre on se criait de colline à colline des insultes. Enfin lorsque tous les cœurs bouillonnèrent de rage, les Aït-Aïssi tirèrent le premier coup de feu qui annonçait le commencement

des hostilités. Les Aït-Yacoub répondirent par un hurlement.

... Après une pause, Lounas continua gravement :

« Comme dans beaucoup d'histoires ce ne sont pas toujours les justes causes qui remportent le triomphe. L'offensé lorsqu'il n'est pas appuyé par la force sera la victime de ses offenseurs, plus nombreux, mieux armés. J'étais moi-même l'un des partisans d'Hamou Chami et je regrette d'avouer que nous fûmes plus énergiques dans nos invectives que dans notre attaque. A pleine gorge nous accusions les Aït-Yacoub des pires vices, mais nous hésitions à les attaquer.

Les amis d'Ali Behnas surent nous attirer dans un lieu boisé d'oliviers et de chênes verts : Thala-Amar. On ne s'apercevait pas à quinze pas sous ces arbres, et, en moins de temps que je ne mets à le raconter, nous eûmes trois hommes tués, des gens de Dra-el-Mizan qui ne s'étaient mêlés à notre querelle que pour nous rendre service. Jugez de notre fureur !

— Dussions-nous périr jusqu'au dernier, nous vengerons cette nouvelle offense, nous affirma Chami qui s'en venait à notre aide avec des garçons décidés. Notre élan fut si terrible qu'avec nos akhoudmi-
iflis (1) et nos lemchas (2) nous traversâmes de part en part quelques Aït-Yacoub qui ne s'étaient pas abrités derrière les arbres. Cependant Behnas le

(1-2) Sorte de baïonnettes et de couteias.

fourbe, reconnaissant son rival Chami, lui lança sa « debous » (1) à la tête. Notre chef blessé que sa douleur même rendait plus enragé, nous fit monter à l'assaut du village de Kaci. Il voulait prendre par la violence Houga et la ramener à Taguemmount. C'était bien là le projet d'un jeune homme passionné et sans cervelle. Nous fûmes assez fous pour le suivre. Quand nous arrivâmes en terrain découvert, les Aït-Yacoub s'apercevant que nous n'étions qu'une cinquantaine, car le gros de notre troupe s'était attardé en discussions, montèrent sur les toits des huttes à fourrage et nous tuèrent encore plusieurs hommes. Par représailles on mit le feu à ces cabanes et deux cousins d'Ali Behnas brûlèrent vifs tandis que nous jetions d'affreux éclats de rire. Nos femmes, échevelées, arrivèrent à cet instant afin de nous exciter au combat. Du côté des Aït-Yacoub nous entendions aussi leurs femmes, surtout les plus vieilles, qui les adjuraient de nous arracher les yeux afin qu'elles s'en fissent des colliers. Heureusement la faim et la soif nous calmèrent. De part et d'autre il y eut trêve pour manger et pour dormir. Le lendemain nous étions las et les hostilités ne reprirent que l'après-midi après l'enterrement de nos morts.

... Je ne manquais pas de sens pratique et je conseillai à nos partisans l'utile avant l'agréable. Grâce à un long détour, nous pûmes entrer au village de Behnas, à l'improviste, et nous y prîmes sept ânes,

(1) Hachette.

deux mulets et un cheval que nous chargeâmes d'orge et d'olives. Nous rentrions fiers de notre succès quand les vieillards de Taguemmout nous apprirent, qu'en notre absence, les Aït-Yacoub ayant eu la même idée avaient ravagé nos provisions et mis le feu à nos céréales presque mûres.

Il était d'usage, dans les guerres de çof, de ne pas détruire les vivres mais de les emporter seulement. Notre colère s'en accrut et nous jurâmes de chasser du pays ces misérables. Dix jours encore, les combats se prolongèrent. Chaque parti, devenu habile, ne se laissait plus surprendre et il fallait être vraiment bon tireur pour tuer un ennemi. En creusant secrètement des trous circulaires pendant la nuit, aux abords du village ennemi, trous que nous recouvrons de chaume, nos meilleurs tireurs purent cependant descendre quelques Aït-Yacoub ; de leur côté, ceux-ci atteignirent les plus hardis de nos camarades. Vous voyez que les Allemands n'ont pas inventé les tranchées. Nous en connaissions l'usage.

Cependant les marabouts s'étaient entremis afin de faire cesser cette guerre. Ils arrivèrent en procession avec leurs étendards et parlementèrent. On récapitula les pertes : quarante-cinq Kabyles avaient été tués de part et d'autre. Par dégoût de la fille de Kaci qu'il savait être déjà la femme de son adversaire Behnas, notre chef Hamou Chami consentit à la paix. Les marabouts l'en félicitèrent et cela nous coûta encore pas mal d'argent parce que les marabouts ne vivent pas seulement du ciel ! La

fille de Kaci, à partir de ce moment, fut appelée dans toutes les tribus : « Voile de Sang » car, en effet, le sang de quarante-cinq braves montagnards avait teint son voile de fiancée. »

..

...Le récit de Lounas fut discuté par les assistants de la djemaa. Les jeunes gens souriaient des manœuvres puériles de ces combats.

Un vieillard qui ressemblait à un Juif de ghetto imaginé par Rembrandt, vêtu d'une chemise abjecte, coiffé d'un turban percé et chaussé d'ignobles babouches, afin de se moucher cherchait vainement autour de sa taille la guenille qu'il avait l'habitude de maintenir au bord de sa culotte bouffante. Il se décida à frotter son nez de polichinelle sur sa manche.

— Lorsque Arezki se mouche, c'est qu'il veut éclaircir sa voix pour parler, déclara Lounas. Allons ! ô toi l'homme le plus riche du pays, nous t'écoutons.

Le vieillard parut contrarié d'avoir été qualifié de riche. Il protesta qu'il ne possédait en sa maison que les petits objets qu'on trouve dans tous les logis.

— Oui, mais tu ne racontes pas que tu possèdes un million chez les banquiers français.

Les assistants observaient Arezki et n'ignoraient

pas que ce célèbre usurier qui prêtait à trois pour un, à l'année, pouvait acheter le village entier s'il lui en avait pris fantaisie. Ils ne le méprisaient d'ailleurs pas, car une fortune en Kabylie efface bien des péchés.

— Lounas, j'ai quinze années de vie devant toi, commence Arezki en hochant la tête au-dessus de son bâton encoché. Je voyageais et je me battais quand tu restais encore dans la cour avec les poules, j'ai donc quelque droit de te dire que tu as tort de vanter à nos jeunes gens la Kabylie d'autrefois et ses guerres de village. Moi je ne regrette pas ce passé dont je suis la victime.

A cette surprenante affirmation, les assistants ricanèrent.

— J'affirme la vérité, reprit Arezki. Mon père, comme amin de Taguemmout, répondait de la vie de tous les habitants. Pour les défendre dans une affaire d'anaya violée, il fut tué. Nous étions commerçants en huile et en orge. Ah ! le beau métier vers 1850 ! Jugez-en. Nous étions trois çofs : celui du milieu, celui du nord et celui du ravin. Regardez, devant vous, cette maison au coin de la place. Si j'avais voulu aller porter mon huile dix pas plus loin, j'étais massacré. Un de mes clients voulait-il me prévenir que son grain était bon à prendre, s'il passait devant cette djemaa, il risquait sa tête puisqu'il n'appartenait pas à mon çof. Il n'y avait que les vieillards, les enfants et les femmes qui pussent circuler dans les trois quartiers correspondant aux

trois çofs. Nous autres hommes, nous ne pouvions pas nous promener sans risquer une balle. Pour aller au marché voisin, il fallait s'y rendre en bande après s'être assuré de trois à quatre sauf-conduits et encore !...

« La récolte des olives commençait-elle, nos chefs venaient nous crier :

« Laissez cela ! Prenez vos fusils ! »

« Mais notre huile sera perdue ! »

« Qu'elle soit perdue ! »

« Mais nous mourrons de faim.

« Tant pis ! Aux armes. »

« Et bon gré mal gré, de dix-sept à cinquante ans il fallait courir à l'attaque de ses voisins de quartier ou des villages. Cinq fois, en vingt-cinq ans, la maison de mon père fut détruite et ses récoltes pillées. C'est à partir de cette époque que je me jurai de ne pas mourir gueux !... »

A cette déclaration l'assemblée et le grave Lounas, lui-même, rirent car Arezki se contredisait.

— N'affirmais-tu pas tout à l'heure que tu ne possédais qu'un plat à couscous dans ta maison ?

— Dans ma maison, oui, répondit l'usurier avec un aigre sourire. D'ailleurs si je possède quelque petit bien, autre part, je le dois à mes tournées en Tunisie. Grâce à Dieu, ces Arabes tunisiens m'ont un peu engraisé.

Les rires éclatèrent plus vifs. Du moment qu'Arezki prétendait devoir sa fortune à l'exploitation des Arabes tunisiens, tout était pour le mieux.

— Tu t'égares, grand-père, fit remarquer un jeune homme, continue ton histoire des guerres d'autrefois. Nous ne te demandons pas les secrets de ton métier.

Relevant la tête, le vieil Arezki reprit en tapant de son bâton le terre-plein dallé de la djemaa :

— Mon commerce et les çofs sont trop mêlés pour que je sépare ceux-ci de celui-là. Savez-vous qu'on ne vit que d'emprunts ? Qu'est-ce que faisait un parti vaincu, razié ? Il allait emprunter au parti ami la nourriture ou les bêtes qui lui étaient nécessaires. C'est là que je compris l'utilité des prêts. Le çof malheureux une fois bien réapprovisionné de tout ce qui lui était indispensable, préparait une nouvelle attaque et, quelquefois, il reprenait avec intérêts ce qu'on lui avait dérobé. J'ai donc vécu au milieu des alternatives de victoires et de défaites, néanmoins, et je m'en glorifie, notre village, tant que j'en fus le chef, ne subit jamais l'humiliation du « skalmouth », c'est-à-dire l'obligation pour les lâches qui avaient imploré l'intervention des marabouts afin d'obtenir la paix de leurs adversaires de tenir leurs capuchons enfoncés jusqu'au nez. Nous autres, nous ne cessions de faire parler nos fusils que lorsque nous avions tué autant d'ennemis que nous avions nous-mêmes perdu d'hommes. Encore voulions-nous bonne mesure.

« Pour être tout à fait véridique, je dois reconnaître que, chez nous, deux frères s'étant fait remarquer par leur lâcheté, furent saisis par nos

femmes et marqués par elles au visage avec la suie des marmites à couscous. A partir de ce moment, ces frères durent vivre cachés comme des femmes. Il aurait fallu voir l'accueil qu'ils auraient reçu à la djemaa s'ils avaient osé s'y aventurer. Enfin nous leur rendîmes la vie si dure, — nos gamins leur criaient : montrez vos visages, ô noircis de peur ! — qu'ils voulurent se racheter. Une nouvelle guerre ayant éclaté, ces frères, Ahmed et Miloud, demandèrent à porter nos drapeaux qui consistaient en tapis de prière dont les vives couleurs attiraient l'attention. Miloud et Ahmed furent tués parmi les premiers, et furent enterrés dans leurs vêtements sanglants où ils reposent avec honneur.

Le nonagénaire s'était tu et l'assemblée, silencieuse, méditait ses paroles.

— O Arezki, sois sincère, tu regrettes encore ce passé, qui est celui de ta jeunesse, dit enfin Lounas ? Maintenant c'en est fini de nos expéditions et nous n'avons plus qu'un moyen de nous battre, c'est de nous engager dans l'armée française.

Le vieillard fit osciller son grand bâton.

— Les temps morts paraissent toujours beaux aux faibles cervelles, répondit-il. Le présent m'est cher. Les affaires y sont plus sûres.

Et la cinquantaine de Kabyles accroupis, étendus ou debout comme des hérons, une jambe reployée, répétèrent :

— Oui, par Dieu ! les affaires y sont plus sûres.

La nuit était venue profonde et douce sous un ciel africain criblé d'étoiles palpitantes.


L'un après l'autre, les montagnards, en monôme, sous leurs burnous remontés par-dessus la tête, ascensionnèrent les ruelles pierreuses qui menaient à leurs maisonnettes.

Des chacals ayant ricané dans le ravin, les chiens hurlèrent et les échos de la montagne prolongeaient leurs hurlements en leur donnant des accents effrayants.

Cagnes, 1917.



TABLE DES MATIÈRES



| | |
|---|-----|
| PRÉFACE. | 1 |
| La Kabylie (1871-1917) | 9 |
| La Chekaïa | 45 |
| De la fontaine au logis | 67 |
| Les poteries kabyles | 93 |
| Les conteurs kabyles | 107 |
| Les marchands d'huile | 129 |
| Le tsar | 145 |
| Les cimetières kabyles | 165 |
| Le marché des Beni-Douala. | 187 |
| Un caïd berbère. | 197 |
| Nos écoles indigènes et la paix française | 225 |
| Les musiciens kabyles | 257 |
| Les guerres de Kabylie | 265 |

SAINT-AMAND (CHER). — IMPRIMERIE BUSSIÈRE.
